

Saint Louis-Marie Grignion

de MONTFORT

1673 - 1716



"La Sagesse vient à la rencontre des hommes"

Sg 6,15

Frère Bernard GUESDON (F.S.G.)

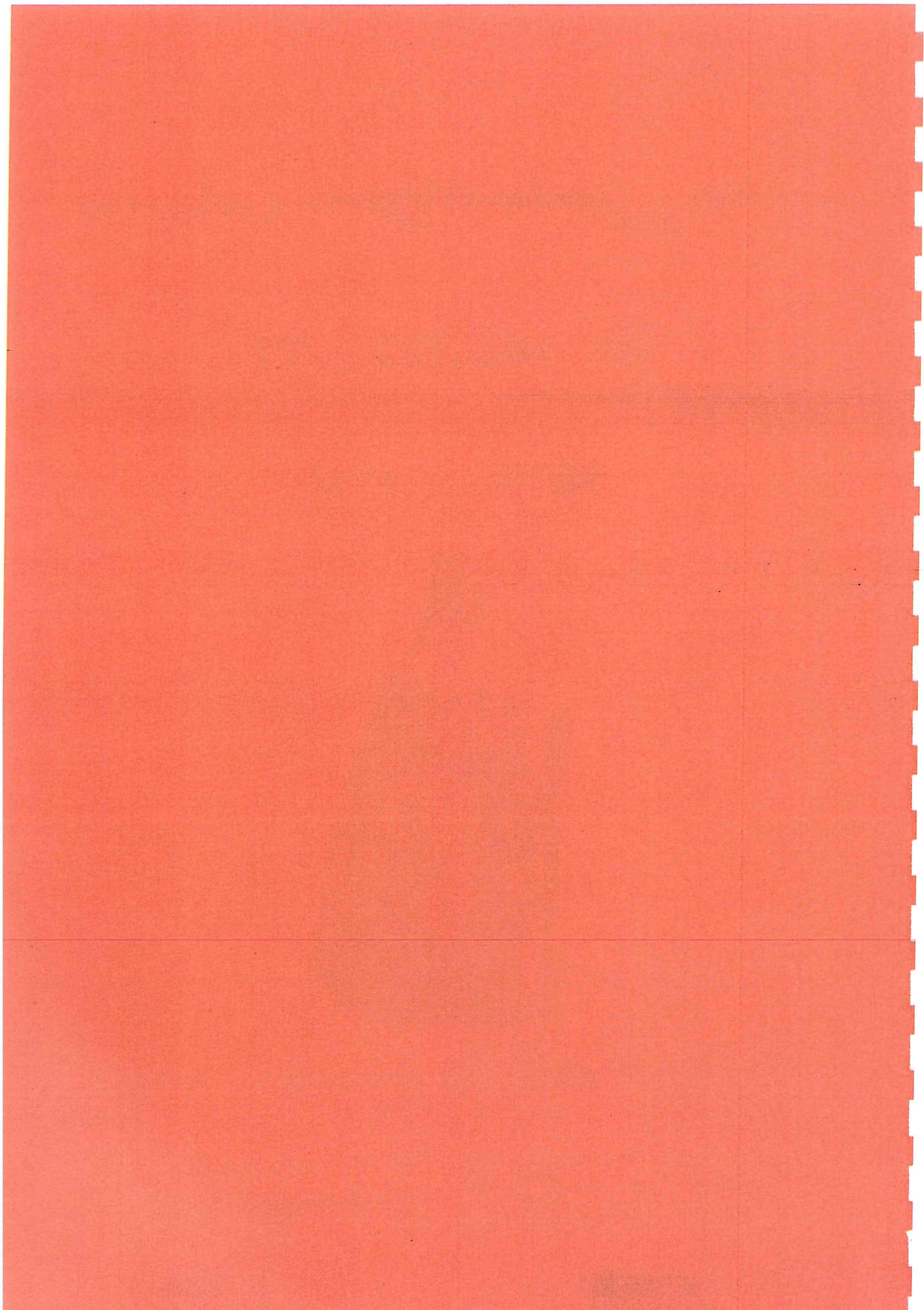


TABLE DES MATIERES

Chapitre 1.	Louis-Marie, enfant (1673-1685) Montfort-sur-Meu - Iffendic	3
Chapitre 2.	Louis-Marie, adolescent (1685-1693) au collège des Jésuites à Rennes	9
Chapitre 3.	Louis-Marie, grand séminariste (1693-1700) Paris (Séminaire de monsieur de la Barmondière (1693-1694) ; communauté de monsieur Boucher (1694-1695) ; petit séminaire de Saint-Sulpice (1695-1700)	13
Chapitre 4.	Louis-Marie, jeune prêtre à la recherche d'un apostolat (octobre 1700-mars 1704), aumônier des pauvres à Poitiers	19
Chapitre 5.	Louis-Marie, jeune prêtre dans les quartiers populaires de Poitiers (1704-1706), révolution spirituelle à Montbernage	29
Chapitre 6.	Louis-Marie, jeune prêtre dans la nuit de l'épreuve et de l'abandon (avril- septembre 1706), pèlerinages à Rome, Saumur, Mont Saint-Michel	37
Chapitre 7.	Louis-Marie, prêtre , "missionnaire apostolique" en Bretagne (1706-1708). "Ouvrez la porte à Jésus-Christ"	41
Chapitre 8.	Louis-Marie, "missionnaire apostolique" dans le diocèse de Nantes (juin 1708-février 1711) L'épopée du calvaire de Pontchâteau	49
Chapitre 9.	Louis-Marie, "missionnaire apostolique" dans les diocèses de Luçon et La Rochelle (mars 1711-avril 1716). En pleine maturité humaine, spirituelle, apostolique	65
Chapitre 10.	Louis-Marie, "missionnaire apostolique" au bout de sa carrière. Saint-Laurent-sur-Sèvre (28 avril 1716) "Le grain qui meurt"	99
Chapitre 11.	Louis-Marie, "missionnaire apostolique" continue à "porter du fruit" à travers ses premiers disciples embrasés de l'amour de Dieu	103
SUPPLEMENTS :		
	<i>Cartes</i>	107
	<i>Index thématique</i>	109
	<i>Index des personnes en lien avec Louis-Marie</i>	110
	<i>Index des lieux montfortains</i>	111

1. LOUIS-MARIE, ENFANT

(1673-1685)

Montfort-sur-Meu - Iffendic

1.1. MONTFORT-SUR-MEU, RUE DE LA SAULNERIE, LE 31 JANVIER 1673.

Louis-Marie naît le 31 janvier 1673, à Montfort-sur-Meu (autrefois appelée Montfort-la-Cane), petite ville de Bretagne, du diocèse de Saint-Malo, située à 20 kilomètres de Rennes, capitale de la Bretagne. Il est le fils de Jean-Baptiste GRIGNION, modeste avocat dont les affaires rapportent peu, et de Jeanne ROBERT, fille d'un conseiller municipal de Rennes. Trois frères de Jeanne deviendront prêtres.

Le fils aîné de la famille Grignon, Jean-Baptiste, étant mort à 5 mois en 1672, Louis-Marie devient l'aîné de 17 enfants : sept garçons et dix filles... Huit d'entre eux mourront en bas-âge.

1.2. SON ENFANCE A ETE MARQUEE PAR

1.2.1 Une vie en plein air, à la campagne

Tout petit, Louis-Marie est porté chez la "*mère André*" du village de la Bachelleraye, une brave paysanne qui devient sa nourrice et sa première éducatrice pendant 5 ans. Puis, pendant 5 ans, il vivra dans la ferme du *Bois-Marquer*, village de la commune d'Iffendic. C'est là que la famille Grignon a déménagé.

Adulte, Louis sera toujours à l'aise dans le monde paysan. Il aimera la solitude de la campagne, pour se refaire spirituellement.

1.2.2. Sa situation d'aîné d'une nombreuse famille

Louis est amené à prendre des initiatives, d'autant plus que les soucis accablent ses parents, que les naissances dans la famille sont rapprochées. Souvent, il console ou encourage sa mère... Plus tard, il se préoccupera de l'avenir de ses frères et sœurs, spécialement de Joseph-Pierre, de Sylvie, de Guyonne-Jeanne (Louise). Cela lui donne une maturité précoce.

1.2.3 L'atmosphère chrétienne de la vie familiale

Il vit dans une ambiance favorable à la croissance de sa foi. Il vit intensément les messes dominicales à l'église paroissiale d'Iffendic ; il suit attentivement homélies et catéchismes. Les parents ont le souci d'éduquer chrétiennement leurs enfants.

1.2.4 Le caractère impulsif de son père, la douceur de sa mère

Les parents forment *un foyer uni*. Son père est un chrétien fervent, attaché à ses enfants. Mais il est marqué par l'ambition d'un rang social plus élevé et le souci des affaires. Il devient de plus en plus susceptible et coléreux, à mesure que ses soucis financiers augmentent : cela rend parfois l'atmosphère orageuse à la maison. La *maman* qui est fatiguée par ses maternités successives en est affligée, d'autant plus qu'elle est discrète, humble, douce de tempérament, détachée par rapport à l'argent ; Louis-Marie cherche à atténuer ses souffrances.

1.3. PORTRAIT DE LOUIS-MARIE à 12 ans

1.3.1. Physique.

Louis-Marie est *robuste, d'une grande force physique*. Il est résistant ; il est marqué par la vie saine mais exigeante de la campagne, par les travaux domestiques, les marches à pied.

1.3.2. Moral.

Louis-Marie est *énergique, fidèle, ardent*. S'il ne se maîtrisait pas, il serait violent, indépendant et porté à s'isoler ; il est cependant docile à ses parents et à ses éducateurs... Ses maîtres, probablement des prêtres-instituteurs de la paroisse d'Iffendic, ont pu en témoigner, comme le rapporte Grandet :

"Ses maîtres ont assuré qu'il ne leur a jamais fait aucune peine, qu'il se portait de lui-même à accomplir tous ses devoirs, sans qu'il fallût l'y contraindre par aucun châtement, ni par menace." (Grandet p. 4)

Il manifeste *une vive intelligence*, même si jusque-là, il n'a pas fréquenté d'école régulièrement ; son père a dû lui donner les premiers éléments d'instruction, au Bois-Marquer, avant de fréquenter les prêtres d'Iffendic, et peut-être l'école paroissiale de Montfort-sur-Meu.

Il montre *un goût de l'action* ; il est porté aux initiatives, capable d'habileté, d'astuce pour attirer ses frères et sœurs ou ses voisins à la prière.

Il manifeste de *l'ascendant sur les autres* ; c'est un meneur, un chef, il sait leur parler. Ses responsabilités d'aîné l'y ont préparé.

A ce tempérament très fort, il faut ajouter *sa délicatesse et son affection* à l'égard de ses parents, spécialement de sa mère, de ses frères et sœurs... Le père de Clorivière écrit :

"Cet enfant de bénédiction n'avait pas plus de 4 à 5 ans que, voyant sa mère en proie à la peine, par une suite de ces chagrins domestiques qui sont comme inséparables de la vie conjugale, il la consolait et l'encourageait à supporter patiemment ses peines, par des paroles si pleines d'onction et si au-dessus des lumières naturelles qu'il pouvait avoir, qu'il semblait que l'esprit de Dieu même les lui mettait dans la bouche." (Clorivière p.4)

Nous avons également un beau témoignage de la bouche même du père de Louis-Marie qui, devant de nombreux prêtres et religieux réunis à Pontchâteau le 14 septembre 1711, parlera de son fils :

"Se trouvant à souper dans une nombreuse assemblée de religieux, d'ecclésiastiques et d'autres personnes de mérite qui le consolait, il se plaisait à faire l'éloge d'un fils qui, disait-il, ne lui avait jamais fait de peine." (Blain p. 312)

1.3.3. Spirituel

Louis-Marie manifeste *une piété solide et régulière* ; il aime entendre parler de Dieu et en parler lui-même. Il est *passionné par la catéchèse*, l'enseignement religieux.

Il montre *un grand amour de Marie* : son cœur est tourné vers elle, il est sensible aux récits, aux statues, aux pèlerinages en son honneur. Il l'appelle "sa bonne mère". Il s'adresse à elle avec une simplicité enfantine. Il parle d'elle à ses frères et sœurs, spécialement à Guyonne-Jeanne (Louise) sa sœur préférée. Un témoin a rapporté que c'est le jour de sa confirmation à Iffendic que Louis aurait ajouté le nom de MARIE à son propre nom : LOUIS-MARIE !

Il a aussi *une âme d'apôtre*. Il ne peut s'empêcher d'entraîner ses frères et sœurs à aimer Dieu et Marie, à dire le chapelet. Il s'efforce de gagner le cœur de Louise, en lui disant, avec beaucoup de sens psychologique :

"Ma chère sœur, vous serez toute belle, et tout le monde vous aimera, si vous aimez bien le Bon Dieu."

Il raconte des histoires pour "catéchiser" ses camarades. Monsieur Grandet, premier biographe de Montfort, après une enquête auprès de ses premiers maîtres à Iffendic, rapporte ce témoignage :

"Il exerçait déjà l'office de missionnaire à l'égard de ses compagnons, leur faisant le catéchisme et la lecture de quelques livres de piété." (Grandet p. 4)

*Pour mieux comprendre LOUIS-MARIE
la complexité de son caractère, ses richesses et ses limites...
d'après ses attaches familiales*

Louis- Marie est le fils aîné (le premier est décédé en bas-âge)
de

Jean-Baptiste GRIGNION 1647 - 1716	Jeanne ROBERT 1649 - 1718
• fils d'Eustache Grignon, <i>notaire royal, maire (syndic) de Montfort et député</i> au Parlement de Bretagne à Rennes... Son père a connu une <i>prodigieuse ascension dans la bourgeoisie montfortaise</i> jusqu'à prétendre à la noblesse. • <i>Etudiant à Rennes</i>, il reçoit surtout un <i>apprentissage judiciaire sur le tas</i>, le père étant persuadé que Jean-Baptiste lui succéderait. Monsieur Eustache lui donne même ses propriétés à gérer : il connaît le goût de son fils pour les affaires. • Jean-Baptiste est un <i>grand ami de Jean BARRIN</i>, vicomte de Tréguil (né en 1646), futur vicaire général de Nantes, ami et protecteur de Louis-Marie.	• <i>fillette d'un conseiller municipal de Rennes, d'une famille de grande bourgeoisie, très cultivée.</i> Celle-ci est <i>très attachée à l'Eglise</i> et lui donne deux prêtres. C'est une famille <i>d'artistes</i>, de lettrés, de musiciens. Le père est procureur et capitaine d'une des milices bourgeoises de Rennes. • Elle reçoit <i>une éducation et une instruction soignées</i>, dans une institution dépendant d'un couvent de religieuses (cf la vie de Marie-Louise Trichet, dans la même situation).

...ils se marient à Rennes
le 10 février 1671...
ils auront 18 enfants en 20 ans...

- *il réussit moins bien que son père*, car il se montre trop "chicaneur", *dur en affaires*. Il reste un petit homme de Loi, servant comme notaire, procureur ou receveur dans les juridictions rurales voisines. Il porte le titre de "*maître*". Il est "sieur" de la Bachelleraye.
- Jeune homme *ambitieux*, il est un peu marqué par la *folie des grandeurs*. Il rêve de "noblesse". Il a des soucis financiers.
- A 23 ans, il est devenu conseiller municipal de Montfort, se montrant *très assidu aux réunions, prenant très au sérieux les intérêts de ses compatriotes*.
- Lorsqu'il signe les décisions municipales, il met toujours cette note restrictive : "*sans préjudice de mon dû*".
- De 1671 à 1675, Jeanne va vivre à *Montfort, Rue de la Saulnerie*, chez la belle-mère Jacqueline Saulnier, brave mais assez frustrée et catégorique...
- La mère de Jeanne, Françoise TIMEL (1623-1688) vient faire des séjours de plus en plus longs à Montfort, ce que n'appréciant guère Jean-Baptiste et sa mère.

Naissance de Jean-Baptiste le 16/02/1672 ; décédé le 06/06/1672

- En 1672, ses compatriotes veulent le nommer prévôt de l'Hôpital de la ville. Il refuse en raison de ses nombreuses responsabilités.

- En 1673, il est élu *trésorier de la paroisse Saint Jean de Montfort, à l'unanimité...* Un jour, de *sa propre autorité*, il nomme deux témoins pour une affaire, mais *est désavoué* par le conseil paroissial et le curé.
Très vexé, Jean-Baptiste ne paraît plus, même aux assemblées du Conseil Municipal. *Il se désintéresse totalement des affaires de sa ville natale.* Il s'occupe de ses propres affaires.
- En 1675, *la Bretagne se révolte pour l'affaire "du papier timbré"*. Louis XIV envoie les troupes de l'armée royale qui répriment la révolte dans un bain de sang. Elles occupent *Montfort*, avec sévices et exactions sur la population... Des prêtres des environs sont pendus... Les bourgeois de Montfort quittent la ville...
- En 1675, il quitte Montfort pour *Iffendic*. Il va y acheter un manoir avec 4 fermes, pour 7 900 livres (soit 19 000 000 CFA). Il va désormais "régner" en *"noble homme" du Bois-Marquer*, sur 12 foyers soit 100 personnes. *Régisseur-né, il gouverne avec autorité, mais en bon père de famille.*
Il acquiert ensuite un banc *seigneurial* dans l'église d'Iffendic.
- En 1675, son frère prêtre, Alain et elle-même avec son mari vont visiter le Bois-Marquer d'Iffendic
- *La famille de Jeanne prête régulièrement de l'argent à Jean-Baptiste en difficulté.*
- En 1683, Madame Françoise Timel, maman de Jeanne et belle-mère de Jean-Baptiste Grignon, décide de partager ses biens entre ses enfants : ils sont 6 vivants sur 15. Le frère aîné étant capucin, le puîné Alain, prêtre, par souci de pauvreté évangélique, renonçant à toute autre part de l'héritage paternel en dehors des biens attachés à son titre clérical (selon la loi de l'Eglise), *Jeanne Robert se retrouve comme étant l'héritière première et principale... Elle hérite de plusieurs immeubles*, dont la maison familiale, à côté de l'église Saint-Sauveur de Rennes.
Les Robert, bons joueurs, acceptent sa présence et vont même jusqu'à rembourser ses frais de voyage !
- Après 1683, Madame Timel vient au Bois-Marquer s'occuper de ses petits-enfants...
- ...Jean-Baptiste ne veut pas que sa femme le représente au conseil de famille, il exige d'y participer en personne, car il dit que sa belle-mère est sa créancière et *il veut être remboursé.*
ce qui occasionne des frictions entre Jean-Baptiste Grignon et sa belle-mère.
Sous la pression de celle-ci, *Jean-Baptiste installe sa femme et deux de ses enfants, Louis et Guyonne-Jeanne dans la maison des Robert à Rennes.*
Le père de famille reste au Bois-Marquer, accaparé par la gestion de ses affaires à Iffendic et Montfort.
- *A Rennes*, Jeanne est mère à 4 reprises, la dernière fois à l'aube de ses 43 ans.
- En 1688, Jeanne voit Mademoiselle de Montigny emmener avec elle à Paris, Guyonne-Jeanne, la sœur préférée de Louis.
- Vers 1690, elle est retournée au Bois-Marquer.

Contrastes et complémentarité des époux GRIGNION

Les richesses et les limites de leurs tempéraments et caractères peuvent nous aider à comprendre Louis-Marie, à mieux saisir l'action de la grâce de Dieu qui opérera en lui.

Jean-Baptiste	Jeanne
• talents pour assumer des responsabilités dans la cité, pour commander • régisseur-né, gestionnaire • consciencieux, travailleur • violent • emporté, bouillant (irascible, "soupe au lait") • chicanier, dur en affaires, procédurier (qui aime les procès), catégorique • attaché à l'argent • travaillé par l'ambition, ayant un peu la folie des grandeurs, jouant au "hobereau", cherchant les "belles" relations • attaché à la campagne, aimant gérer les terres • bon cœur pour ses enfants, malgré la dureté extérieure	• discrète, effacée • femme d'intérieur • soucieuse de l'éducation de ses nombreux enfants • douce, calme • patiente • partisane de la conciliation • pour elle, comme pour tous les Robert, l'argent est secondaire (charitable pour les pauvres) • modeste, simple, ne se souciant pas de paraître • plutôt citadine • aimant tendrement ses enfants

**Tous les deux forment *un foyer uni*.
Ils ont un *esprit de foi*, s'abandonnant à la Providence,
soucieux de l'éducation de leurs enfants...**

Louis-Marie en paraît marqué par :

• son tempérament de "chef", son ascendant sur les autres • son sens pratique, sens de l'organisation • son sens de la législation, de l'ordre • son caractère violent, sa colère... contre lesquels il va lutter toute sa vie (cf témoignage de Des Bastières) • son goût pour la vie en plein air, pour la campagne	• son humilité • son côté intérieur, mystique • son côté "artiste", musicien, poète, lettré • sa sensibilité, sa grande tendresse (cf témoignage de Blain) • sa charité pour les pauvres, son détachement par rapport à l'argent
---	--

DOCUMENT SUR LES FRÈRES ET SŒURS DE LOUIS-MARIE
enfants de Jean-Baptiste Grignion (1647-1716)
et de Jeanne ROBERT (1679-1618)

*** Garçons**

1. JEAN-BAPTISTE	1672-1672	mort à cinq mois
2. LOUIS-MARIE	1673-1716	devient l'aîné après la mort de Jean-Baptiste ; prêtre
3. JOSEPH-PIERRE	1674-1713	devient religieux dominicain, prêtre (Dinan, Vitré, Blois)
4. RAOUL	1676- ?	mort en bas-âge
5. GABRIEL-FRANÇOIS	1682-1717	prêtre, curé de paroisse, auxiliaire de Louis-Marie
6. ALAIN	1685-1685	mort à 10 jours
7. JEAN-BAPTISTE	1689-1770	père de famille (19 enfants), filleul de Louis-Marie
8. AMBROISE	1690-1694	mort à 4 ans

*→ 4 morts en bas-âge ; 1 père de famille ;
3 prêtres dont 1 religieux*

*** Filles**

1. RENEE	1675-1733	mariée
2. SYLVIE	1677-1743	religieuse moniale à l'abbaye de Fontevrault (sœur converse)
3. GILONNE	1678- ?	morte en bas-âge
4. FRANÇOISE-MARGUERITE	1679-1721	aurait voulu être religieuse à Fontevrault, mais une maladie d'yeux l'en a empêché ; elle vécut alors avec ses parents à Rennes
5. GUYONNE-JEANNE (Louise)	1680-1750	sœur préférée de Louis-Marie, elle fut religieuse moniale, bénédictine du Saint-Sacrement, dans l'est de la France, sous le nom de sœur Catherine de Saint-Bernard
6. FRANÇOISE-THERESE	1681-1752	mariée, filleule de Louis-Marie
7. GILONNE	1683-1691	morte à 8 ans
8. JEANNE-FRANÇOISE	1684-1686	morte à 2 ans
9. JEANNE-MATHURINE	1686-1687	morte à 3 mois
10. JEANNE-MARGUERITE	1691-1709	tertiaire franciscaine, morte à 18 ans.

*→ 4 mortes en bas-âge ; 2 mariées ;
3 religieuses ; 1 célibataire*

2. LOUIS-MARIE, ADOLESCENT

(1685-1693)

Au collège des Jésuites à Rennes

2.1 HUIT ANNEES AU COLLEGE SAINT-THOMAS-BECKET DE RENNES

C'est au collège Saint-Thomas-Becket de Rennes, dirigé par les Pères Jésuites, que les parents Grignion veulent placer leur fils aîné. Cet établissement assure une solide formation intellectuelle, morale et spirituelle à plus de 2 500 élèves de toutes catégories sociales. Comme il n'y a pas d'internat, les élèves logent en ville chez des parents ou des tuteurs. Aussi Louis-Marie est-il mis en pension chez l'un de ses oncles, *l'abbé Alain ROBERT de la Vizeule*, prêtre à la paroisse Saint-Sauveur. Un peu avant 1690, les parents Grignion viendront s'établir à Rennes afin de diminuer les frais de pension et mieux suivre l'éducation de leurs grands enfants.

Les qualités que Louis-Marie a déjà montrées au cours de son enfance, nous les voyons s'épanouir à Rennes. Ce qui ne signifie pas que ce jeune homme soit un saint tout fait ! *Une certaine timidité, une réserve trop grande, une tendance à fuir les groupes ou la compagnie des camarades de collège le marquent encore.* Lui-même avouera plus tard qu'il avait *beaucoup de peine à maîtriser la colère.*

2.2. UNE VIE SPIRITUELLE APPROFONDIE ET L'EVEIL DE SA VOCATION SACERDOTALE

La vie citadine, des classes nombreuses de 200 à 400 élèves, le travail scolaire ne gênent pas la vie spirituelle de Louis-Marie. Ses temps de *prière personnelle* s'intensifient ; il aime s'arrêter et prier dans les églises de Rennes, spécialement celles dédiées à Notre-Dame des Miracles sur la paroisse Saint-Sauveur, à Notre-Dame de la Bonne-Nouvelle, à Notre-Dame de la paix ; il participe à des conférences spirituelles, spécialement à celles données par un saint prêtre de Rennes, d'une grande charité, *l'abbé BELLIER*. Les jours de congé, il s'entretient avec des prêtres réputés pour leur sagesse et leur sainteté de vie. *Il a le souci d'une formation permanente.*

Sa *dévotion à Marie* s'intensifie. La Mère de Jésus est vraiment devenue *sa mère spirituelle*. En 1688, en entrant en classe de 3^{ème}, Louis-Marie se joint à une association spirituelle destinée aux grands élèves et dédiée à Marie : une congrégation mariale. Dirigée par le *père PREVOST*, professeur de philosophie, elle conduit les jeunes gens à une vie spirituelle profonde et à un amour vibrant pour Marie. Un peu plus tard, Louis-Marie et son jeune ami, Claude Poullart des Places, formeront eux-mêmes une association avec d'autres condisciples, pour honorer Marie.... Tous les biographes de Louis-Marie soulignent *l'influence de Marie dans sa vocation sacerdotale.*

Alors que l'ambiance de la ville de Rennes entraîne beaucoup de jeunes gens à la facilité, au vagabondage ou au libertinage même, Louis-Marie garde sa *délicatesse de conscience*, sa pureté de vie, grâce à une vie personnelle rigoureuse, grâce surtout à son ouverture à Dieu et à son amour pour Marie, grâce aussi à son dévouement aux autres, spécialement aux pauvres... Le père de Clorivière écrit :

"Il résolut de suivre le flambeau de la foi et de ne plus agir que conformément aux maximes du Saint Evangile. Il ne consultait presque point d'autres règles ; c'était par là qu'il considérait toutes les choses de la vie, et qu'il leur accordait son estime ou les jugeait dignes de son mépris ; ce qui le faisait agir et parler en bien des cas, d'une manière bien différente du commun des hommes, même des gens de bien." (Clorivière p. 18)

2.3. SON ARDEUR AU TRAVAIL, SA FORMATION INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

Si Louis remporte de brillants succès scolaires, c'est par un *travail appliqué et méthodique* :

"Il avait environ 12 ans lorsqu'il entra en sixième, sous le père Camus. Tous les régents eurent pour lui une affection et une estime singulières et ils le proposaient à tous ses camarades comme un exemple rare de diligence et d'application à l'étude, aussi remportait-il tous les prix à la fin de chaque année." (Grandet p. 5)

Ses *don*s littéraires, il les mettra plus tard au service des petites gens, pour lesquels il écrira livres et cantiques, en un style simple, accessible à tous ; il n'a pas le style pesant de certains auteurs spirituels de son époque.

Il développe également *une bonne formation artistique* en peinture et en sculpture. Son ami Blain témoigne :

"Il avait un goût et un talent particuliers pour la peinture. S'il l'eût cultivé, il y eût sans doute excellé, car de lui-même et sans maître, il s'était appris à dessiner très bien et à peindre en miniature. Il avait une si grande facilité pour cet art qu'il lui suffisait de voir pour faire. Un peintre qu'il alla voir en fut si étonné qu'il cessait de travailler et cachait tout ce qui concerne cette science au moment que le jeune Grignon paraissait devant lui." (Blain p.7)

Sa formation artistique transparaîtra plus tard dans ses missions apostoliques ; il la mettra *au service de l'Evangile* pour que celui-ci pénètre le cœur des petites gens, le plus souvent analphabètes, en choisissant des statues, des peintures de scènes évangéliques, en soignant la décoration des églises et le déroulement des processions.

2.4. SON ENGAGEMENT, LE DON DE LUI-MEME AUX PAUVRES.

Sa vie de prière intense débouche sur une *vie de charité très active*. Louis porte une grande attention aux pauvres, aux démunis. Stimulé par l'exemple de l'abbé Bellier, aumônier à l'Hôpital Général qui recueillait les plus pauvres, il va, avec des camarades, les jours de congé, rendre *visite aux malades, aux vieillards abandonnés* ; il leur apporte des provisions, il leur lit la Bible, les catéchise. Il va dans les hôpitaux, il s'ingénie même à y introduire des malades nécessiteux, ce qui un jour surprendra agréablement sa propre mère, elle aussi toute dévouée aux malheureux.

Au collège même, - dans une scène restée célèbre, - il prend la défense d'un camarade mal habillé dont on se moque, et il réussit à changer le cœur des élèves, en les amenant à cotiser, pour lui acheter un habit neuf, avec le complément du tailleur lui-même ! Une *généreuse audace* le pousse à dire au commerçant :

"Voici mon frère et le vôtre. J'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir. Si ce n'est pas suffisant, à vous d'ajouter le reste." (Besnard n° 7)

Dans ce collège où l'on rencontre beaucoup d'élèves issus de milieux pauvres, Louis-Marie s'ingénie à leur venir en aide :

"Lorsqu'il fut en troisième et dans les hautes classes, il s'appliqua encore plus à la vertu et à la pratique des bonnes œuvres, surtout à faire la charité à ses condisciples qu'il savait être les plus pauvres. Il les assistait de tout son pouvoir ; et lorsqu'il n'avait pas de quoi leur donner, il allait chez des personnes qu'il savait être riches et charitables leur demander l'aumône pour eux, entr'autres chez Mademoiselle Jussé qui lui donnait des sommes d'argent assez considérables, parce qu'elle savait qu'il les distribuait fort à propos pour soulager ceux qui en avaient grand besoin." (Grandet p. 5)

A la maison où ses parents se sont établis, il devient le *"précepteur"* (l'instituteur) de ses propres frères et sœurs. Avec méthode, autorité et délicatesse, il organise travail, jeu et prière, tout en assurant sa propre formation. Louis a alors 17 ans.

Malgré sa réserve naturelle, *Louis n'a pas de respect humain*, dès lors qu'il s'agit de l'intérêt de Dieu ou du prochain : au collège, à la maison paternelle ou chez des amis. Jean-Baptiste Blain a été témoin, un jour, d'un geste audacieux : Louis-Marie - il a alors 19 ans - vient de jeter au feu un livre de son père, illustré de gravures obscènes. Louis sait ce qui l'attend si son père vient à le savoir.

"Le saint jeune homme venait de faire le coup lorsque je le trouvai dans la maison, timide et presque tremblant, dans l'appréhension de la venue de son père, mais d'ailleurs fort content d'avoir fait son sacrifice. (Blain p.18-19)

Blain fait remarquer que Louis-Marie

«... ne respirait que le zèle du salut des âmes. Et déjà, son cœur enflammé de l'amour de Dieu ne pouvant plus se contenir, il ne cherchait qu'à le soulager par des témoignages effectifs de charité pour le prochain. Mais il cherchait l'écart pour se contenter là-dessus.» (Blain p. 17)

2.5. DES AMITIES SOLIDES ET PROFONDES

Même s'il reste réservé, Louis-Marie a des relations et des amis dans ce collège où certaines classes ont plus de 400 élèves !... Dans l'association de jeunes consacrés à Marie, il noue de solides amitiés, spécialement avec deux camarades plus jeunes que lui, tous deux natifs de Rennes. Il les reverra plusieurs fois au cours de sa vie missionnaire.

JEAN-BAPTISTE BLAIN (1674-1751) sera le grand ami intime et fidèle de Louis-Marie. C'est après son cours de philosophie que Blain va le connaître intimement :

"Ce fut en ce temps que nous allâmes ensemble chez un ami commun qui entra, peu de temps après, dans l'ordre des Capucins où il était regardé comme un exemple de vertu (Joseph de Saint-Méen). Ce fut là que je connus de plus près Mr. Grignon et que nous devînmes plus familiers...» (Blain p. 17). "Il s'ouvrait aisément à moi sur tout." (id. P. 196)

C'est l'exemple attirant de Louis-Marie qui orientera Jean-Baptiste vers le sacerdoce. Celui-ci écrira un livre de souvenirs très précieux sur son compagnon de collège et de grand séminaire ... Devenu prêtre et chanoine à Rouen, Jean-Baptiste comptera parmi ses amis, un autre grand saint, *Jean-Baptiste de la Salle*, dont il sera le premier biographe... Quelles amitiés !

CLAUDE POUILLART DES PLACES (1679-1709). Ce jeune homme à l'âme très délicate a une grande dévotion envers Marie. Elève brillant du collège Saint-Thomas

«... ce fut là qu'il forma une étroite liaison avec Mr. de Montfort. Ils concertèrent ensemble de faire avec quelques-uns de leur condisciples une petite association pour honorer spécialement la très Sainte Vierge. Ils s'assemblaient à certains jours, dans une chambre qu'une personne de piété leur avait prêtée. Ils y dressèrent une espèce d'oratoire pour y faire leurs exercices et contribuaient à frais communs à ce qui était nécessaire pour sa décoration. Ils avaient leur règles pour la prière, le silence et la mortification.» (Besnard n° 115)

Avant son départ pour Paris, Louis-Marie confiera à Claude cette association. Celui-ci en restera l'âme et le soutien... Lui aussi deviendra prêtre. Il fondera la *Communauté du Saint-Esprit*, congrégation de prêtres destinés à la Mission et qui, au 19^{ème} siècle, s'unira à celle fondée par le père Libermann. Cette jeune congrégation aura des liens très étroits avec les premiers missionnaires de la Compagnie de Marie. Louis-Marie fera plusieurs voyages à Paris pour rencontrer Claude ou ses successeurs... Claude mourra, très jeune, à 30 ans. Il est, dans l'histoire de l'Eglise, le plus jeune Fondateur de congrégations (à 24 ans).

D'autres amis comptent également dans la vie de Louis-Marie :

- le père **JOSEPH DE SAINT-MEEN**, devenu religieux capucin ;

✍ - **monsieur l'abbé BARRIN** (1646-1699), de 30 ans son aîné, devenu prêtre à 56 ans, après une conversion étonnante. Devenu vicaire général de Nantes, il sera un ami fidèle de Louis-Marie et son soutien dans ses épreuves ;

- le père **LOUIS-BERTRAND GERARD** (1672-1735) devenu jésuite et, plus tard, missionnaire au Canada. Quand il apprendra la mort de Louis-Marie, il enverra une épitaphe (inscription funéraire), ainsi qu'un témoignage écrit aux missionnaires de la Compagnie de Marie :

*"J'ai eu le bonheur de connaître Monsieur Grignon, de vivre et d'étudier avec lui et de profiter des saints **exemples de ferveur** qu'il donnait dans la Congrégation des grands écoliers du collège de Rennes. Il est vrai que je me séparai de lui après le cours de philosophie que nous fîmes ensemble, mais nous nous retrouvâmes bientôt à Paris où nous nous sommes vus durant quatre années..." (Besnard n° 168)*

2.6. LA VOCATION SACERDOTALE DE LOUIS-MARIE

Préparée par des années de formation spirituelle intense, par des entretiens avec des prêtres, par une vie personnelle exigeante, sa vocation sacerdotale lui a été indiquée par une grâce de Marie, comme il l'assure lui-même et comme le soulignent tous ses biographies. Le père de Clorivière affirme que c'est dans l'église des religieux carmes, devant l'image de Notre-Dame de la Paix, qu'il a reçu cette grâce de lumière, de la part de celle en qui il a une confiance totale :

"Toutes les fois qu'il allait en classe, il ne manquait jamais d'entrer dans l'église des Carmes pour y faire ses prières, et il s'y tenait souvent un temps considérable, devant une image de la Sainte Vierge... Une des grâces les plus fortes qu'il reçut d'elle, en cet endroit-là même, comme il le découvrit quelques années après à l'un des compagnons de ses travaux, fut la connaissance qui lui fut donnée que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique..." (Clorivière p. 17)

Les parents Grignon ne s'opposent pas à la décision de leur grand fils, monsieur Grandet signale même qu'ils lui permettent "aisément" d'aller à Paris.

3. LOUIS-MARIE, GRAND SEMINARISTE

(1693-1700)

PARIS

* Séminaire de monsieur de la Barmondière (1693-1694)

* Communauté de monsieur Boucher (1694-1695)

* Petit séminaire de Saint-Sulpice (1795-1700)

3.1. SA CONFIANCE TOTALE EN DIEU, EN SA PROVIDENCE

La "*PROVIDENCE*" : voilà un mot-clef de la vie, des paroles et des écrits de Louis-Marie. Pour lui, il ne s'agit pas d'une notion abstraite ; c'est plutôt le nom dont il désigne DIEU, LE PERE : Montfort a expérimenté sa bienveillance, son soutien, sa protection, tous les jours de sa vie et spécialement en ces sept années de grand séminaire.

Automne 1693 ! Louis-Marie a vingt ans. Il quitte Rennes pour Paris afin de se préparer au sacerdoce. *Mademoiselle DE MONTIGNY*, une Parisienne, amie de la famille Grignon, venue à Rennes récemment pour affaires, a contacté ses amies de la capitale pour aider Louis et ses sœurs... Comme les apôtres, Montfort va parcourir les 300 kilomètres à pied, *en pauvre*, distribuant tout ce qu'il a, jusqu'à ses propres habits, aux mendiants qu'il rencontre. Alors, comme François d'Assise, il tombe à genoux au milieu du chemin et peut dire comme lui !

"Désormais, je puis dire hautement : « Notre Père qui êtes aux cieux. » En vos mains, j'ai déposé tous mes biens et placé toutes mes espérances."

Et il fait le vœu de ne jamais rien posséder en propre.

La "Providence" du Père, Louis l'expérimente encore en rentrant au séminaire de *Mr. de LA BARMONDIÈRE*, puis dans les deux autres communautés alors que son manque d'argent aurait pu l'éloigner de Saint-Sulpice ; en recevant ce qui lui est nécessaire au moment opportun et surtout en échappant à une grave maladie qui aurait dû le conduire à la mort. Mais Louis-Marie ne reste pas les bras croisés, bien au contraire ! Il s'ingénie à contribuer à la vie et à la marche du séminaire ; il prend en charge les travaux domestiques les plus difficiles et les plus ingrats ; il va quêter ; il veille les morts de la paroisse Saint-Sulpice (les familles remettaient une somme au séminariste) ; il rend des services aux séminaristes les plus pauvres ; il leur trouve des habits convenables.

Louis-Marie écrit à son oncle prêtre de Rennes, Alain Robert, le 20 septembre 1694 alors que Mr. de la Barmondière, supérieur du séminaire, vient de mourir. Ce prêtre a été *un père spirituel très compréhensif* à son égard. Louis ne sait pas s'il va pouvoir rester dans cette maison :

"Je ne sais pas encore comment tout ira, si j'y demeurerai ou en sortirai, car on ne sait pas encore à découvert son testament. Quoiqu'il arrive, je ne m'embarrasse pas. J'AI UN PÈRE DANS LES CIEUX QUI EST IMMANQUABLE." (L. 2)

3.2. FORMATION THEOLOGIQUE ET SPIRITUELLE

Les qualités intellectuelles que Louis a manifestées à Rennes lui permettent de suivre sa formation théologique avec beaucoup de rigueur et de profit. Il *excelle en théologie*, aussi bien à la Sorbonne qu'au séminaire même : une fois, il a soutenu un exposé sur la grâce devant tous les grands séminaristes. Ceux-ci ont préparé toute une batterie d'arguments pour le mettre dans l'embarras.

"Ils furent fort surpris lorsqu'ils l'entendirent répondre en maître et rapporter de longs passages de Saint Augustin et des autres Pères de l'Eglise pour expliquer ceux qu'on lui objectait." (Grandet p. 14)

Louis-Marie lit beaucoup.

Les supérieurs et directeurs spirituels de Saint-Sulpice sont des prêtres à la vie spirituelle solide et équilibrée, marquée par cette voie spirituelle que l'on appelle aujourd'hui "l'Ecole française" initiée par le cardinal de Bérulle et le saint abbé Olier et qui a donné des saints comme saint Jean Eudes, saint Jean-Baptiste de la Salle. Montfort acquiert *une formation intérieure profonde* qui se manifeste dans ses longues méditations, sa vie sacramentelle intense (eucharistie, réconciliation), ses nombreux entretiens personnels avec ses supérieurs et directeurs spirituels, auxquels il se livre à fond. (cf. Document témoignage 3.13)

Quand Louis-Marie sera prêtre et missionnaire, il continuera à accorder *la priorité à cette vie spirituelle*, condition première d'un apostolat fécond.

3.3. APPROFONDISSEMENT DE LA DEVOTION MARIALE

Bibliothécaire au séminaire, Louis a lu beaucoup, principalement les Pères de l'Eglise, mais aussi tous les auteurs spirituels de son temps. Sa richesse théologique explique pourquoi il a *une dévotion mariale solide, équilibrée et tendre* tout à la fois. Le père Manteau-Bonamy, dominicain, qui a été expert au concile Vatican II pour le chapitre VIII de la Constitution "Lumen Gentium" sur l'Eglise, consacré à Marie, souligne comment nous y retrouvons les accents importants de la spiritualité montfortaine.

Louis-Marie est désigné pour représenter le séminaire à la cathédrale Notre-Dame de Paris ou au pèlerinage de Notre-Dame de Chartres. Il a la joie d'orner, de fleurir l'autel de la Vierge à l'église paroissiale Saint-Sulpice tous les samedis et toutes les fêtes de Marie ; il s'en acquitte à merveille : c'est là qu'il célébrera sa première messe.

3.4. SA MAITRISE DE LUI-MEME, SON HUMILITE, SON OBEISSANCE

Arrivé à Paris, la grande capitale, Louis-Marie ne sera ni badaud ni touriste. Il se consacre à sa formation avec énergie. Il va jusqu'à *sacrifier son goût pour la peinture* et les arts. Blain nous donne ici un témoignage qui illustre bien les talents artistiques que ce jeune homme possédait.

"Je ne dois pas oublier que le pieux jeune homme, soit par mortification, soit par crainte de se distraire de Dieu, fit le sacrifice alors et pour jamais de la chose du monde la plus innocente et pour laquelle il avait naturellement plus d'inclination, le dessin et la peinture. Monsieur de la Barmondière qui trouvait en lui de grandes dispositions pour cet art aussi bien que pour la sculpture et l'architecture et les autres sciences qui demandent une belle imagination, faisait dessein de l'y appliquer dans l'espérance que cela ne lui serait pas inutile pour le service de Dieu. Mais Mr. Grignon ne pouvait goûter que Dieu et ce qui regarde immédiatement sa gloire. D'ailleurs, la mort de Mr. de la Barmondière, qui ne tarda pas, le laissa en liberté d'enfourer dans un oubli éternel ces sortes de talents..." (Blain p. 45)

Mais en fait ce n'est que pour un temps, car nous verrons Louis-Marie mettre ses talents à profit à Montbernage, Poitiers, la Chèze, Pontchâteau, Campbon, Mervent... dans la décoration ou la restauration d'églises, dans la construction de calvaires,... dans la sculpture de statuettes de Marie.

Louis-Marie choisit les emplois les plus pénibles, les chambres les plus froides, les moins confortables. *Il s'impose une discipline personnelle.* Ses jeûnes et ses mortifications corporelles (discipline, cilice) peuvent nous choquer, mais elles sont à comprendre dans le contexte de l'époque. *Louis-Marie le fait par amour pour Dieu et pour Jésus en croix*, dans la discrétion et l'obéissance aux supérieurs. Il ne faut pas oublier que ce jeune homme a un tempérament très fort et naturellement violent, comme son père. Un jour, il fera une confidence au jeune abbé Des Bastières, son collaborateur !

"Il m'a dit lui-même qu'il avait beaucoup plus de peine à vaincre sa vivacité et la passion de la colère que toutes les autres ensemble, et que si Dieu l'eût destiné pour le monde, il aurait été le plus terrible homme de son siècle... Il a fait des efforts incroyables pour vaincre son impétuosité naturelle. Il en est venu à bout..." (Grandet p. 373-374)

La grâce de Dieu et sa confiance en Marie l'y ont aidé.

Montfort, de par son tempérament, paraît original, personnel. Et cependant, au séminaire, il est un *modèle d'obéissance et d'humilité*. Il a pourtant reçu de rudes remarques ou humiliations de la part de *monsieur BRENIER* et de *monsieur LESCHASSIER*, ses directeurs spirituels : jamais il ne s'est révolté. Il vient souvent se confier à eux pour leur demander conseil. Il obéit parfaitement à ses supérieurs qui lui demandent de prendre des récréations et d'y parler de sujets moins spirituels, alors que son goût personnel le porterait à s'isoler ou à ne parler que de Dieu et de Marie. Son ami Jean-Baptiste Blain peut témoigner .

"Des séminaristes portent plainte à monsieur BAÛYN, ce saint directeur dont j'ai parlé et qui faisait alors la fonction de supérieur au petit séminaire, en la place de Mr. Brenier qui était allé à Angers. Le saint homme avertit donc Mr. Grignon de ne pas faire de la récréation une oraison, et, en faveur des faibles et des petits dans le chemin du ciel, de ne pas parler de Dieu et des choses divines, ou du moins de n'en pas faire toute la conversation... Le désir d'obéir et la charité ont souvent obligé Mr. Grignon de sortir de hors de lui-même pour paraître gai et jovial dans les récréations... Il avait même fait à ce dessein, un recueil de contes et d'histoires propres à faire rire, qu'il tâchait de débiter du mieux qu'il pouvait dans les récréations, mais il faut avouer qu'il n'avait point grâce pour cela, non plus que Mr. BaÛyn..." (Blain p. 73 à 77)

Jean-Baptiste souligne combien cette obéissance, héroïque parfois, a porté de *fruits spirituels profonds*.

"Mr. de Montfort, toute sa vie, s'est soumis à la conduite des plus sages et des plus pieux directeurs. Dans le séminaire et hors le séminaire, il a été un modèle vivant de la plus parfaite régularité. Il a toujours cherché et suivi les avis de ses supérieurs et n'a jamais agi contre ce qu'il a su être leur volonté... C'est ce que j'ai toujours vu, moi qui l'ai connu à fond plus que personne... C'est pour cela, autant que par ses grandes austérités et mortifications que Monsieur de Montfort a mérité ce grand fonds de grâces qui l'accompagnait partout et qui le rendait si puissant, en œuvres et en paroles, et opérait tant de conversions..." (Blain p. 94 et 149)

3.5. SON ZELE POUR DIEU ET POUR LE PROCHAIN.

Louis-Marie ne connaît pas le respect humain ni la peur du qu'en dira-t-on ? Il sort de sa discrétion habituelle dès qu'il s'agit des intérêts de Dieu et du prochain... Un jour, dans une rue de Paris, il sépare deux jeunes gens qui se battent en duel (à l'épée). L'un d'eux, monsieur Poignard (!) devenu prêtre, en témoignera à Mr. Blain :

"Un jour, voyant deux jeunes gens dans Paris tirer l'épée et se battre, il se présenta à eux, le crucifix en main, car il en portait toujours un sur lui aussi bien qu'une image de la Sainte Vierge, et il leur parla d'une manière si touchante et si efficace qu'il les sépara... L'un d'eux, Poignard, quelques années après, embrassa l'état ecclésiastique et vint chercher l'esprit au petit séminaire de Saint-Sulpice où il me dit le fait que je viens de rapporter, que je savais d'ailleurs de la bouche de Mr. Grignon. Il m'ajouta qu'il fut fort frappé de cette action généreuse, et que, dès ce moment, il commença à se donner à Dieu" (Blain p. 81-82)

Dans les rues de Paris ou près des quais de la Seine, Louis-Marie voit vendre de mauvais livres ou revues, ou entend des chansons grossières qui ne respectent pas Dieu, l'Eglise ou la morale chrétienne. Il s'ingénie alors à supprimer les causes du mal : il achète le stock de livres ou de revues pour les brûler, ou bien il attire les badauds pour les éloigner du chanteur ou du charlatan !

Son âme d'artiste, son imagination féconde, il les met au service de Dieu et du prochain :

"Même dans ses voyages, il s'arrêtait pour apprendre aux pauvres qu'il rencontrait dans son chemin à connaître et à aimer Dieu. Et il avait inventé un jeu qui, bien loin de le distraire, l'appliquait à Dieu ; c'était une poignée de tuyaux de paille, qu'on nomme des "jonchets" sur chacun desquels il écrivait les noms de toutes les vertus, par exemple, la Charité valait 50 points, la Foi et l'Humilité 30, et celui qui en tirait davantage, sans faire tomber les autres, gagnait la partie." (Grandet p. 16 - Blain p. 182 sq.)

3.6. SA CHARITE INVENTIVE

A Paris, Louis-Marie vit en pauvre et pourtant

"lui, pauvre, sans autre secours que la pauvreté, il a plus donné aux pauvres que ne pouvait faire un charitable ecclésiastique riche des biens de son patrimoine ou de ceux de son bénéfice." (Blain p. 31)

Très souvent, Louis-Marie donne au pauvres tout ce qu'on lui a donné, sans rien se réserver. On pourrait, dit Blain, *"à bon droit, l'appeler le frère quêteur des pauvres..."* Les séminaristes peu fortunés ont souvent bénéficié de sa délicatesse.

3.7. SES TALENTS DE CATECHISTE.

Il est amené à faire le catéchisme à des centaines de jeunes gens de la paroisse Saint-Sulpice ou de quartiers de banlieue, souvent illettrés, pauvres ou marginaux. Cette tâche paraît difficile et délicate, d'autant plus que ces jeunes gens ont une réputation peu engageante. Un jour, des confrères séminaristes se cachent dans la grande salle, de manière à l'observer et à pouvoir rire à ses dépens, aux récréations du séminaire ! Louis-Marie réussit à merveille à captiver son jeune auditoire, à amener ces jeunes délaissés à Dieu, tout en sachant répondre à leurs problèmes de vie. Il parle d'une manière si touchante que ses confrères séminaristes sont pris à leur propre piège et repartent tout ému :

"Ils retournèrent, tout pénétrés des grandes vérités qu'ils lui avaient entendu prêcher, plus persuadés que jamais que Mr. Grignon avait un rare talent pour toucher les cœurs..." (Grandet p. 15)

Toute sa vie, Louis-Marie gardera cette *passion de la catéchèse des pauvres, des jeunes et des enfants*. N'écrit-il pas dans sa règle pour les missionnaires de la Compagnie de Marie :

"Il est plus difficile de trouver un catéchiste accompli qu'un parfait prédicateur... L'emploi de catéchiste est le plus grand de la mission." (R.M. 79)

3.8. SON SENS DE L'ORGANISATION, DE LA METHODE.

Louis, qui est d'une piété exceptionnelle, a aussi *le sens pratique*, "les pieds sur la terre". Maître des cérémonies à la chapelle du séminaire ou bibliothécaire, il se montre très ordonné, il dresse des catalogues très clairs, précis. (L'on montre aujourd'hui encore, à la Bibliothèque Nationale de Paris, le catalogue de la bibliothèque de Saint-Sulpice, établi par Louis-Marie)... Ceci fait l'admiration de ses confrères séminaristes qui étaient loin de soupçonner ces qualités. Elles lui serviront beaucoup par la suite dans ses missions : cérémonies, processions, livres, cantiques sont empreints d'*ordre*, de *clarté*.

3.9. SES RAPPORTS AVEC SA FAMILLE.

Fidèle à l'Evangile, Louis-Marie a renoncé aux attaches matérielles ou trop affectives avec sa famille. Mais il garde *beaucoup de reconnaissance envers ses parents* ou encore *envers son oncle prêtre* à qui il écrit plusieurs lettres. Il prie pour eux.

Il *se préoccupe de l'avenir de ses frères et sœurs*. Il écrit à son oncle (ou peut-être à ses parents, l'on ne sait) :

"Dites à mon frère Joseph que je le prie de bien étudier, et qu'il fera un des mieux de sa classe. Que pour cela, il doit mettre ses études entre les mains de sa bonne Mère, la Sainte Vierge. Qu'il continue à lui rendre ses petits devoirs, elle saura bien lui donner ce qui lui est nécessaire. Je recommande la même chose à mes sœurs." (L. 1)

Sans négliger sa vocation et ses études théologiques, Louis devant les difficultés de ses sœurs, a su, en aîné attentif et dévoué, *se préoccuper de leur avenir moral et spirituel*. Devant les difficultés financières de ses parents, Louis se décide à rencontrer **MADAME DE MONTESPAN**, une grande dame, ancienne favorite du roi Louis XIV : cette dame s'est convertie et mène une vie de prière et de charité. Il lui parle de ses sœurs : Guyonne-Jeanne (Louise), Sylvie et Françoise-Marguerite qu'elle fera venir à Paris. Toutes les trois s'orienteront vers la vie religieuse : deux à l'Abbaye de Fontevault dont l'abbesse est la propre sœur de Madame de Montespan. Nous verrons plus tard que cette dame aura une influence déterminante dans l'apostolat missionnaire de Montfort.

Mais dans ses rapports avec ses parents, Louis s'attache à l'essentiel. Il semblerait même être indifférent à l'égard de sa famille...

"non qu'il fût dur et insensible - IL AVAIT LE CŒUR AUSSI TENDRE QUE PERSONNE - mais l'amour de Dieu étouffait en lui la voix de la nature et transportait tous ses vœux et ses pensées au ciel..." (Blain p. 22)

3.10. SON INFLUENCE SUR SES CAMARADES RESTES A RENNES

De Paris, Montfort écrit à Jean-Baptiste Blain pour l'inviter à rentrer au séminaire. Celui-ci parle en termes élogieux de l'influence qu'il exerce par ses lettres :

"Son cœur laissa sa plume, quelque temps après son arrivée, s'en expliquer dans une lettre qu'il m'écrivit de Paris pour m'exhorter à venir chercher avec lui la vertu, loin de mon pays et de mes parents, dans un lieu où, bannie du monde, elle semblait s'être réfugiée. Les termes vifs, animés, pathétiques et pleins d'onction qui lui étaient propres, interprètes fidèles de ses sentiments intimes, saisissaient dès lors l'âme qui lisait ses lettres, et j'avoue qu'elles me servaient de lecture spirituelle et que rien ne m'a jamais plus touché... En peu de mots, il me fit si bien sentir la nécessité de sortir de ma famille pour servir Dieu en liberté, qu'il m'en fit naître un ardent désir..." (Blain p. 22-23)

Louis-Marie a donc été l'instrument de Dieu pour la vocation sacerdotale de Jean-Baptiste Blain. Il en a été probablement de même pour Claude Poullart des Places et d'autres.

3.11. LOUIS-MARIE EST ORDONNE PRETRE le 5 JUIN 1700.

Malgré ses hésitations et ses sentiments d'indignité, Montfort, après une retraite de préparation très intense, est ordonné prêtre le 5 juin 1700... Huit jours plus tard, il célèbre sa première messe à l'autel de la Sainte Vierge dans l'église Saint-Sulpice, autel qu'il a décoré avec tant d'amour pendant de nombreuses années. Il la célèbre avec *une telle ferveur, une telle foi* que les assistants en sont émerveillés, spécialement Jean-Baptiste Blain :

"J'y assistai. Ici, je vis un homme comme un ange à l'autel. Cet air angélique ne me frappa pas seul. Un de ses confrères qui s'y trouva aussi, en fit la remarque et, également étonné et édifié, il m'en parla... Son témoignage mérite attention car il n'était pas d'humeur à flatter personne, encore moins Mr. Grignon à qui il n'était pas fort favorable..."

(Blain p. 197-198)

Toute sa vie, Louis-Marie suscitera l'admiration et le respect par sa manière de célébrer l'Eucharistie, à l'encontre de certains prêtres manquant de foi et de dignité, devant des fidèles qui ne pouvaient suivre des célébrations entièrement en latin.

3.12. QUEL SERA L'APOSTOLAT DE LOUIS-MARIE ?

Louis-Marie va rester encore quelques mois au séminaire. Ses supérieurs et directeurs connaissant sa valeur l'auraient volontiers gardé comme professeur.

Prêtre au cœur brûlant d'amour pour Dieu et pour Marie, Louis ne rêve que de se dévouer aux âmes, de catéchiser les pauvres et les petits, d'aller au loin porter l'Evangile, comme François-Xavier :

"Que faisons-nous ici pendant qu'il y a tant d'âmes qui périssent dans le Japon et les Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes ?" (Grandet p. 23)

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, l'on avait une conception assez étroite du "salut" : l'on pensait que seuls les baptisés effectifs pouvaient être sauvés.

Louis demande à monsieur Leschassier, son supérieur, de pouvoir aller au Canada, mais celui-ci ne le lui permet pas, craignant que le jeune prêtre, dans son zèle, ne disparaisse tragiquement.

En attendant un signe de Dieu, Louis-Marie lit, recherche des éléments pour ses futures homélies, sa catéchèse ; il compose des cantiques présentant une théologie très structurée pour les "petits".

La réponse de la Providence arrive en la personne de **monsieur RENE LEVEQUE**, un saint prêtre du diocèse de Nantes, ancien disciple de monsieur Olier et grand ami des Sulpiciens. En 1670, il a fondé une communauté de prêtres s'adonnant à la prédication de missions, retraites, assurant la direction spirituelle du séminaire diocésain, donnant des conférences spirituelle tous les dimanches. Cette communauté porte le nom du quartier où elle est établie : *"Communauté des Prêtres de Saint-Clément"*... Monsieur Lévêque vient à Saint-Sulpice pour une retraite. Les supérieurs lui parlent de Louis-Marie et des ses désirs missionnaires.

C'est ainsi que le départ pour Nantes est décidé avec monsieur Lévêque, en ce mois d'octobre 1700.

DOCUMENT

3.13. Témoignage de l'abbé CREBRON, condisciple de Louis-Marie au séminaire Saint-Sulpice.

"Il paraissait, dit monsieur Crébron, curé du Lude, qui a demeuré longtemps avec lui, si égal et si recueilli dans toutes ses actions que je suis persuadé qu'il ne perdait jamais Dieu de vue, ni la présence actuelle de Dieu. Je fus un jour de dimanche, sur les dix heures du matin pour lui demander quelques cahiers dont j'avais besoin. Je crois qu'il était en oraison, car lorsque je frappai à la porte de sa chambre, il vint me l'ouvrir et son visage me parut alors lumineux et tout rayonnant d'une lumière plus que naturelle.

Je passais souvent les récréations avec lui, son plus grand plaisir était d'y parler de Dieu et de la Sainte Vierge. Et il en parlait d'une manière si édifiante qu'on ne le quittait point sans se sentir animé de zèle et de ferveur. Il était gai dans les récréations mais sans distractions. Il était aisé de voir à ses manières et à sa conduite que l'amour de Dieu l'occupait infiniment plus que tous les jeux auxquels on se divertissait." (Grandet p. 296-297)

Après un court séjour à Poitiers, il revient à Nantes, et pendant les mois de juillet à septembre 1701, il part prêcher quelques missions aux environs de Nantes, à Grandchamps et au Pellerin. Il y réussit très bien. L'apostolat auprès des enfants le préoccupe et l'attire :

"J'y ai fait le catéchisme aux enfants, deux fois le jour, pendant 10 jours." (L. 8)

4.3. L'ABBAYE DE FONTEVRAULT ET LA RENCONTRE DETERMINANTE AVEC MADAME DE MONTESPAN (avril 1701)

A l'occasion de la prise d'habit de sa sœur Sylvie, Louis-Marie est invité à l'abbaye de Fontevault qu'il a déjà visitée une première fois en venant de Paris à Nantes. Cette abbaye a une organisation originale : groupant des moines et des moniales, elle est toujours gouvernée par une abbesse qui, à cette époque, est madame de Rochechouart, une femme de grande valeur, sœur de madame de Montespan.

C'est ainsi qu'il va rencontrer pour la deuxième fois, **MADAME DE MONTESPAN** présente à l'abbaye. Au cours de plusieurs entretiens, il va lui faire part de ses préoccupations apostoliques :

"Je dis à Madame de Montespan l'attrait que vous savez que j'ai de travailler au salut des pauvres, mes frères." (L. 6)

Madame l'oriente alors vers Poitiers dont l'évêque est **monseigneur GIRARD**, l'ancien précepteur des enfants qu'elle a eus de Louis XIV. Cette étape va être déterminante pour Louis-Marie ; il considère les paroles de la grande dame comme **un appel de la Providence qui passe par des laïcs**.

"Madame de Montespan me dit d'aller voir Monseigneur de Poitiers pour lui découvrir mes intentions... Je lui obéis aveuglément pour faire la sainte volonté de Dieu que je regardais uniquement." (L. 6)

Poitiers sera la ville **"montfortaine"** par excellence : vie avec les pauvres de l'Hôpital Général, rencontres décisives avec Marie-Louise Trichet et Mathurin Rangeard, premières missions dont celle de Montbernage qui sera exemplaire,... cela pendant 5 ans.

4.4. LE SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DES ARDILLIERS, A SAUMUR : L'ETAPE SPIRITUELLE

Au cours de ses nombreux voyages apostoliques, Louis-Marie s'arrêtera souvent à Saumur, au sanctuaire de **NOTRE-DAME DES ARDILLIERS**, célèbre centre de pèlerinage depuis le Moyen-Age. On y vénère une statue très ancienne de Notre-Dame des Douleurs, recevant dans ses bras son fils mort (= une piéta)... Louis-Marie s'y arrête **pour s'y refaire spirituellement, pour confier à Marie ses soucis et ses projets apostoliques**... C'est là qu'il rencontrera une religieuse qu'il confirmera dans sa vocation de fondatrice, **sainte JEANNE DELANOUE**.

Il recommandera à des groupes de laïcs de faire ce pèlerinage. A la fin de sa vie, il établira un règlement précis à leur intention : "le saint pèlerinage de Notre-Dame de Saumur, fait par les pénitents, **pour obtenir de Dieu de bons missionnaires**." (OC p. 817)

4.5. A POITIERS PREMIER MINISTRE (1701-1702) : CATECHISTE DES PAUVRES ET ANIMATEUR SPIRITUEL DE JEUNES ETUDIANTS.

Arrivé à Poitiers et l'évêque étant absent, Louis-Marie est allé à l'Hôpital Général où il passe plusieurs heures dans la chapelle. Les pauvres admirent sa ferveur et sont surpris de sa simplicité et de sa pauvreté. Alors l'un d'eux écrit à monseigneur Girard au nom de tous pour demander ce jeune prêtre comme aumônier. Après des hésitations, monseigneur Girard conseille à Louis-Marie d'écrire à M. Leschassier, ce que le jeune prêtre fait sans tarder. Le supérieur de Saint-Sulpice écrit à l'évêque en présentant Louis-Marie de manière élogieuse, mais en rappelant son côté "singulier"... Retourné à Nantes pour des missions en ville et aux environs, Louis-Marie reçoit un appel pressant de monseigneur Girard le 25 août 1701, l'invitant à venir à l'hôpital de Poitiers.

En attendant d'être autorisé à entrer en fonction comme aumônier, Montfort va passer deux mois à visiter les prisons, les hôpitaux, à secourir les pauvres qu'il traite comme des "seigneurs", comme Jésus lui-même :

"Il allait presque tous les jours faire le catéchisme aux pauvres et aux enfants qu'il assemblait sous les Halles (au marché couvert). Tout le monde s'y rendait en foule, tant ses paroles étaient remplies de l'Onction du Saint-Esprit et faisaient de fortes impressions de grâces sur les cœurs de ceux qui l'écoutaient. Il allait aussi visiter le temps en temps les pauvres de l'hôpital et les consoler, et il leur parlait avec tant de respect que s'ils eussent été des princes, regardant Jésus-Christ en eux. Il les prêchait et catéchisait matin et soir. Et lorsqu'on lui donnait quelque chose par aumône pour son usage, il avait soin de le leur distribuer.

(Grandet p. 31-32)

Montfort apprend que beaucoup de jeunes gens de cette ville universitaire vivent dans le libertinage. Alors, dit Grandet, "il entreprend de les gagner à Dieu et d'en faire des saints." Se rappelant ce qu'il a vécu à Rennes, au collège des Jésuites et avec monsieur l'abbé Bellier, Louis-Marie va rassembler des jeunes gens du collège Sainte-Marthe, dirigé également par des Jésuites, *pour les animer spirituellement, les lancer dans une vie de prière, de charité, de témoignage en faisant la catéchèse et en les invitant à gagner à Dieu leurs camarades les plus déréglés*". (Grandet p. 32-33). Il a étendu la même action à d'autres jeunes gens et jeunes filles de la ville. De nombreux jeunes ont été ainsi amenés à la sainteté, sont devenus prêtres, religieux ou laïcs très engagés. Grandet rapporte que :

"Dès que Monsieur de Montfort avait parlé à quelqu'un de ces Ecoliers (= étudiants), quelque scandaleux et endurci qu'il fût, il devenait tout changé et brûlait du désir de mener une vie chrétienne." (Grandet p. 32-33)

Louis-Marie lui-même écrit à monsieur Leschassier le 4 juillet 1702 au sujet de l'association de jeunes qu'il a établie :

"Je m'oubliais de vous dire que je fais une conférence toutes les semaines aux 13 ou 14 écoliers qui sont dans l'élite du Collège, et ce avec l'approbation de Monseigneur." (L. 11)

Un ancien du groupe, **monsieur LE NORMAND**, devenu magistrat, a envoyé son propre témoignage à monsieur Grandet pour manifester sa reconnaissance envers ce prêtre qui a eu un tel rayonnement dans sa vie et celle de ses camarades :

"J'ai été plusieurs mois d'une 'congrégation' que Monsieur de Montfort avait établie à Poitiers pour des jeunes gens, et dans laquelle il nous entretenait par des exercices de piété très édifiants. Il nous faisait tous les jours des exhortations si naturelles et avec tant de zèle qu'il est certain que ceux qui avaient l'avantage d'en faire partie et qui ont su en profiter, ont pris le parti de l'Eglise, dans lequel ils ont vécu avec autant de dévotion et d'édification qu'il en avait lui-même..."

"Il est nombre de filles pour lesquelles il avait établi une congrégation, qui ont pris le parti d'être religieuses ; d'autres vivent avec une dévotion sans exemple... Il nous apprenait à faire oraison et nous la faisait faire devant lui, ensuite, il nous donnait des matières pour "la faire chez nous..." Il est plus de 200 personnes qu'il a sanctifiées dans cette ville..."

(Grandet p. 465)

Un autre témoignage précieux émane de Marie-Louis Trichet elle-même, au sujet de son frère Alexis, devenu prêtre par la suite :

"Je sais comme il était à Poitiers, il avait rassemblé 72 écoliers qu'il élevait à la piété et qu'il envoyait les dimanches dans les campagnes, instruire les paysans et leur apprendre le catéchisme, parmi lesquels j'avais un frère qui fut prêtre et qui, depuis, s'étant consacré au service des pauvres malades atteints d'une sorte de contagion qui en éteignait tous les autres, y mourut martyr de la charité. Il m'a assuré qu'une lampe, que Monsieur de Montfort avait la dévotion de faire brûler devant l'image de la Sagesse, dans la chambre où il les rassemblait, avait duré une fois six mois de suite, sans qu'il eût besoin d'y renouveler l'huile..." (Besnard - Vie de Marie-Louise - p. 353)

Déjà à Nantes, en 1701, Louis-Marie s'était occupé d'un groupe d'étudiants, parmi lesquels monsieur AROT, étudiant endroit, devenu plus tard un avocat célèbre au Parlement de la Bretagne à Rennes. (Cf. L. 9, à la fin)

4.6. A POITIERS : L'AUMONIER DES PAUVRES DE L'HOPITAL GENERAL (novembre 1701 - Pâques 1703)

Louis-Marie a remarqué que cet hôpital pour lequel on le destine est une "pauvre Babylone". En effet, sous prétexte de donner une belle image de marque à la ville, *on y a enfermé tous les "indésirables"* : les gueux, les marginaux, les enfants qui traînent, abandonnés, les malades incurables... Alors que cet hôpital devrait être régi par la charité, c'est le désordre, les disputes, en raison des jalousies, des susceptibilités entre administrateurs, gouvernantes. Les pauvres eux-mêmes sont mal soignés et nourris, et ils ne s'entendent pas.

Louis-Marie, par un règlement précis et sage, va supprimer les abus, le désordre, le gaspillage de nourriture... Tous sont enchantés... *Il se fait tout à tous*, mangeant avec eux, s'occupant des plus déshérités, les animant spirituellement.

Il projette de fonder *une association* qui regrouperait toutes les gouvernantes, les infirmières bénévoles, les économes, etc. et qui serait *dédiée à "La Sagesse"* (Jésus Incarné et Crucifié). Devant leurs réticences, Montfort se tourne vers les pauvres. Dans le groupe de jeunes filles qui se réunit régulièrement dans la salle appelée "LA SAGESSE", il choisit comme supérieure une aveugle. Avec ces femmes, il élabore *un programme de vie spirituelle exigeant*, centré sur Jésus-Christ, la Sagesse Incarnée : il les invite à se renoncer et à porter sa Croix à sa suite sous la conduite de Marie... Il place dans leur local une Croix de 18,5 centimètres de haut, en bois, sur laquelle il inscrit ce programme de vie. Ce groupe de femmes pauvres est un défi lancé à la sagesse mondaine et calculatrice des grandes dames de l'hôpital.

Les réformes de l'hôpital vont susciter *des jalousies*, des susceptibilités de la part des administrateurs, de certaines gouvernantes ou infirmières et également de pauvres qui acceptent mal que le jeune prêtre conteste leurs mauvaises habitudes : ivrognerie, querelles, scandales.

Ainsi Louis-Marie est obligé de quitter l'hôpital un certain temps, devant les hostilités, les calomnies répétées. Il y revient, mais la tempête se remet à souffler.

4.7. A POITIERS, DECEMBRE 1701 : VOCATION DE MARIE-LOUISE TRICHET.

Louis-Marie vient de donner une belle homélie dans l'église Saint-Austrégisile de Poitiers. Une jeune fille, Elisabeth TRICHET, enthousiasmée, en parle à sa sœur cadette qui a 17 ans; **MARIE-LOUISE TRICHET** (1684-1759), jeune fille pieuse et généreuse. Celle-ci décide de rencontrer le prêtre au confessionnal.

Louis-Marie discerne alors dans cette jeune fille *une âme délicate, exceptionnelle*, et il lui dit que c'est la Sainte Vierge qui l'a adressée à lui. Il va lui demander en janvier 1703, à elle, de famille bourgeoise, - son père est procureur au tribunal de Poitiers -, de travailler humblement comme servante des plus pauvres de l'Hôpital Général, de se joindre à l'association dédiée à la Sagesse avec les pauvres femmes de l'Hôpital. Elle le fait *dans la discrétion, l'humilité et une charité exquise*.

Quand Madame Trichet apprend que sa fille s'est mise sous la direction de Monsieur de Montfort dont on parle tant en ville, elle est furieuse :

"J'ai appris que tu vas à confesse à ce prêtre de l'hôpital. Tu deviendras folle comme lui."

Mais sa fille sera bien **la première Fille de la Sagesse** ! Et madame Trichet, qui est une chrétienne solide, en sera fière et heureuse plus tard.

A son retour de Paris, redemandé par le nouvel évêque de Poitiers, *monseigneur DE LA POYPE*, Louis-Marie le 2 février 1703, va donner à Marie-Louise un nouvel habit, une robe grise de paysanne, signe de son engagement au service de Dieu et des pauvres. Cette tenue provoque alors les moqueries des Poitevins et l'indignation de madame Trichet qui court trouver Montfort pour faire cesser cette "mômerie", ce ridicule. Louis-Marie, très calme, répond à la maman :

"Votre fille, Madame, n'est plus à vous, elle est à Dieu."

Louis-Marie a donné à Marie-Louise *une formation exigeante*, il l'a laissée seule dans cet Hôpital Général si difficile. Elle y fera un "noviciat" de 14 ans ! Mais il manifestera toujours *une grande confiance à son égard* ; il lui demandera conseil, il est sûr de l'efficacité de sa prière :

"Je sais plus par mon expérience que par votre lettre que vous priez instamment votre époux (Jésus-Christ) pour le chétif pécheur que je suis... Je crois vos prières trop efficaces."
(Lettre 15, cf. L. 16)

Il lui demandera même de *communier tous les jours*. Un scandale pour les esprits déformés par le jansénisme rigoriste d'alors. La jeune Poitevine porte désormais le nom de **"MARIE-LOUISE DE JESUS"**.

4.8. A PARIS, ETE 1702 : LOUIS-MARIE AU SECOURS DE SA SŒUR LOUISE-GUYONNE.

Sa jeune sœur préférée, Louis-Guyonne (Guyonne-Jeanne) accueillie chez les Filles de Saint-Joseph à Paris, grâce à madame de Montespan, est renvoyée, n'ayant ni dot ni pension. La voilà dans la rue. Elle écrit à son frère. Celui-ci, sans hésiter, part à pied pour la capitale en passant par Notre-Dame des Ardilliers.

Dans la capitale, il fait plusieurs démarches, sans succès. Il pense alors renvoyer sa sœur à Rennes. Il se présente alors à l'abbé BARGEAVILLE, un des rares confrères du séminaire qui lui soit resté fidèle. Celui-ci promet de l'aider et se présente devant la supérieure de la congrégation des Bénédictines du Saint-Sacrement, récemment fondée. Il lui parle avec éloges de son ami.

"Je ne connais pas de prêtre plus mortifié que Monsieur Grignon ; personne n'a un zèle plus ardent pour le salut des âmes, pour la gloire de Dieu ; personne ne pratique mieux le parfait abandon à la Providence ; personne n'aime davantage la Sainte Vierge." (Grandet p.15 sq)

Grâce à la générosité d'une dame parisienne, à qui pourtant on n'a rien demandé, Louise va pouvoir entrer au noviciat de ces moniales bénédictines, à Rambervilliers, dans l'est de la France. Elle y deviendra *une religieuse fervente*, sous le nom de *sœur CATHERINE DE SAINT BERNARD*. Elle mourra en 1750 avec une réputation de "sainte". Louis-Marie lui écrira de nombreuses lettres, pleines d'affection et de ferveur spirituelle. (L. 4, 12, 13, 14, 17, 18, 19, 24, 26). *Cette jeune religieuse a été le soutien, spirituel du missionnaire* :

"Courage, mon cher supplément..." (L. 12)

4.9. A PARIS (PRINTEMPS 1703 - MARS 1704), LOUIS-MARIE DANS LA NUIT DE L'ÉPREUVE : UNE ÉTAPE CAPITALE DE SA VIE SPIRITUELLE.

Devant une nouvelle tempête à l'hôpital, Louis-Marie quitte Poitiers pour Paris, à pied évidemment... Là-bas, personne ne veut se faire passer pour son ami. Etant allé voir son ancien directeur spirituel du séminaire, devenu supérieur général de Saint-Sulpice, Louis-Marie est honteusement humilié, devant tous les membres de la communauté en récréation. Jean-Baptiste Blain qui est présent en souffre énormément :

"Ce sage supérieur le reçut avec un visage glacé et le renvoya honteusement, d'un air sec et dédaigneux, sans vouloir ni lui parler ni l'entendre. Pour moi qui étais présent, j'étais comme fondu et ne souffrais pas peu de l'humiliation dont j'étais témoin. Quant à lui, il la soutient, avec sa douceur et sa modestie ordinaire, et s'en retourna, avec la même tranquillité qu'il était venu." (Blain p. 218-219)

Il souffre les mêmes humiliations de la part du curé de Saint-Sulpice. Mr. de la Chétardye, pourtant autrefois plein de vénération pour Louis-Marie. (Ce même prêtre humiliera également saint Jean-Baptiste de la Salle).

Que s'est-il passé ? En arrivant à Paris, Louis est allé proposer ses services comme aumônier au grand Hôpital de la Salpêtrière, fondé par Saint Vincent de Paul, et qui recueille 5 000 pauvres ! avec 23 aumôniers à leur service... Là pendant plusieurs mois, Montfort va se dévouer aux pauvres *pour les "faire vivre à Dieu"*, comme le dit M. Grandet :

"Il n'est pas concevable, combien il se donne de peines et de mouvements pour instruire ceux qui ignoraient les vérités du salut, pour retirer de l'habitude du péché ceux qui y étaient plongés depuis plusieurs années, et pour faire avancer les justes dans le chemin de la vertu, pour consoler les affligés et pour donner à tous une haute idée de Dieu et de l'énormité du péché." (Grandet p. 56-57)

Mais là encore, le zèle de Montfort dérange, suscite la jalousie ou irrite l'esprit janséniste de certains prêtres. Après cinq mois de fructueux apostolat, on lui signifie son congé... Il est probable que tous les problèmes que Montfort a rencontrés à Poitiers, à Paris, ont été colportés, amplifiés et déformés !... et sont parvenus aux oreilles des prêtres de Saint-Sulpice. Même Jean-Baptiste Blain, devant tout ce qu'il entend, commence à douter du bon esprit de son ami intime : il hésite même à avoir des relations avec lui.

Abandonné de tous, humilié, ne sachant plus quoi faire, Louis-Marie va se rendre non loin de la maison des Jésuites, rue du Pot de Fer, et se retirer dans un misérable logement. Là il va prier, méditer, se nourrir de la Bible. C'est là, dans le dénuement le plus complet, qu'il *prend appui sur Dieu seul et qu'il considère Jésus comme la vraie Sagesse*. Cet amour de Jésus, il le goûte à travers le Livre de la Sagesse, ce dernier livre de l'Ancien Testament si riche.

La tradition montfortaine rapporte que c'est à cet endroit que Louis-Marie aurait composé l'un de ses livres qui donne de sa spiritualité une vision complète : **"L'AMOUR DE LA SAGESSE ÉTERNELLE"**. L'on pense que ce petit livre serait *le fruit de conférences spirituelles qu'il aurait données aux jeunes du séminaire du Saint-Esprit* fondé par son ami Claude Poullart des Places... C'est le 27 mai 1703, en la fête de la Pentecôte que leur maison a été inaugurée.

Le père Besnard rapporte que Louis-Marie propose à son ami Claude de s'unir à lui pour son projet de compagnie de prêtres missionnaires. Claude vient de fonder un séminaire pour les jeunes gens qui ont la vocation sacerdotale mais qui n'ont aucun moyen financier. Alors Claude dit à Louis-Marie :

"Je ne me sens pas d'attrait pour les missions; mais je connais trop le bien qu'on peut y faire pour ne pas y concourir de toutes mes forces et m'y attacher inviolablement avec vous... Si Dieu me fait la grâce de réussir, vous pouvez compter sur des missionnaires. Je vous les préparerai et vous les mettrez en exercice. Par ce moyen vous serez satisfait et moi aussi..."

(Besnard n° 115)

Cette alliance se concrétisera 12 ans plus tard avec l'arrivée du père Vatel, premier prêtre de la Compagnie de Marie.

Louis-Marie continue *son apostolat dans les rues de Paris* : il intervient pour faire cesser les scandales, ce qui lui vaut des démêlés avec la police. On le sollicite pour prêcher à l'église Saint-Sulpice (cf. 4.10. ci-après). Lui-même se dévoue sans compter pour *évangéliser les enfants et les jeunes marginaux* de Paris. Blain a remarqué que :

"Son zèle le portait à tout ce qui était de rebut ; il courait après les petits savoyards, les ramoneurs, les gueux et les misérables. Et après les avoir rassemblés, il leur distribuait le pain de la parole de Dieu, attentif à se mouler en tout sur son divin modèle, Jésus-Christ, qui n'a guère eu pour disciples et pour auditeurs que des pauvres et des gens du commun... Le disciple, marchant sur les pas du maître, était l'ami des pauvres et faisait son plaisir et son devoir de les instruire." (Blain, p. 251-252)

L'archevêque de Paris fait appel à Montfort pour l'aider à *réformer les Ermites du Mont-Valérien* qui ont perdu leur générosité et leur bon esprit. Méfiants au départ, ils sont conquis par la vie spirituelle intense et l'ascèse du jeune prêtre. Son exemple les ramène à une vie fervente... C'est peut-être au Mont-Valérien, célèbre par son grand calvaire, lieu de pèlerinage, que Louis-Marie a eu l'idée d'ériger des calvaires dans les villages qu'il aura à évangéliser.

Quand Louis-Marie redescend à Paris, il trouve une lettre envoyée à monsieur Leschassier par 400 pauvres de l'Hôpital de Poitiers, le suppliant de faire revenir Louis-Marie avec eux.

- DOCUMENTS -

4.10. Document complémentaire sur LA MANIERE DE PRECHER DE LOUIS-MARIE

Jean-Baptiste Blain, parlant d'une homélie que Louis-Marie a donnée dans une chapelle de la crypte de l'église Saint-Sulpice, nous donne la méthode, le secret de Louis-Marie pour toucher les cœurs. Ce qu'il dit là est valable pour toute la vie missionnaire de Louis-Marie :

"Tout son discours fut une paraphrase continuelle du Magnificat pour lequel il avait une tendre dévotion, comme étant le cantique de la divine Marie et presque les uniques paroles que le Saint-Esprit ait voulu laisser de celles qui sont sorties de sa bouche. Rien de plus dévot et de plus touchant que ce qu'il dit ; l'attention et le goût de l'auditoire en étaient la preuve. Mais la critique maligne et l'envie secrète de ceux qui l'ont persécuté partout, n'y trouvèrent rien à louer, rien qui ne fût digne de pitié et de mépris.

Il est vrai que le saint prêtre qui ne s'étudiait pas à conformer ses discours au leur, persuadé que la folie de la croix, qui a confondu la sagesse du monde et a triomphé de la vaine philosophie et de l'éloquence profane, ne tire pas sa vertu de la beauté des termes, ni des agréments d'un discours fleuri et orné ; après avoir bien préparé ses matières et les avoir rangées dans son esprit, IL ECHAUFFAIT SON CŒUR DANS L'ORAISON et y cherchait ces traits de feu, ces paroles ardentes, ces expressions et ces mouvements divins, qu'on admire dans les Prophètes et les Apôtres, qui saisissent l'auditeur, pénètrent son cœur et opèrent sa conversion.

Sans gêner son esprit et le mettre à la torture, pour composer, avec art et avec symétrie, des discours fardés, où l'homme parle en la place de Dieu, où la parole divine est corrompue par le mélange qu'on en fait avec une éloquence profane et "d'adultère spirituel" ((2 Cor 2,17), discours qui coûtent beaucoup de temps et de peines à ceux qui les font, et peu de fruits à ceux qui les entendent, il s'abandonnait aux saints transports de l'ESPRIT DE DIEU QU'IL CONSULTAIT AVANT DE PRECHER, auquel il s'abandonnait après s'être préparé, qu'il invoquait quand il allait prêcher, auquel il se livrait quand il était en chaire. J'oubliais le principal : qu'il demandait et qu'il attirait par de rudes pénitences, car une rigoureuse discipline était une des préparations qu'il apportait et qu'il croyait nécessaire pour le succès de ses sermons.

Au reste, il n'avait pas à parler à des oreilles délicates, ni à ménager, par un style châtié et des gestes étudiés, des auditeurs d'un goût fin et critique ; ceux qu'il ambitionnait, qu'il recherchait, auxquels il s'attachait, étaient toujours les plus pauvres et les plus abandonnés. (Blain p. 247-252)

4.11. NOTES COMPLEMENTAIRES SUR MARIE-LOUISE TRICHET (1684-1759) ET SA FAMILLE.

4.11.1. Les parents de Marie-Louise

Marie-Louise est le quatrième enfant de Julien Trichet (1652-1715) et de Françoise Lecoq (1660-1725).

Le père, *Julien Trichet*, après avoir étudié le droit à l'université de Poitiers, obtient une place *d'avocat* au tribunal de Poitiers. Un portrait que l'on a gardé de lui le présente avec *"une physionomie ouverte, intelligente, non dépourvue d'énergie et de fierté, mais où domine l'expression de bonté souriante"*. Dans l'exercice de sa profession, *il fut d'une remarquable intégrité* et ne s'enrichit guère. Le père Besnard écrit qu'il refusait les causes douteuses que ses collègues, moins scrupuleux que lui, acceptaient. Cela lui enlevait du travail, d'autant plus qu'il y avait pléthore de procureurs dans la ville de Poitiers : 180 pour une population de 18 000 habitants.

Sa mère, *Françoise Lecoq*, était, comme Julien, de famille bourgeoise. Le portrait que l'on a conservé d'elle, fait apparaître un type bien différent de son mari : "traits fins, traits pâles, expression sérieuse. Rien ne ressemble à la bonhomie souriante qui caractérise son mari ; on sent plutôt un tempérament nerveux, inquiet, une volonté tendue". Un biographe de Marie-Louise (une Fille de la sagesse) fait remarquer que ce portrait présente seulement un aspect de cette femme autoritaire, impulsive, mais tendre dans l'affection et capable d'obéir aux motivations de la foi et de la raison. En effet *elle fut une femme de devoir, une chrétienne à l'âme humble et forte.*" (Jeanne-F. DERVAUX)

Ce couple aux caractères différents est profondément uni. Le père et la mère se complètent admirablement ; ils vont offrir à leurs 8 enfants beaucoup d'affection et une éducation solide, exigeante. Profondément croyants, ils influenceront d'une manière durable sur tous leurs enfants par leur témoignage de foi et de charité.

Malgré leur origine bourgeoise, les Trichet n'auront pas de biens, de "fortune" : en plusieurs années, ils seront obligés de louer des maisons différentes. Ils ont dû vendre la maison qu'ils avaient acquise lors de leur mariage.

4.11.2. Les frères et sœurs de Marie-Louise.

Dans cette famille très unie, 8 enfants ont été "reçus avec joie et respect par les parents qui savaient voir en eux *un don de Dieu*". (Gendrot)

Parmi les huit, cinq ont eu beaucoup d'importance dans la vie de Marie-Louise. Il ne faut pas oublier que *Marie-Louise a vécu 30 années de suite à Poitiers*. Les rapports avec ses frères et sœurs ont marqué sa vie. (Rappelons-nous que Louis-Marie, lui, a quitté très tôt ses parents).

Jeanne (1680-1704), l'aînée, tombe malade à 13 ans et devient complètement paralysée, si bien qu'elle soit être servie complètement en tout. Pendant 4 ans, ses sœurs Marie-Louise et Elisabeth, aideront leur mère, se dévoueront près d'elle. A 17 ans, en 1697, Jeanne va être guérie miraculeusement à *Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur...* Jeanne avait une grande dévotion à la Sainte Vierge. Ce miracle a été reconnu par l'évêque de Poitiers.

Julien (1681-1752) est le seul des enfants qui se soit marié. Il devient procureur comme son père ; il se mettra au service des abbayes et de la cathédrale de Poitiers ; *Julien aimait beaucoup Marie-Louise* ; il a conservé ses lettres pour les transmettre à ses enfants. Marie-Louise aura également beaucoup de relations avec deux de ses fils. René-Augustin, le second neveu, aidera sa tante dans les affaires de sa congrégation, au plan juridique, puisqu'il devint procureur lui aussi.

Elisabeth (1683-1710) est vive et expansive. Elle est considérée comme "*l'ange de la famille*". Elle reste très liée à Marie-Louise : "elles partageaient les mêmes sentiments de piété, de zèle pour les pauvres ; elles étaient attentives dans le travail et le dévouement à la famille. De 1693 à 1697, pendant la maladie de leur sœur aînée, Elisabeth et Marie-Louise étaient assidues au service de l'infirmes." (Gendrot) C'est grâce à Elisabeth que Marie-Louise rencontrera saint Louis-Marie. Ayant entendu un sermon du jeune prêtre, Elisabeth revient tellement enthousiasmée qu'elle dit à sa sœur : "O ma sœur, si vous saviez le beau sermon que je viens d'entendre ; jamais de ma vie, je n'ai rien entendu de si pathétique et de si touchant. Ce prédicateur est un saint." Elisabeth meurt en 1710 à 27 ans.

Julien-Alexis (1686-1713), son frère cadet de deux ans, a, très jeune, exprimé le désir de se consacrer à Dieu, comme sa sœur Marie-Louise. Il était son confident et lui disait : "Il faut, ma chère sœur, que vous soyez une Scholastique et moi un Benoît." Etudiant chez les Jésuites de Poitiers, il va faire partie de l'association de jeunes, dirigée par Louis-Marie. Ordonné *prêtre*, il sera chargé d'enseigner le catéchisme aux enfants de l'Hôpital Général... Il meurt, *martyr de la charité*, en soignant avec un père jésuite cinq cents soldats prisonniers atteints de la peste.

Françoise-Elisabeth (1697-1779), la plus jeune, deviendra *Fille de la Sagesse*. Après avoir été la première novice de la Maison-Mère à Saint Laurent-sur-Sèvre, elle mènera une vie de service cachée pendant 57 ans. Elle meurt à 92 ans, un exploit pour l'époque !... (Avant d'être religieuse, Françoise avait été gouvernante de l'Hôpital Général de Poitiers pendant 6 ans).

Marie-Louise a eu un frère, **Claude-Fridolin** (1690-1691) et une sœur, **Thérèse** (1685-1693), morts très jeunes.

4.11.3. PORTRAIT DE MARIE-LOUISE AVANT SA RENCONTRE AVEC LOUIS-MARIE.

4.11.3.1. Première éducation de Marie-Louise

L'on possède peu de détails sur l'enfance et l'adolescence de Marie-Louise. Le P. Besnard nous apprend que "Marie-Louise a reçu de Dieu *beaucoup de dons naturels* : cœur droit et généreux, vive intelligence, naturel doux et bienveillant, santé solide, tempérament actif et inclination à la vertu. Elle sentait un attrait particulier pour la pureté, la douceur et la bonté.

Marie-Louise a eu *très jeune, le désir de se consacrer entièrement à Dieu*.

Le milieu a eu beaucoup d'influence sur la petite fille. Le père et la mère ont offert à leurs enfants une formation morale et religieuse solide... Les difficultés financières, la grave maladie de la sœur aînée, les deuils "furent des occasions de formation à l'austérité de la vie". (Gendrot) Il y avait une grande entraide entre frères et sœurs de même qu'une grande affection. Très jeune, Marie-Louise a appris à se donner, à l'exemple de ses parents et de ses aînés.

4.11.3.2. Influence scolaire (de 1691 à 1697)

Pendant six ans, *Marie-Louise va bénéficier de la formation donnée par des religieuses*, les Filles de Notre-Dame, congrégation contemplative et enseignante, fondée récemment par sainte Jeanne de Lestonnac (1556-1640). "A l'exemple de Marie, la vie religieuse de ses sœurs devait être active et contemplative. La vie active était l'enseignement, objet d'un vœu spécial : les religieuses s'engageaient à instruire les enfants gratuitement, et le premier devoir qu'elles devaient leur inculquer était la piété et la vertu digne d'une vierge chrétienne". (Gendrot) Les règles de leur ordre précisait : "On leur marque les choses qu'elles doivent enseigner, savoir : *la piété chrétienne*, les vertus, l'examen de conscience, la pratique des sacrements, de la confession, de la communion, la manière d'assister à la messe, les prières, les mystères de la religion, les maximes du salut et de la crainte de Dieu ; enfin, elles doivent enseigner à lire, à écrire, à travailler de l'aiguille et tout ce qu'une fille doit savoir pour vivre honnêtement : "elles tâchent de *bien apprendre à lire et à prononcer* les mots, tant en latin qu'en français et italien, bien orthographier, à coudre, "jeter (= peindre, broder), *chiffrer, lire aux contrats* et faire toute sorte d'ouvrages propres à une fille de condition."

L'éducation qu'elle a reçue ainsi pendant six ans, Marie-Louise en a bien profité ; l'on s'en rend compte quand on regarde sa vie ultérieure où elle s'est occupée *de tâches très diverses* avec beaucoup de compétence et de prudence, comme l'école, l'économat, la rédaction de contrats avec les autorités militaires, civiles et religieuses, etc.

Dans cette école de la rue des Basses Treilles, la petite Marie-Louise a contacté *des filles de tous milieux, riches ou pauvres*.

Grâce à ses éducatrices, Marie-Louise a grandi spirituellement. "Auprès de ses maîtresses religieuses contemplatives, selon le désir de la fondatrice, Marie-Louise doit avoir appris à faire oraison. Le P. Besnard affirme : "Atteint l'âge de neuf ou dix ans, elle s'adonnait à *l'oraison*." Son confesseur l'encourageait à la *communion fréquente*, rare en ce temps-là, et Marie-Louise, pour satisfaire sa dévotion, sans nuire aux tâches familiales, allait, avec sa sœur Elisabeth, à la première messe à la cathédrale, à cinq heures du matin l'été et à six heures l'hiver. Dans le temps libre, on ne la vit jamais fréquenter les assemblées, les danses, les promenades... Au contraire, *elle visitait les pauvres*." (Gendrot)

4.11.3.3. Style de vie de Marie-Louise dans la période post-scolaire (1697-1701) avant la rencontre décisive avec Louis-Marie

En 1697, à 13 ans, comme beaucoup de filles de son âge, Marie-Louise laisse l'externat des Filles de Notre-Dame. "Elle commença *une vie sédentaire à la maison* avec ses sœurs aînées, car la famille était nombreuse et le travail ne manquait pas : couture, repassage, ménages, lessive, préparation des repas prenaient beaucoup de temps, et Madame Trichet était très exigeante. Marie-Louise, avec Elisabeth, devait donc manier fuseau et quenouille ; l'aînée, Jeanne, qui avait été paralysée pendant 4 ans, non seulement ne pouvait donner de l'aide, mais elle avait besoin du dévouement de ses sœurs, pour s'initier à ce qu'elle n'avait pas appris pendant son infirmité". (Gendrot)

Marie-Louise continue à grandir spirituellement. "Besnard dit qu'elle s'était fait une loi *de partager son temps entre le travail et la prière*. Elle se liait d'amitié seulement avec des filles portées comme elles à la dévotion ; à l'intérieur de la maison, les conversations spirituelles avec Alexis et avec Elisabeth devenaient plus fréquentes. Et l'aspiration à une vie totalement consacrée à Dieu devenait toujours plus insistante. (Gendrot)

4.11.3.4. "Que ferons-nous de cette fille ?"

Devant la modestie, la simplicité de sa fille, madame Trichet, elle si vive, ne peut s'empêcher de dire à son mari : "*Que ferons-nous de cette fille ? elle est stupide !*" A quoi monsieur Trichet répond : "*Non, non, mon épouse, vous vous trompez, et Dieu en fera de grandes choses.*" (Besnard n° 10)

**5. LOUIS-MARIE, JEUNE PRETRE MISSIONNAIRE
DANS LES QUARTIERS POPULAIRES DE POITIERS
(1704 - 1706)
REVOLUTION SPIRITUELLE A MONTBERNAGE**

**5.1. LOUIS-MARIE RETOURNE A L'HOPITAL GENERAL DE POITIERS
(MARS 1704- PAQUES 1705).**

5.1.1. Un appel urgent des pauvres

La lettre émouvante des 400 pauvres de Poitiers a dû surprendre agréablement monsieur Leschassier qui a bien de la peine à comprendre le jeune prêtre. Fidèlement, il l'a fait porter à Louis-Marie. Voici quelques extraits de cette lettre qui nous font sentir l'influence spirituelle de Montfort :

"De l'Hôpital Général de Poitiers, ce 9 mars 1704...

Messieurs, par la mort et la passion de notre bon Jésus, nous supplions très humblement par le plus grand amour et la gloire de Dieu, de nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, Monsieur Grignon. Hélas, Monsieur, nous ressentons plus que jamais la perte que nous avons faite pour le salut de nos âmes ; car, pour les biens de ce monde, ce n'est pas ce qui nous inquiète, la Providence fournit à nos besoins...

Le démon n'en veut qu'à nos âmes ; et pour cela, il a remué toutes sortes de machines et de tentations, pour faire déchoir l'œuvre de Dieu et faire en aller celui qui faisait tant de conquêtes au Bon Jésus... Mon très cher Monsieur, nos besoins sont pressants, ne toucheront-ils pas votre amour qui aime Dieu et sa gloire et le salut des âmes ? Quel grand bien vous feriez de nous envoyer notre ange !... Seigneur ! s'il était avec cette nouvelle supérieure, quels règlements et quelles justices ne ferait-il pas observer dans cette maison ! Pardon, mon bon Monsieur, de la hardiesse que nous prenons, c'est notre indigence qui nous fait vous importuner, et les grandes peines que nous avons... Si nous pouvons une fois le revoir, nous serons plus obéissants et fidèles à nous donner à notre Bon Dieu... (Le Crom p.128-129)

Cette lettre traduit bien les sentiments d'affection et la vénération des pauvres de Poitiers, surtout pour le cheminement spirituel qu'il a opéré en eux : un plus grand amour de Dieu.

Pour Louis-Marie la voix des pauvres et celle de l'évêque de Poitiers sont celles de Dieu. Il quitte Paris immédiatement.

5.1.2. Louis-Marie est nommé directeur de l'hôpital : son sens pratique

Arrivé à Poitiers, Montfort est nommé directeur de l'hôpital. Il s'y dévoue sans compter, remettant l'ordre, la charité, la piété. Monsieur Grandet a montré combien ce prêtre avait le sens pratique, le don d'organiser pour assurer le bien-être physique et spirituel des pauvres. Voici un exemple très concert :

"On avait coutume auparavant de donner une livre et demie de pain par jour à chaque pauvre, ce qui paraissait plus commode et moins embarrassant aux administrateurs ! Les jeunes gens qui avaient grand appétit, n'ayant rien pris depuis 24 heures, mangeaient tout ce pain à leur déjeuner, et passaient tout le reste du jour sans nourriture, ce qui faisait que la plupart languissaient et tombaient malades. Monsieur Grignion obtint des administrateurs que tous ces petits pains qu'on leur distribuait une fois le jour, fussent convertis en de grands pains coupés par morceaux et distribués peu à peu aux pauvres, au déjeuner, à dîner, à goûter et à souper, aux uns plus, aux autres moins, selon leur âge et leurs besoins. Et il les obligea tous de se mettre à table pour dîner et pour souper, leur faisant donner du potage. En sorte qu'avec cette économie, il y avait à la fin de chaque semaine plus de 80 ou 100 livres de pain de reste, et au lieu qu'auparavant, tous les pauvres étaient mécontents et la plupart malades. Ils commencèrent à se mieux porter et à bénir Dieu de leur avoir donné un si saint économe.» (Grandet p. 62-63)

5.1.3. Son dévouement total.

Sa vie est toute donnée aux pauvres qu'il aide non seulement matériellement mais aussi spirituellement. Un prêtre de Poitiers de grande valeur, qui a été son collaborateur à l'hôpital pendant trois mois, l'abbé DUBOIS, en a témoigné auprès de monsieur Grandet :

"J'ai toujours regardé comme une sorte de miracle que Monsieur de Montfort ait pu faire tout ce qu'il voulait sans mourir mille fois... Depuis 4 h 00 du matin jusqu'à 10 h 00 du soir, on ne l'a jamais vu un seul instant dans l'inaction. Ses exercices de piété n'étaient jamais interrompus que par des exercices de charité publique ou de mortification cachée. L'oraison mentale, l'office divin, la célébration des saints mystères, les exercices du confessionnal, la prédication, les catéchismes, la visite des malades et des pécheurs, le chant des cantiques spirituels l'occupaient continuellement et successivement, et malgré des travaux si pénibles et si continuels, il jeûnait trois fois la semaine..." (Grandet p. 472-474)

5.1.4. Son souci d'assurer une bonne formation aux enfants de l'hôpital

Comme il y a beaucoup d'enfants inoccupés, orphelins ou abandonnés, Louis-Marie s'ingénia à leur donner une bonne éducation :

"Comme le bien de la société en général dépend de la bonne éducation des enfants, Monsieur de Montfort interposa l'autorité de Monseigneur l'Evêque pour leur faire donner un maître particulier dont l'unique occupation serait de leur apprendre à lire et à écrire et de les former à la piété." (Besnard n° 30)

5.1.5. Sa charité pour les plus pauvres, les plus abandonnés.

Les plus pauvres sont ses préférés. Le fait que rapporte Grandet est significatif de ce que Montfort pratiquera toute sa vie, dans les villes ou villages où il passera :

"Un pauvre homme que la pauvreté avait conduit à l'Hôpital Général se trouva couvert d'infection et de pourriture, causée par un mal honteux (= une maladie vénérienne), sans parents, sans amis et rejeté par les infirmiers publics, prêt à être abandonné et chassé de l'Hôpital Général, à cause du danger de son mal, et qu'il ne trouva personne qui en voulut prendre soin. Notre saint prêtre se chargea du gouvernement entier de ce malade ; il le fit mettre dans un endroit séparé où il lui servit de chirurgien et d'infirmier : lui seul rendit tous les services que requerrait une maladie si dangereuse et si dégoûtante, le nettoya et jeta ses ordures lui seul, etc... jusqu'à la mort, sans qu'il en ait été jamais incommodé le moins du monde." (Grandet p. 474)

C'est l'abbé Dubois, témoin oculaire, qui a tenu à rapporter ce fait à monsieur Grandet.

5.1.6 A la suite d'opposition, il quitte l'hôpital.

Cette réforme radicale de la vie de l'Hôpital Général dérange trop d'habitudes, de routine et d'intérêts. Elle entraîne *beaucoup d'oppositions*, surtout de la part des administrateurs et des gouvernantes. Devant ces difficultés insurmontables, il juge plus sage de se retirer. Il prend conseil auprès de Monseigneur de la Poype et de Marie-Louise Trichet qui l'invitent à quitter l'hôpital. Monsieur l'abbé Dubois lui succède alors comme directeur.

Avant de quitter l'hôpital, Louis-Marie s'adresse à Marie-Louise Trichet et à sa nouvelle compagne, **CATHERINE BRUNET**, de 18 ans son aînée. Les administrateurs viennent de supprimer l'association de femmes dédiée à "La Sagesse". Montfort dit à Marie-Louise de Jésus :

"Ma fille, vous, restez à l'hôpital. Quand même l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait que dans dix ans, Dieu serait satisfait et ses desseins sur vous seraient remplis."

Marie-Louise et Catherine vont continuer, dans la discrétion et le sourire, leur dévouement aux plus abandonnés, et gagner la confiance de tous, au point que Marie-Louise en 1709, deviendra l'économe de l'hôpital... *Elles aussi seront le supplément de Montfort à l'hôpital.*

5.2. LOUIS-MARIE EST A UN GRAND TOURNANT DE SA VIE : IL CONSULTE DIEU ET SES SUPERIEURS ; IL EST NOMME "MISSIONNAIRE" (Pâques 1705).

Montfort a travaillé de tout cœur à l'hôpital. Mais il n'a pas "d'inclination" personnelle à se consacrer définitivement à cette forme d'apostolat. *Prêcher, catéchiser les pauvres de la ville et de la campagne, voilà son "élément", voilà son grand désir.*

Louis-Marie se retire alors aux environs de Poitiers, dans la solitude d'une retraite pour demander à Dieu quelle voie il doit suivre.

Après dix jours, il va trouver Monseigneur de la Poype de Vertrieux et s'offre à l'évêque pour faire des missions dans la ville et ses "faubourgs" (= sa banlieue). Monseigneur l'accepte volontiers et le nomme directeur de la "Maison des Pénitentes" d'où il pourra rayonner sur la ville et revenir donner quelques retraites.

Louis-Marie est donc *officiellement mandaté par son évêque comme MISSIONNAIRE*. Monseigneur va même lui donner des collaborateurs, entre autres un vicaire général, futur évêque, monsieur de Révol !

5.3. LOUIS-MARIE EN MISSION A MONTBERNAGE : REVOLUTION SPIRITUELLE DANS UN QUARTIER PAUVRE ET DELAISSE (1705)

Montfort se dirige vers Montbernage, un quartier très pauvre de Poitiers, tassé entre la rivière de Clain et une falaise. *Ce quartier populaire a mauvaise réputation* pour les gens "bien-pensants" de la ville. Les habitants se rendent rarement à l'église de la paroisse Sainte-Radegonde, de l'autre côté de la rivière. Certains vivent même dans la haine des prêtres, de l'église. Ils ont peu de soutien spirituel. Ces familles d'artisans, de petits ouvriers ou commerçants ou de chômeurs dans la misère, connaissent les querelles, l'ivrognerie, etc.

Mal accueilli au départ, Louis-Marie va se faire *l'ami de tous* ; des enfants d'abord, puis, progressivement des petits artisans, des boutiquiers, des marchandes de poisson, etc. Tout à tous, *il va déployer une activité apostolique intense* :

1. Avec le concours des hommes du quartier, il va transformer une grange-salle de fête et de bals ("La Bergerie"), *en une belle chapelle* qu'il orne d'un crucifix et de bannières représentant les mystères du rosaire. *La pédagogie de Montfort s'adresse à des analphabètes. Ils vont ainsi s'imprégner de l'évangile.*

2. Il y place *une statue de "Notre-Dame des Cœurs"*. A ces gens sans instruction, il fait chanter de tout cœur *des cantiques populaires* de sa composition où il déroule l'histoire et les vérités du salut, mises à leur portée. De même, *il les initie à la récitation du chapelet*, des mystères du rosaire : ces pauvres découvrent ainsi l'évangile et le méditent dans leur cœur... Louis-Marie va demander à l'un d'entre eux d'assurer cette prière après son départ : un ouvrier, *JACQUES GOUDEAU*, y sera fidèle pendant 40 ans ! L'une de ses petites-filles deviendra supérieure générale des Filles de la Sagesse.

3. Avec les enfants, *il organise des mimes évangéliques.*

4. *Il organise des processions* où sont portés solennellement le Saint-Sacrement, le livre des Evangiles et une statue de Marie. Il fait *renouveler les promesses du baptême* devant le livre de l'Evangile ouvert. Il engage des chrétiens à se consacrer à Jésus par Marie.

5. A la fin de la mission, *il fait planter*, en face de la chapelle, *une grande croix* que l'on appelle "la Croix des bons cœurs", en raison des cœurs de cuivre qui l'ornent et qui contiennent les engagements signés des chrétiens de Montbernage.

L'on peut dire que Louis-Marie, jeune prêtre de 32 ans, donne déjà *toute sa mesure de missionnaire évangélique*, audacieux, plein d'initiatives, proche des pauvres et des petits, en harmonie profonde avec eux, tout en sachant les entraîner à progresser spirituellement, leur faisant confiance, les préparant à se prendre en charge spirituellement... *Louis-Marie inaugure, ici, les méthodes, la pédagogie qu'il appliquera avec fruit au cours des 200 missions* qui vont parsemer les 11 années de son ministère qui lui restent à vivre.

Le père Besnard rapporte comment les gens de Montbernage, "entraînés" par cet apôtre au cœur de feu, se sont attachés à lui :

"On sentit que ce n'était pas l'homme qui parlait en lui, mais que c'était l'Esprit du Père Céleste qui parlait en l'homme... On voyait un homme tout de Dieu, tout en Dieu, toujours prêchant, catéchisant, portant le désintéressement jusqu'à l'entier oubli de lui-même... Mais ce qui touchait le plus, était de le voir, au sortir de l'église, environné et suivi d'une multitude prodigieuse de pauvres, avec lesquels il conversait comme avec ses amis les plus tendres, et avec qui il vivait comme avec ses chers enfants." (Besnard n° 45)

La conversion de ces pauvres n'a pas été qu'un feu de paille ! 90 ans après, au moment de la Révolution française, un prêtre poitevin, Pierre COUDRIN, futur fondateur des religieux des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie (= Picpuciens), obligé de se cacher pour échapper aux révolutionnaires, arrive à Montbernage. Il va y vivre un ministère clandestin fructueux. Ce qu'il y a vécu est *une preuve du sérieux de l'apostolat de Louis-Marie et de la fidélité des chrétiens de Montbernage à leurs engagements de chrétiens*, sans oublier l'influence des Filles de la Sagesse qui se sont établies dans le quartier, tout près de la chapelle "Notre-Dame des cœurs", en 1733.

"20 octobre 1792... Pierre COUDRIN se dirige vers Poitiers, et de là, vers le faubourg de Montbernage. Il sait la paroisse privée de prêtre... Il espère y trouver des catholiques fidèles et fervents, et c'est bien ce qui se produit : la persécution a renforcé la ferveur, la piété et un grand zèle de la loi de Dieu. Les mœurs prouvent l'attachement à l'ancienne foi, et les maîtres de maison assurent la permanence de la prière familiale, le chapelet, l'angélus ou l'instruction des enfants..." (Marie-Odile CONRAD dans "Feu et lumière" n° 55 - sept. 1988)

5.4. AUTRES MISSIONS DANS LA VILLE DE POITIERS (1705 - Pâques 1706).

Plusieurs paroisses de Poitiers reçoivent tour à tour les bienfaits d'une mission de plusieurs semaines: Saint-Savin, Sainte-Radegonde, la Résurrection, Sainte-Catherine, les Pénitentes, le Calvaire... Louis-Marie y déploie le même zèle qu'à Montbernage. En voici quelques caractéristiques :

5.4.1. Il fait disparaître les conflits ou procès entre chrétiens.

Louis-Marie s'emploie à faire disparaître les conflits, les procès, les chicanes qui empoisonnent la vie familiale, sociale ou paroissiale et qui sont un scandale. A l'aide d'un tribunal populaire, où des juristes chrétiens, bénévolement, mettent leur compétence à résoudre ces conflits, dans la charité, *Louis-Marie rétablit l'entente dans la paroisse* ; alors, l'Evangile peut porter du fruit, le missionnaire s'adresse à des cœurs réceptifs. Ainsi :

"A Saint-Savin, il termina grand nombre de procès par le moyen des officiers de justice... A l'église des religieuses du Calvaire, il s'employa surtout à faire des réconciliations dans les familles." (Grandet p.79 et 89)

5.4.2 Il redonne le sens de la grandeur, de la sainteté de Dieu.

Comme à Paris, Louis-Marie n'a aucun respect humain. L'amour et l'honneur de Dieu le passionnent. Il n'accepte pas que l'on traite Dieu indignement. Voilà le témoignage rapporté par monsieur Le Normand, jeune disciple spirituel de Louis-Marie à Poitiers :

"Un jour qu'il passa dans la Place Royale, il entendit un officier jurer le saint nom de Dieu ; il fut à lui vivement, le traita de malheureux, quoiqu'il fût avec d'autres officiers, et lui imprima malgré son libertinage une telle crainte, qu'il l'obligea sur le champ d'en demander pardon à Dieu, à genoux, et à baiser la terre. Ce trait ici vous paraîtrait incroyable si vous aviez connu l'officier qui s'appelait Gantière, mais je puis vous le certifier." (Grandet p. 467)

5.4.3. Il restaure des églises ou des lieux de culte.

Ce respect pour Dieu, il l'étend aux lieux de culte, souvent négligés à cette époque. Avec des chrétiens de bonne volonté, il restaure des églises, chapelles ou oratoires délabrés ou négligés. A un prêtre de Poitiers qui ironise sur l'impossibilité de restaurer le temple Saint-Jean (un vieux baptistère du 4^{ème} siècle) et qui dit que Montfort est transporté en l'île de Patmos, Louis-Marie répond :

"Dites ce qu'il vous plaira, Monsieur, j'en viendrai à bout, avec la grâce de Dieu."
(Grandet p. 94)

Sur un vieux pont, il restaure la niche où se dresse une belle statue de Marie, et il y fait graver ce beau poème à l'adresse des passants :

*"Si l'amour de Marie,
Dans ton cœur est gravé,
En passant, ne t'oublie
De lui dire un Ave. »*

5.4.4. La vénération des Poitevins pour Louis-Marie.

Louis-Marie est vénéré par les Poitevins qui redécouvrent, grâce à lui, l'amour de Dieu et de Marie et une vie plus conforme à l'évangile. Ses missions et ses retraites ont tellement d'influence sur leur cœur que, dit Grandet, ils seraient

"prêts à le suivre jusqu'au bout du monde s'il avait voulu les y conduire, et à prendre son parti dans toutes sortes d'occasions."

5.5. LOUIS-MARIE CHOISIT UN PREMIER COLLABORATEUR : MATHURIN RANGEARD (1705)

Mathurin RANGEARD (1697-1760), né à Bouillé-Loretz, à 25 kilomètres au sud de Saumur, est fils d'un viticulteur (spécialiste de la culture de la vigne). A 18 ans, il ressent le désir de se consacrer à Dieu et de devenir religieux capucin (franciscain), comme le prêtre qui vient de prêcher une mission au village. Pour cela, il se dirige vers Poitiers, pensant trouver la réponse à cet appel intérieur. Il entre dans l'église des Pénitentes. Montfort est en train de confesser. Mathurin prie le chapelet avec recueillement.

Montfort, frappé par sa piété, s'approche et lui dit : "Que veux-tu faire de ta vie ?

- Etre religieux franciscain, répond le jeune homme. Et je suis entré au hasard dans cette église pour prier.
- Non, pas au hasard, répond Louis-Marie, mais providentiellement. N'aimerais-tu pas aider les missionnaires dans leur travail ? **Suis-moi. C'est là ta vocation.**»

Et c'est ainsi que, sans hésiter, Mathurin devient disciple du grand missionnaire. Pendant onze ans, il le suivra avec une *fidélité parfaite*, partageant son intimité spirituelle, ses travaux apostoliques, ses joies et ses humiliations, ses longues marches à pied par tous les temps... Au cours des missions, il organisera les processions, en assurera le bon ordre, fera répéter les cantiques - il a une très belle voix, - catéchisera, fera l'école, etc. Grandet souligne qu'il "*a beaucoup de talents* pour s'acquitter de ses fonctions." (p. 79)

Après la mort du saint, Mathurin continuera, pendant 44 ans, à aider les missionnaires montfortains de la Compagnie de Marie. Il est le **premier de la lignée des FRERES DU SAINT-ESPRIT**, dont une partie, au 19^{ème} siècle deviendra les **FRERES DE SAINT-GABRIEL** assurant la mission d'enseignement et de catéchèse des enfants que Montfort avait souhaitée. Les autres resteront les collaborateurs dévoués et actifs des missionnaires montfortains sous le nom de "**FRERES DU SAINT-ESPRIT**", au service de l'évangélisation.

5.6. L'HUMILITE DE LOUIS-MARIE

Louis-Marie vient de faire une excellente mission chez les religieuses du Calvaire, dont il a emprunté l'église, très grande, pour rassembler les chrétiens du quartier.

"On se rendit en foule aux exercices qu'il fit pendant trois semaines. Monsieur Grignon y prêchait, catéchisait et confessait tous les jours depuis le matin jusqu'au soir. Il faisait même des conférences spirituelles, avec tant d'esprit et de science qu'il charmait tout son auditoire, et on ne le regardait plus dans la ville comme un homme du commun, mais comme un saint." (Grandet p. 89)

Après avoir réconcilié les familles, il obtient des chrétiens de retirer de chez eux toutes sortes d'images, de dessins ou de livres scandaleux ou obscènes, comme le fit jadis saint Paul à Ephèse (Ac 19.18s). Ils les apportent devant l'église, les y entassent afin de les brûler... Mais voilà qu'un prêtre et une dame mal intentionnés (jalousie ? vengeance ? scandale ?) courent prévenir le vicaire général, monsieur de Villeroi, opposé à Louis-Marie, en caricaturant le projet du missionnaire. Sans faire d'enquête, le vicaire général part aussitôt vers l'église où prêche Louis-Marie. A son arrivée, il interrompt le prédicateur, l'humilie publiquement devant les fidèles atterrés ; il lui interdit de brûler ces livres et images. Le grand vicaire parti, Louis-Marie dit humblement et sereinement aux fidèles :

"Mes frères, nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église. Dieu ne l'a pas voulu, nos supérieurs s'y opposent. Plantons-la au milieu de nos cœurs ; elle sera mieux placée en cet endroit que partout ailleurs." (Grandet p. 92)

Le lendemain, à la messe de clôture de la mission, Montfort a la délicatesse et la charité de prendre à ses côtés le prêtre qui l'a dénoncé : vengeance d'un saint !... Dans son homélie, il dit aux chrétiens :

"Je vous fais excuse, mes chers frères, du scandale que je vous donnai hier, sans doute par ma faute, quoiqu'on ait mal informé nos supérieurs. J'ai un regret sensible de ce que tant de mauvais livres et sales tableaux ont été répandus dans le public. Hélas ! que ne m'a-t-on plutôt ôté la vie..." (Grandet p. 93)

5.7. UN LIEU DE DEBAUCHE TRANSFORME EN LIEU DE PRIERE ET DE CHARITE (1706)

Un jardin de Poitiers, "Les Quatre-Figures", est devenu au fil du temps un lieu de scandales. Louis-Marie va *venir y prier, la nuit, dans une grotte afin d'y expier les fautes qui s'y commettent*, et cela plusieurs semaines durant... Il conduit ensuite les paroissiens de Saint-Saturnin (faubourg de Poitiers) en procession générale à ce jardin, pour une réparation publique. Plus tard, Montfort y amène de pauvres mendiants abandonnés de tous ou incurables, et les confie à une dame charitable... Il annonce même que ce lieu deviendra un lieu de prière et qu'il sera desservi par des religieuses.

Effectivement, en 1759, *un Hôpital des Incurables* sera construit au même endroit et confié aux Filles de la Sagesse ! Aujourd'hui encore, c'est un lieu de prière et de guérison pour l'humanité blessée : c'est l'Hôpital "Pasteur" qui comporte un pavillon sous le nom de Louis-Marie de Montfort.

5.8. LOUIS-MARIE ECRIT A SA MERE. (cf. O.C. lettre 20).

Lors de son séjour à Poitiers, Louis écrit à sa mère une *lettre apparemment dure, mais que l'on peut comprendre à la lumière de la foi, de l'évangile et de la mission qui est maintenant la sienne*. L'épisode évangélique de la démarche de la famille de Jésus à Capharnaüm et de la réponse de Jésus (Mc 3.31-35) peut aider à situer, à comprendre la réaction de Louis-Marie.

Sa mère a dû lui demander une aide financière ou une intervention, pour aider l'un de ses frères ou l'une de ses sœurs... Louis lui répond qu'il a déjà fait beaucoup pour plusieurs, et qu'il est maintenant tout entier au service de Dieu et de l'Evangile... *Son amour et sa reconnaissance pour ses parents*, il les manifeste dans *une prière quotidienne* pour ceux qui lui ont donné la vie et assuré une éducation chrétienne.

Il recommande à son père de ne pas se laisser absorber par l'argent ou l'ambition.

La famille de Louis-Marie est maintenant *élargie aux dimensions de l'église et du monde*, et spécialement des pauvres, des petits et des pécheurs.

5.9. LOUIS-MARIE DOIT QUITTER LE DIOCESE DE POITIERS (mars 1706).

La sainteté et le zèle apostolique de Louis-Marie ne plaisent pas à tous. Certaines personnes, dont le vicaire général monsieur de Villeroi, très connu à la cour royale de Versailles, influencent Monseigneur de la Poype. Celui-ci ordonne à Montfort de quitter le diocèse au plus tôt, alors qu'il vient de commencer à prêcher une retraite chez les religieuses dominicaines à Sainte-Catherine. *Montfort obéit aussitôt*, triste et joyeux à la fois. - Il ne faut pas oublier que Monseigneur de la Poype est un des meilleurs évêques du 18^{ème} siècle.

Avant de quitter la ville, il écrit une lettre admirable à ses "chers enfants" de Montbernage et des autres quartiers de Poitiers ; *une lettre comparable à celles de saint Paul. On y découvre le cœur apostolique et profondément humain du jeune prêtre*. On y devine le profond attachement réciproque qui liait Montfort à ces populations des quartiers pauvres. Il leur annonce qu'il part en pèlerinage afin de prier pour eux et tous les Poitevins. *Il s'agit d'un véritable testament spirituel*.

"Dieu seul ! Chers habitants de Montbernage, de Saint-Saturnin, Saint-Simplicien, de la Résurrection et autres qui avez profité de la mission que Jésus-Christ mon Maître vient de vous faire, salut en Jésus et Marie..."

L'amitié chrétienne et paternelle que je vous porte est si forte que je vous porterai toujours dans mon cœur, la vie, à la mort et dans l'éternité... Souvenez-vous, mes chers enfants, ma joie, ma gloire et ma couronne, d'AIMER ARDEMENT JESUS-CHRIST, DE L'AIMER PAR MARIE...

Je prie mes chères poissonnières de Saint-Simplicien, bouchères, revendeuses et autres de continuer le bon exemple qu'elles donnent à toute la ville, par la pratique de ce qu'elles ont appris dans la mission... » O.C. p. 808-812

Dans l'Histoire de l'Eglise, il est extraordinaire qu'un prédicateur parle de "ses chères poissonnières". Cela montre l'affection et la vénération de Louis-Marie pour les "petits", la confiance qu'il leur accorde.

6. LOUIS-MARIE, JEUNE PRETRE
DANS LA NUIT DE L'EPREUVE ET DE L'ABANDON
(avril-septembre 1706)
PELERINAGES A ROME, SAUMUR, MONT SAINT-MICHEL

6.1. A ROME, AU CŒUR DE L'EGLISE.

Louis-Marie vient de quitter le diocèse de Poitiers où il a pourtant proclamé la Parole de Dieu avec fruit, où il croyait avoir trouvé sa voie en étant missionnaire itinérant. Il se sent pauvre et abandonné, mais il garde une confiance inébranlable en Dieu. Que doit-il faire ?

Il décide d'aller à Rome afin de *prier pour ses chers Poitevins mais aussi pour demander conseil au Pape*, successeur de Pierre. Un jour, aux environs de 1711, Louis-Marie a fait la confidence suivante à l'un de ses collaborateurs, monsieur des Bastières. C'était à propos d'une fâcheuse aventure que Montfort avait eue avec des militaires de Nantes. L'abbé des Bastières avait demandé à Louis-Marie s'il n'avait pas craint d'être tué ou du moins emprisonné. Le saint répondit en souriant :

"J'en aurais eu une joie extrême ! Je suis un trop grand pécheur pour mériter une si grande grâce. J'ai été exprès à Rome, ajouta-t-il, pour demander à notre Saint-Père le Pape la permission d'aller dans les pays étrangers faire mission chez les Barbares et chez les Infidèles, espérant de trouver parmi eux quelque occasion favorable de répandre mon sang pour la gloire de Jésus-Christ qui a répandu tout me sien pour moi..." (Grandet p. 129-130)

Louis-Marie renoue donc avec ses premiers désirs missionnaires qu'il a exprimés à la fin de son grand séminaire lorsqu'il voulait aller au Canada.

Il part, laissant Mathurin à Ligugé, près de Poitiers, chez les Pères Jésuites qui occupent l'ancienne abbaye fondée par saint Martin de Tours.

"Il partit à pied en jeûnant, sans argent, résolu à demander l'aumône durant tout le voyage, abandonné à la divine Providence, ne portant avec lui que la Sainte Bible, son bréviaire, un Crucifix, son chapelet, une image de la Sainte Vierge et un bâton à la main..." (Grandet p. 96)

Avec un jeune étudiant espagnol, il va parcourir 1 600 kilomètres de routes inconfortable, peu sûres ; ils auront à supporter froid ou chaleur, hospitalité ou rebuffade..., car en ces temps de guerre et de famines, ils seront pris pour des espions ou des vagabonds.

Louis-Marie s'arrête à *Lorette*, en Italie, dans un célèbre sanctuaire marial, cher aux Sulpiciens et spécialement à monsieur Olier, leur fondateur. Halte de repos, mais *surtout halte spirituelle avec Marie, sa Mère*. Un père de famille italien l'ayant vu célébrer l'Eucharistie, est tellement impressionné par sa dignité et son recueillement qu'il l'invite à loger chez lui pendant quinze jours.

A Rome, Louis-Marie rencontre un saint religieux théatin, *le père TOMMASI*, (canonisé par Jean-Paul II en 1985). Celui-ci, confesseur du *Pape CLEMENT XI*, est impressionné par le dynamisme spirituel du jeune prêtre français, par sa piété mariale et sa pauvreté ; il lui obtient une audience du Saint-Père. Le pape écoute avec bienveillance Louis-Marie lui faire part de ses désirs missionnaires, de son projet d'aller dans les missions lointaines... A ce sujet, Louis-Marie dans la confidence à monsieur des Bastières, dit :

"Notre Saint-Père me refusa cette grâce, parce que j'en étais indigne, et il me permit seulement d'aller dans tous les pays du monde chrétien." (Grandet p. 130)

D'autres témoignages limitent même cette action à la France. Le pape Clément XI dit alors à Montfort :

"Vous avez, Monsieur, un assez grand champ en France, pour exercer votre zèle ; n'allez point ailleurs et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux évêques dans les diocèses desquels vous serez appelé. Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux. Dans vos différentes missions, enseignez avec force la doctrine au peuple et aux enfants, faites renouveler solennellement les promesses du baptême..."

(Grandet p. 100 ; Picot de Clorivière p. 141)

L'on peut dire que *Louis-Marie réalisera à la perfection ce programme suggéré par le pape Clément XI...* Ces paroles resteront comme une lumière sur la route du jeune prêtre, traversée de nombreux obstacles, d'incompréhensions, de rejets, mais aussi d'amitiés, d'attachements et surtout de nombreuses conversions durables...

Le pape confère alors à Louis-Marie le titre de **"MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE"**, et il bénit le grand crucifix du missionnaire... Il faut se rappeler que ce pape a eu à affronter la grande crise du jansénisme, doctrine qui a donné de Dieu un visage "terrible", et de la religion une image élitiste, le ciel étant destiné aux "purs"... Louis-Marie, à travers toute son action missionnaire, donnera à tous, pauvres ou riches, enfants ou adultes, l'amour de Dieu, l'accès aux sacrements et spécialement à la Réconciliation et à l'Eucharistie. Il aidera ainsi l'église et le successeur de Pierre dans leur mission de salut destiné à tous.

Montfort repart de Rome, le cœur comblé de réconfort, d'espérance, sûr de la mission qui l'attend.

6.2. AU SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DES ARDILLIERS, A SAUMUR, LOUIS-MARIE CONFIE SON APOSTOLAT À MARIE (août 1706).

Lorsqu'il revoit Louis-Marie à Ligugé, le 25 août 1706, le frère Mathurin, a de la peine à reconnaître son père spirituel, tellement celui-ci est amaigri, exténué. Louis-Marie a tenu à retourner de Rome à pied : n'a-t-il pas répondu à un curé italien s'étonnant de ne point le voir voyager à cheval : "Ce n'était pas la coutume des apôtres..."

A Poitiers il reprend contact avec Marie-Louise. Mais l'évêque de Poitiers ayant été averti par des personnes malveillantes, ordonne à Montfort de quitter le diocèse dans les 24 heures !

Alors Montfort part vers Saumur, en faisant halte à **FONTEVRAULT**, dans l'abbaye où prie *SYLVIE, sa sœur*. Sans se faire connaître, il demande la charité pour l'amour de Dieu. Surprise et mécontente, la nouvelle abbesse le renvoie... Lorsque les sœurs s'aperçoivent de leur méprise, grâce à Sylvie qui a deviné qu'il s'agissait de son frère, elles veulent le faire revenir. Mais Montfort s'écrie, dans un accent prophétique :

"Madame l'abbesse n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu ; maintenant, elle me l'offre pour l'amour de moi. Je la remercie. (Blain p. 266)

A Saumur, Louis-Marie reste plusieurs jours, se confiant à Notre-Dame des Ardilliers. Là, il va confirmer dans sa vocation de fondatrice, *sainte JEANNE DELANOUE* (canonisée par le pape Jean-Paul II en 1982). Cette Saumuroise (1666-1736) toute dévouée aux pauvres, a d'abord été une marchande préoccupée par son commerce et son argent, même le dimanche. Elle s'est convertie. Elle a fondé une congrégation, *les sœurs de Sainte-Anne de la Providence*, appelées encore les *"sœurs servantes des pauvres de Jeanne Delanoue"*... Au moment où Louis-Marie est à Saumur, les sœurs se demandent si Jeanne est bien conduite par l'Esprit, en la voyant s'imposer des pénitences très sévères. Elles en parlent à Montfort. Celui-ci, après avoir volontairement humilié Jeanne devant ses sœurs, et l'avoir vue réagir sainement, lui dit qu'il va célébrer la messe à ses intentions et demander à Dieu de voir clair. Après la messe, il lui dit :

"Dieu le demande de vous. Continuez comme vous avez commencé. C'est véritablement l'Esprit de Dieu qui vous conduit et vous inspire ces austérités, et tenez pour assuré que c'est là votre vocation et l'état où il vous veut." (Besnard n° 56)

Rencontre décisive pour Jeanne : *"Plus rien ne l'arrêta..."*. Tous les Saumurois l'appelleront la *"Mère des pauvres"*. Une de ses sœurs rapporte d'elle cette magnifique parole :

"Si j'avais un morceau de pain à partager en deux, j'en donnerais la moitié à ces pauvres étrangers, parce qu'ils sont MES FRERES DE PERE."

6.3. AU MONT SAINT-MICHEL, MONTFORT SE MET SOUS LA PROTECTION DU GRAND ARCHANGE.

Poursuivant vers le nord-ouest, Louis-Marie s'arrête à *Angers* pour saluer *monsieur Brenier*, son ancien directeur spirituel à Saint-Sulpice, devenu supérieur de grand séminaire de cette ville. Mais celui-ci, devant les grands séminaristes en récréation, le chasse avec des paroles humiliantes, sans même lui donner à manger. Jamais Louis-Marie n'a autant ressenti une humiliation, au témoignage même de monsieur Blain :

"C'est peut-être la seule occasion où ce prêtre si patient ait ouvert la bouche pour se plaindre. Car se voyant si indignement traité par un homme qu'il honorait tant, son cœur blessé permit à sa bouche ce témoignage de peines : Est-il possible qu'on traite ainsi un prêtre dans un séminaire ? Et il m'a avoué lui-même qu'il n'avait jamais tant ressenti une humiliation..." (Blain, p. 324-325).

"Monsieur Brenier devait réagir contre Monsieur Grignon devant les étudiants du Séminaire afin qu'aucun ne s'avisât de l'imiter et de se former sur son modèle." (id. p. 326)

En route vers le Mont Saint-Michel, avec le frère Mathurin, Louis-Marie fait preuve d'une grande charité à l'égard d'un pauvre accablé par la fatigue et une trop lourde charge. *Montfort insiste pour que le pauvre lui laisse son fardeau*, alors que lui-même n'est pas remis des fatigues de son pèlerinage.

"Le soir, Monsieur Grignon le conduisit dans une hôtellerie, le mit à table avec lui et lui fit donner un bon lit. L'hôtesse en fut extrêmement choquée et se plaignit amèrement qu'on lui amenât et qu'on traitât de la sorte un pareil hôte, à qui une grange convenait mieux qu'une bonne auberge..."

Le lendemain matin, à l'hôtesse encore en colère, Montfort va donner une leçon :

"Le zèle du saint missionnaire s'enflamme, et, en la payant, lui fit une sévère réprimande sur sa dureté envers les pauvres, et il la conclut en lui disant les choses les plus belles et les plus touchantes sur la charité que la religion devait inspirer pour eux à tous les chrétiens." (Besnard n° 56)

Arrivés au Mont Saint-Michel, *Montfort et frère Mathurin vont confier au grand archange, patron de la France, leurs futures missions apostoliques où ils auront à lutter contre les forces du mal...* Déjà, la nuit précédente, Louis-Marie, dans l'auberge où il logeait, a entendu des hommes ivres blasphémer le nom de Dieu. Il les a obligés à sortir et s'est mis à prier et à expier leurs péchés.

C'est peut-être au Mont Saint-Michel qu'a germé en Montfort l'idée d'une confrérie des "soldats de Saint Michel" qu'il établira dans plusieurs paroisses à l'intention des militaires.

6.4. REMPLI DE L'ESPRIT ET POUSSE PAR LUI, LOUIS-MARIE S'EN VA SUR LES ROUTES DES HOMMES.

Un jour, en 1708, le curé de Bréal en Bretagne, grand ami de Montfort, dira à saint Louis-Marie son étonnement devant l'apostolat si fructueux du missionnaire. Celui-ci répondra :

"Monsieur et cher ami, j'ai fait plus de 2 000 lieues de pèlerinage pour demander à Dieu la grâce de toucher les cœurs, et il m'a exaucé... Ce bon curé ne pouvait assez s'étonner de voir qu'il suffisait de l'entendre pour se sentir pénétré de l'amour de Dieu et de la douleur de ses péchés." (Besnard n° 68)

Ces cinq mois de pèlerinage que Louis-Marie vient de vivre vont donc aider le jeune prêtre à marcher vers les villes et les villages des hommes, sans hésitation, malgré tous les obstacles ou contradictions qu'il aura à affronter pendant les dix années qui lui restent à vivre.

7. LOUIS-MARIE, PRETRE

"MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE" EN BRETAGNE

(1706-1708)

"OUVREZ LA PORTE A JESUS-CHRIST"

oct. 1706	1707			1708
Rennes. Montfort-sur-Meu	Dinan	Baulon	Merdrignac	Bréal
	St-Suliac	Le Verger	Saint-Brieux	Talensac
	Bécherel	La CHEZE	Moncontour	Landujan
		Plumieux	Montfort/s/Meu	Médréac
		La Trinité-Porhoët	Saint-Lazare	Romillé

7.1. POUR LOUIS-MARIE, LES PAUVRES SONT "JESUS-CHRIST MEME".

En quittant l'Abbaye du Mont Saint-Michel, Louis-Marie entre en Bretagne, sa province natale, et dans son propre diocèse, celui de *Saint-Malo*. Il n'a pas revu sa famille depuis 13 ans, ni sa nourrice, la brave mère André, ni son frère Joseph, devenu dominicain à Dinan.

7.1.1. A Rennes et à Montfort-sur-Meu.

Montfort arrive à *Rennes* où demeurent ses parents. Comme il l'a déjà écrit à sa mère (L. 20), il est maintenant entièrement donné à Dieu et à l'Evangile de Jésus. Sur l'insistance de son oncle l'abbé Alain Robert, il accepte de prendre un repas chez ses parents, mais, après l'avoir béni, il met de côté dans une assiette, les meilleures parts afin de les envoyer aux pauvres de la paroisse. Une autre fois, à *Montfort-sur-Meu*, il accepte de manger chez ses parents, à condition d'y amener ses "*amis*"... Et voilà qu'au début du repas, Louis-Marie arrive avec ... *des pauvres, des estropiés, des gueux*. Ses parents, d'abord surpris puis touchés, adopteront, peu de temps après un enfant mendiant qui mourra chez eux entouré d'affection. La charité est contagieuse.

Toujours à Montfort-sur-Meu, Louis-Marie donne avec délicatesse une leçon évangélique à la mère André et à sa famille qui ont refusé d'accueillir deux "inconnus" (Louis-Marie et Mathurin), au nom de Jésus-Christ alors que le vieux Belin, ce paysan bien pauvre et seul, les accueille avec joie !

"Monsieur de Montfort fut inspiré d'aller à quelques pas demander la même grâce à un homme très pauvre et très vieux qui les reçut à bras ouverts, pour l'amour de Jésus-Christ, au nom duquel Mr. de Montfort lui demandait à coucher ; il partagea avec eux son pain, son eau et son lit. (Grandet p. 115-116)

Le lendemain, la pauvre mère André inconsolable - car le vieux lui avait révélé l'identité des "inconnus" - va se jeter aux pieds de Louis-Marie en pleurant, lui demandant mille pardons, le conjurant de venir chez elle. Alors Louis-Marie fait une leçon à mère André et à son gendre ainsi qu'aux autres voisins, leur reprochant leur dureté à l'égard des pauvres :

"Vous m'auriez reçu pour l'amour de Mr. de Montfort, si vous aviez su mon nom ; mais je vous l'ai demandé pour l'amour de Jésus-Christ, et vous n'avez pas voulu me recevoir. Ensuite il parla de l'excellence de la charité et il les exhorta à la pratiquer à l'avenir, à l'égard de tous les pauvres." (Besnard n° 59)

Louis-Marie, devant la peine de son ancienne nourrice, ne veut pas la contrister davantage et accepte d'aller manger chez elle. Après le bon repas, Louis-Marie lui dit gentiment, non pour un reproche, mais pour réveiller sa charité :

"André, vous avez bien soin de moi mais vous n'êtes pas charitable. Oubliez Monsieur de Montfort, il ne mérite rien, mais pensez à Jésus-Christ, il est tout, et c'est lui qui est dans tous les pauvres." (Besnard n° 59)

7.1.2. A Dinan.

C'est dans un couvent de cette petite ville pittoresque de Bretagne que son *frère Joseph* devenu dominicain, exerce son sacerdoce et sa fonction de sacristain. Louis-Marie se présente à lui, sans se faire connaître, demandant au "cher frère" de célébrer la messe. Furieux d'être traité de "frère" alors qu'il est "un Révérend Père qui dit la messe, qui prêche et qui confesse" (Grandet p. 111-112), Joseph "se venge en lui donnant les plus pauvres habits sacerdotaux et un morceau de bougie ! Quand le frère Mathurin lui aura révélé l'identité de ce prêtre qui n'a pas de "savoir-vivre", Joseph se jettera au cou de Louis-Marie qui montrera beaucoup d'humour et qui aura droit alors aux plus beaux habits sacerdotaux !

Dans la même ville, Louis-Marie rencontre un pauvre homme devenu une loque humaine, couvert d'ulcères, étendu sur le trottoir. Il lui parle le premier, l'entoure de soins, le charge sur ses fortes épaules, et, la nuit tombée,

"s'avance ainsi jusqu'à la porte des missionnaires, qui se trouva fermée, car il était un peu tard. Il frappe en criant à plusieurs reprises : " OUVREZ LA PORTE A JESUS-CHRIST !" Celui d'entre eux qui la vint ouvrir fut extrêmement surpris de le voir portant ce pauvre. Il entre chargé de ce précieux fardeau, couche le pauvre dans son lit, le réchauffe le mieux qu'il peut (car il était transi de froid), tandis que lui passe le reste de la nuit en prière. »

(Besnard N° 58)

Toute sa vie, Louis-Marie a manifesté *un grand respect, une grande délicatesse à l'égard des pauvres, en qui il voit Jésus-Christ* (cf. Mt 25/40 et la vie de saint Martin de Tours). Il écrit dans l'un de ses cantiques :

*"Qu'est-ce qu'un pauvre ? Il est écrit
Qu'il est la vive image,
Le "lieutenant" de Jésus-Christ,
Son plus bel héritage.*

*Mais pour dire encore bien mieux,
Ils sont Jésus-Christ même !
On aide ou on refuse en eux
Ce monarque suprême."*

(Cantique 17/14)

Louis-Marie, nous l'avons déjà vu à Poitiers, ne se contente pas de les aimer, de les respecter intérieurement et en paroles, mais *il s'ingénie à leur venir en aide matériellement*. Ainsi, à Dinan,

"il établit des personnes charitables pour avoir soin des pauvres, qui leur distribuaient du pain et du potage tous les jours." (Grandet p. 113)

7.2. MONTFORT "TOUCHE LES CŒURS", LES OUVRE A JESUS-CHRIST.

7.2.1. A Rennes, une homélie originale et saisissante.

Dans la capitale bretonne, Louis-Marie réussit à toucher les cœurs de chrétiens venus à la chapelle des religieuses du Calvaire, plus par curiosité que par ouverture évangélique, écouter le fils Grignon.

"Le missionnaire fit mettre un prie-Dieu au milieu de la grande nef et il commença: "Vous pensez peut-être entendre un grand prédicateur, un homme extraordinaire ; je ne prêcherai point ; je vais seulement faire mon oraison, comme je pourrais la faire si j'étais seul dans ma chambre."

Ce début étonna quelque peu, mais déjà Mr. de Montfort répandait à haute voix son cœur en présence du Seigneur ; il dit sur les souffrances de Jésus des choses si belles et si touchantes, que tous les assistants se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jésus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet, puis se rendant à la porte de l'église, le bonnet carré à la main, il y fit une quête pour le rétablissement de l'église paroissiale de Saint-Sauveur.» (Picot de Clorivière p. 148)

7.2.2. A Dinan, il donne la priorité à la catéchèse des enfants.

Louis-Marie se joint à une équipe de prêtres missionnaires bretons. Là, il va donner la mesure de ce qu'il a déjà donné à Poitiers et à Montbernage :

"Monsieur Grignon préféra de faire le catéchisme aux enfants à toutes les autres fonctions du ministère. Il n'avait pas oublié ce que lui avait recommandé à ce sujet le souverain pontife, en lui donnant sa mission apostolique. D'ailleurs, il y a dans cet exercice plus de peine et moins d'éclat que dans les autres, et rien n'était plus propre à satisfaire son humilité et son attrait pour les travaux les plus pénibles. Enfin, il savait que tout dépend des premiers principes qu'on donne à la jeunesse, et que c'est là l'objet le plus important d'un zèle "véritablement évangélique.» (Besnard n° 58)

Louis-Marie garda donc toujours cette passion de la catéchèse manifestée au début de son sacerdoce.

7.2.3. A Dinan et à Bécherel, il donne des retraites.

Après avoir catéché les enfants, Louis-Marie fait faire *une retraite à des militaires* à Dinan, dans leur caserne ! Nous savons que Montfort a toujours eu une préférence pour les militaires plus exposés au mal et à la violence (cf. plus tard à Bréal et à La Rochelle). Ici, il va vraiment toucher les cœurs de ces soldats :

"Il gagna la confiance des soldats par les démarches prévenantes de sa charité, et il toucha les cœurs par la force et la véhémence de ses discours. On les voyait fondre en larmes à ses sermons et courir ensuite au tribunal de la pénitence. Le succès de cette bonne œuvre alla au-delà de toute espérance.» (Besnard n° 58)

"Ils donnèrent tous des marques d'une solide pénitence et d'une sincère conversion."
(Grandet p. 112)

A Bécherel, dans une maison de retraites fondée par des dames, ferventes chrétiennes, Louis-Marie va prêcher *une retraite de huit jours à plus de deux cents personnes, hommes et femmes.*

7.2.4. Une influence durable.

Le dynamisme apostolique du jeune prêtre ne passe pas inaperçu.

"La réputation du zèle de Mr. de Montfort et du talent qu'il avait pour gagner les âmes à Dieu se répandit tout à coup dans l'évêché de Saint-Malo, en sorte qu'on le demandait de toutes parts, pour y faire mission."

Et il y exerce une influence durable. Un religieux jésuite, le père de Préfontaine, écrivait le 28 novembre 1717 :

"Moi-même, je fus témoin l'an passé, dans le diocèse de Saint-Malo où, étant allé dans quelques paroisses où Mr. de Montfort avait fait mission, il y avait 12 à 15 ans, ces pratiques (en l'honneur de Marie) subsistaient encore et s'observaient aussi régulièrement que le premier jour."

Cette influence se vérifie chez **CLAUDE et MARGUERITE DE LA GARAYE**, dont il a touché les cœurs. Ces nobles de Dinan, au début de leur mariage, étaient plutôt préoccupés de fêtes, de festins, de grandes chasses, bercés par les tourbillons d'une vie facile. Il avait fallu une terrible chute de cheval de madame, et surtout la conversion et la mort édifiante d'un ancien camarade de jeunesse de monsieur pour qu'ils se convertissent. Ils vont se consacrer à la science, elle comme oculiste renommée, lui comme chimiste. Mais surtout *Montfort va orienter leurs cœurs généreux* vers les pauvres. Monsieur le comte et madame ouvrent leur château aux pauvres et aux indigents et le transforment en hôpital. Louis-Marie est heureux de prêcher une retraite aux pauvres et aux malades qu'ils ont accueillis... Plus tard, monsieur de la Garaye fera venir les Filles de la Sagesse à Dinan. **Jean-Paul II**, dans son pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray (Bretagne), le 20 septembre 1996, **dit ceci** : *"Dans l'humble fidélité aux appels adressés par Dieu dans la vie quotidienne, chacun donne sa propre réponse de foi à la Parole de Dieu. C'est ce que firent tant de familles de votre région. Vous gardez ainsi le souvenir exemplaire des époux charitables que furent Claude et Marguerite de la Garaye ou encore de Louis et Zélie Martin, les parents de Sainte Thérèse de Lisieux."*

7.3. LOUIS-MARIE, COLLABORATEUR DE MONSIEUR LEUDUGER DANS LE DIOCESE DE SAINT-BRIEUC.

7.3.1. La réalisation d'un désir de jeunesse.

Pendant quelques mois, à partir de 1707, Montfort s'unit à l'équipe missionnaire de *monsieur LEUDUGER*, prêtre du diocèse de Saint-Brieuc qui prêche des missions paroissiales à travers la Bretagne. Tout jeune prêtre, Louis-Marie a manifesté le désir de se joindre à ce missionnaire :

Il me vient comme à Paris des désirs de m'unir à Monsieur Leuduger, scolastique de Mr. (= l'évêque) de Saint-Brieuc, grand missionnaire et homme d'une grande expérience..."
(L. 5)

7.3.2. La mission du village de LA CHEZE.

Louis-Marie donne toute sa mesure apostolique au village de **LA CHEZE**. Avec l'aide de tous les villageois, *il y restaure une chapelle tombée en ruines* ; sans argent au départ, il fait les plans, commande des statues, commence les réparations... Une procession de dix kilomètres, réunissant les chrétiens de trente paroisses environnantes va clôturer cette mission : elle va mener une statue de Notre-Dame-de-Pitié (une "piéta" comme à Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur), à la chapelle restaurée. Cette procession est très priante et merveilleusement animée et ordonnée :

"En reconnaissance, il fit faire, pendant 9 jours, des feux de joie pour remercier la Très Sainte Vierge des grâces qu'elle avait obtenues en faveur de ce lieu et des habitants du pays. Il fit de plus une grande et magnifique procession qui devint un spectacle ravissant par le bel ordre qu'il y mit, par le silence qui y régna, par la variété des personnages édifiants, pieux et symboliques qu'il y introduisit, et par la modestie de tous ceux qui y assistèrent... On y marchait 5 à 5 de front, sur une même ligne, les yeux baissés, le chapelet à la main et le silence n'était interrompu que par des cantiques de louanges, d'adoration et d'actions de grâces dont l'air retentissait à la gloire du Seigneur..." (Besnard n° 62)

Pour prolonger les fruits de la mission, Montfort organise *des associations religieuses* (confréries) ; les "Amis de la Croix", le "Société des Vierges", la "Confrérie du Rosaire", etc.

Pour mieux faire *respecter le dimanche et les jours de fête* comme l'Ascension par exemple, il n'hésite pas à intervenir courageusement pour que l'on déplace les foires et danses profanes à d'autres jours. Il y réussit, mais non sans difficultés et oppositions.

Tous les paroissiens sont enthousiasmés. Ils s'écrient alors : "Que le bon Père de Montfort ne demeure-t-il avec nous, *nous deviendrions tous des saints !*"

L'abbé François Jagu, recteur (curé) de la Chêze, écrit en 1727 :

"Il est certain que tout ce pays-ci, tant recteurs, prêtres, gens de justice, officiers et autres qui l'ont connu, ont une estime particulière de sa sainteté. C'est ce que je certifie et assure véritable."

Cinq ans après la mission de 1707, Monsieur Leuduger, qui séjournera avec son équipe à la paroisse de la Chêze, constatera la ferveur avec laquelle les gens du village vivent l'évangile... Nous retrouvons là ce que nous avons remarqué à Montbernage.

7.3.3. Dans la ville de Saint-Brieuc.

Au cours de son équipée missionnaire avec monsieur Leuduger, Montfort a passé trois mois à Saint-Brieuc où il a déployé une grande activité : cinq *retraites* pour femmes et jeunes filles, *conférences* à des communautés religieuses, grande *procession* avec une très belle croix, etc. Il y a fait nombre de conversions.

C'est là, à Saint-Brieuc, qu'il a connu *la Communauté des FILLES DE LA CROIX* : c'est chez elles qu'il a donné toutes ces retraites pour femmes. Nous avons la chance de posséder d'elles un témoignage très précieux sur sa sainteté, *la profondeur de sa vie spirituelle équilibrée, tout animée de l'amour de Dieu et de Marie*. La supérieure de la communauté et son assistante révèlent aussi son âme d'apôtre... Vingt ans après, elles témoignent avec objectivité et enthousiasme de ce qu'elles ont vécu. C'est certainement *l'un des témoignages les plus forts sur le saint missionnaire*. (cf. Documents 7.6.)

"Son amour pour Dieu était tendre, affectif et effectif. Il n'aimait rien qu'en Dieu, pour Dieu et par rapport à Dieu, ayant toujours une nouvelle ardeur de la faire connaître, aimer et servir de toutes ses créatures : il a ainsi exposé sa vie avec un courage sans pareil dans une rencontre pour faire cesser ce qui était occasion de péché à plusieurs âmes... Il avait une si grande dévotion à la Sainte Vierge que nous la regardions comme lui tenant lieu de passion dominante."

Les Filles de la Croix, Saint-Brieuc, 1727 (cité par Besnard n° 63)

7.3.4. Louis-Marie doit quitter monsieur Leuduger et son équipe.

Les succès de Louis-Marie et ses initiatives qui dérangent les habitudes, suscitent l'agacement ou la jalousie de certains membres de l'équipe de monsieur Leuduger si bien que, en août 1707, après la mission de Moncontour, il doit la quitter. Pourtant monsieur Leuduger, devenu vieux, lui écrira pour le solliciter de devenir son successeur ! Mais Louis-Marie ne pourra pas répondre favorablement, car trop engagé dans d'autres diocèses. Cela montre que monsieur Leuduger admirait Louis-Marie, mais il a dû prendre cette décision pour éviter la dispersion de son équipe.

7.4. LOUIS-MARIE ET LA PAROLE DE DIEU ANNONCÉE A TOUS AVEC FORCE.

7.4.1. Un témoignage direct du père Vincent.

Le père Vincent, capucin, a travaillé avec Montfort dans le diocèse de Saint-Malo. Il apporte des précisions très intéressantes sur son annonce de la Parole de Dieu. Il a confié son témoignage à monsieur Blain.

7.4.2. Une annonce dynamique, variée, adaptée.

Louis-Marie, au témoignage du père Vincent, *"distribue le pain de la Parole de Dieu, de manière très variée et adaptée..."* Lorsqu'il parle, son visage rayonne de l'amour embrasé de Dieu qui l'anime. Ses paroles ne sont que...

«L'écho de ce que le Saint-Esprit disait à son cœur : sa voix, ses gestes, son extérieur se ressentaient de l'union qu'il avait avec son Dieu présent et disaient que c'était Jésus-Christ lui-même qui parlait par sa bouche.

Combien de gens d'une vie désespérée, des scélérats, des bandits ont trouvé, à ses pieds et à ses sermons, leurs cœurs durs comme pierre, froids comme marbre, fondus, échauffés, métamorphosés..." (Blain p. 283 sq)

C'est le père Vincent lui-même qui témoigne d'une homélie inhabituelle dans sa paroisse natale, à Montfort-sur-Meu.

"Il lui est arrivé de monter en chaire et de s'y présenter sans dire un seul mot. Qu'y fit-il ? Il tira subitement un assez grand crucifix (celui qu'il avait apporté de Rome) qu'il portait toujours avec lui, le montra au peuple assemblé et le plaça en spectacle sur la chaire dont il descendit, voulant faire entendre à ses auditeurs que c'était Jésus-Christ crucifié qui les prêchait, et qu'ils avaient à l'écouter. Et afin de les rendre plus attentifs à la voix de ce divin Prédicateur, il alla avec un autre crucifix en main, par toute l'église, le présenter aux assistants et leur donner à baiser tour à tour en leur disant : "Voilà votre Sauveur, n'êtes-vous pas bien fâchés de l'avoir offensé ?" Alors, se mettant à genoux, il l'offrait à qui voulait lui baiser les pieds.» (Blain p. 284)

Comme le dit le père Vincent, les cœurs des paroissiens sont transportés d'amour. Le père Besnard dira plus tard :

"Le sermon avait été court, mais il ne faut pas moins que toute la vie d'un saint pour en préparer un de semblable." (Besnard n° 66)

Des prêtres qui sont venus un jour l'entendre parler et qui n'étaient pas très bienveillants à son égard, ont été touchés ; ils se sont exclamés : "On n'a jamais vu homme parler de même."

Si Louis-Marie annonce la Parole de Dieu avec tant d'assurance, c'est que lui-même passe de longues heures à prier Dieu, à méditer sa Parole.

7.4.3. Une annonce évangélique destinée à tous.

Louis-Marie se fait tout à tous : enfants, hommes, femmes, pauvres, riches, etc. Ainsi *pour toucher le cœur des riches* d'une paroisse, Louis-Marie va les assembler au presbytère. Prêt à parler, il demande une aiguille et du fil. Tout le monde est surpris, à commencer par le curé qui trouve cette demande ridicule, déplacée. Mais Louis-Marie, humblement têtue, ayant obtenu ce qu'il veut, va illustrer la parabole de Jésus, en essayant de faire passer du gros fil par le chas d'une aiguille très fine !... Les chrétiens ont compris. Mais il n'en reste pas là.

"Il continua à leur montrer... l'usage que l'on doit faire des richesses, la manière d'en sanctifier la possession par le dégagement du cœur et la pauvreté d'esprit, par l'aumône et les bonnes œuvres..." (Blain p. 299-300)

Louis-Marie s'occupe particulièrement *des plus pauvres, et spécialement des vagabonds ou des jeunes délinquants*. Pour que ceux-ci aient l'horreur du péché, du vol, Louis-Marie va s'adapter à eux. Le père Vincent témoigne :

"Les petits gueux, les mendiants, les abandonnés avaient un rang distingué dans les exercices de sa mission et de sa charité. Il les assemblait à part, les catéchisait, les instruisait et leur faisait des exhortations propres à leur âge et à leur vie oisive, errante et vagabonde. Son zèle ingénieux était fécond en pieuses industries (= procédés) pour leur découvrir le danger de leur état, les péchés auxquels il les expose, leur en imprimer l'horreur et les préparer à une bonne confession.

Pour y réussir, voici comment je l'ai vu s'y prendre, m'a dit ce père capucin ; au milieu de tous ces petits gueux et pauvres, comme un père avec ses enfants, il leur parlait avec bonté et tendresse ; et après les avoir catéchisés, il s'insinuait adroitement dans leurs esprits pour les manier et les conduire à son but qui était de leur ôter toute honte à déceler leurs péchés en confession, et n'omettait rien, pour en imprimer de l'horreur..." (Blain p. 291)

7.5. "NUL N'EST PROPHETE EN SON PAYS" : LOUIS-MARIE À L'ERMITAGE SAINT-LAZARE DE MONTFORT-SUR-MEU (1707-1708).

Après sa séparation d'avec monsieur Leuduger, Louis-Marie et ses deux frères Mathurin et Jean - nouveau venu - se retirent aux environs de Montfort-sur-Meu, dans un *ermitage solitaire*, une ancienne léproserie du Moyen-Age. Là, ils vivent "à la Providence", dans la prière et l'oraison. Louis-Marie renouvelle le vœu de ne vivre que d'aumônes.

Il a déjà fréquenté cet ermitage pour se refaire spirituellement entre ses différents missions : c'est "sa chère solitude". Avec Mathurin et Jean, *il va restaurer et aménager la chapelle*. Il installe "au-dessus de l'autel, une colombe aux ailes argentées, symbole du *Saint-Esprit* ; en dessous, le nom de *Jésus* en gros caractères ; enfin sur l'autel lui-même, la statue de *Notre-Dame de la Sagesse*, qu'il avait, dit-on, lui-même sculptée... Dans le sanctuaire, il installa un prie-Dieu pour soutenir *un long rosaire* dont la chaîne était en fer et les grains de la grosseur d'une noix. Il y a assez de place pour permettre à plusieurs personnes de le réciter en même temps." (Le Crom p. 200). Nous retrouvons là les dévotions préférées de Louis-Marie. Nous constatons aussi comment *il met son imagination d'artiste au service de la prière, de la beauté*... Bientôt cette chapelle devient un centre de prière : des gens accourent, alors Louis-Marie leur prêche, soit dans la chapelle, soit sous les arbres.

Mais des personnes mal intentionnées avertissent l'évêque de Saint-Malo, de passage à Montfort : Monseigneur Desmarets est un sympathisant du jansénisme. On ne peut supporter ce missionnaire qui parle de la miséricorde et de la tendresse de Dieu et qui entraîne à sa suite la "racaille" des pauvres... disent-ils ! Et puis, il vient d'être rejeté par monsieur Leuduger, ce grand missionnaire. En plus, il prêche en dehors des églises, sous les halles, dans les prairies, etc. Où a-t-on vu cela !... *L'évêque lui interdit alors tout ministère dans son diocèse*. Louis-Marie va se retirer quand le curé de Bréal, *monsieur HINDRE*, très influent et grand ami de Montfort, *fait revenir l'évêque sur sa décision*. Ainsi Louis-Marie peut prêcher une mission dans sa paroisse de Bréal, puis dans cinq autres.

"Jamais, peut-être, mission ne fut plus fervente que celle de Bréal. Monsieur de Montfort la commença vers la Toussaint 1707. Il y fit des prodiges de conversions. Les petits et les grands, le peuple, les soldats qui y étaient en quartier d'hiver, s'y rendirent avec assiduité et profitèrent de ses exhortations toujours plus pathétiques et plus touchantes... Des soldats qui venaient tous assidûment l'entendre, il fit autant de héros chrétiens." (Besnard n° 68)

Mais à Bréal même, Louis-Marie a failli perdre la vie en venant au secours d'une femme que son mari battait. Celui-ci, furieux, brandit sa hache pour fendre la tête du missionnaire qui se jette aussitôt à genoux pour recevoir le coup qu'il croit inévitable... Mais la hache tombe des mains du misérable dont les bras deviennent comme engourdis.

Mais à nouveau, des opposants à Louis-Marie interviennent auprès de Monseigneur Desmarets qui lui interdit de prêcher ailleurs que dans les églises paroissiales.

Louis-Marie songe alors qu'il est préférable de quitter le diocèse. Auparavant il confie à une femme de la région, *GUILLEMETTE ROUXEL*, la garde de la chapelle de l'ermitage Saint-Lazare et de la statue de Notre-Dame de la Sagesse. Elle y sera fidèle pendant vingt ans, jusqu'à sa mort.

DOCUMENT

7.6. Témoignage des Filles de la Croix de Saint-Brieuc sur la sainteté et le zèle de saint Louis-Marie.

"Son amour pour Dieu était tendre, affectif et effectif. Il n'aimait rien qu'en Dieu, pour Dieu et par rapport à Dieu, ayant toujours une nouvelle ardeur de le faire connaître, aimer et servir de toutes ses créatures : il a ainsi exposé sa vie avec un courage sans pareil dans une rencontre pour faire cesser ce qui était occasion de péché à plusieurs âmes.

Nous avons de ceci une assez parfaite connaissance, pour que l'on puisse compter sur l'assurance que nous en donnons. Sans que l'on ne veuille pas entendre parler de miracle de nos jours, nous dirions volontiers qu'il s'en fit un pour l'empêcher de périr et d'être exterminé par une bande de furieux qui l'environnèrent tout écumants de colère. Voilà jusqu'où alla son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Il avait une si grande dévotion à la Sainte Vierge que nous la regardions comme lui tenant lieu de passion dominante. Aussi quand nous voulions obtenir quelques grâces de lui, nous les lui demandions au nom et pour l'amour de Marie, et jamais la chose ne manquait de nous être accordée.

Ses sentiments pour les états les plus humiliants allaient jusqu'à la vénération, et il tâchait de les communiquer à tout le monde. Quand il nous voyait dans la pratique de quelque exercice pénible et humiliant selon le monde, il nous disait dans son agréable sérieux, comme si c'eût été Jésus qui nous eût parlé : "Votre état est-il vil et bas ? Réjouissez-vous, ma bien-aimée ! Votre état si conforme au mien est signe que je vous aime bien !" Paroles qui font encore parmi nous des fruits merveilleux, encourageant et soutenant celles à qui il les a dites...

Nous souhaitons très ardemment de le voir mis par l'Eglise, notre bonne Mère, sur le catalogue des saints, afin de l'invoquer publiquement et de faire connaître à tout le monde le fonds de confiance que nous avons dans sa protection. En attendant cet heureux moment, nous le supplions secrètement de nous obtenir du Père des Miséricordes, la grâce d'entrer dans la participation d'une disposition qui nous a paru si habituelle et continue en lui, à savoir ne craindre que Dieu et le péché...»

Les Filles de la Croix, Saint-Brieuc, 1727 (cité par Besnard n° 63)

8. LOUIS-MARIE, "MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE"
DANS LE DIOCESE DE NANTES
(juin 1708-février 1711)
L'EPOPEE DU CALVAIRE DE PONTCHATEAU

juin 1708	août	septembre		nov. déc.		janv. 1709	Carême	avril-mai
Nantes (St Similien)	Vallet	La Renaudière Landemont La Boissière du Doré	La Regrippière La Canardière	La Chevrolière Vertou St-Fiacre	Nantes (St-Léonard)	Campbon Crossac	Pontchâteau	>
été	nov.	Carême 1710	juin	juillet	sept.	oct. à	fév. 1711	->
Besné Chapelle des Marais	Missillac	Assérac Herbignac Camoël	Nantes (St-Donatien)	Bouguenais	inauguration et interdiction du Calvaire St-Molf	retraite chez les Jésuites	activités charitables à Nantes	

8.1. LA FORCE SPIRITUELLE D'UN PROPHETE.

8.1.1. Monsieur Barrin constate que Montfort parle avec la force d'un prophète.

Appelé par *monsieur BARRIN*, vicaire général de Nantes, ami toujours fidèle, Montfort arrive à Nantes, accompagné des Frères Mathurin et Jean. Le diocèse est alors dirigé par *Monseigneur GILLES DE BEAUVEAU*, secondé par sept vicaires généraux... Au début de sa vie sacerdotale en 1701, Louis-Marie a déjà travaillé dans ce diocèse, à Grandchamps et au Pellerin.

Dès l'été 1708, Louis-Marie entreprend toute une campagne apostolique, avec la force d'un prophète... Il bénéficie de la protection et de l'amitié de monsieur Barrin. Celui-ci accompagné du *père MARTINET*, jésuite, ira, un jour, assister incognito à l'un des sermons de Montfort, dans une église de Nantes...

"En y arrivant, il vit que tout le monde, sans exception, pleurait, ecclésiastiques et autres qui ne sont pas pour l'ordinaire, aisés à émouvoir, et dont on doit compter pour quelque chose les larmes..." (Blain p. 808-809)

Monsieur Barrin veut savoir "par lui-même si la réputation de Mr. Grignon est bien appuyée" (Besnard), en ce qui concerne son art de toucher les cœurs... Nos deux prêtres, eux aussi, ne peuvent résister à l'émotion !

"Monsieur l'abbé Barrin conclut dès lors une si grande idée de la sainteté de Mr. de Montfort qu'il le protégea depuis dans toutes les occasions..." (Besnard n° 72)

8.1.2. Montfort combat des racines du mal.

Dès qu'il s'agit du respect et de l'amour envers Dieu et envers le prochain, Montfort combat les racines du mal. Son action prophétique, sa parole brûlante qui balaie le "respect humain" et le "qu'en dira-t-on" sont capables *d'entraîner, de convertir beaucoup de personnes*, comme par exemple :

- un officier qui blasphème sur la Place Royale de Nantes,
- un groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui chahutent le missionnaire venu les interpellé, mais qui finissent par se mettre à genoux et prier ! (à Nantes),
- une femme qui n'ose pas avouer des fautes graves et à laquelle Montfort demande d'aller laver un mouchoir blanc marqué de trois taches. N'arrivant pas à les faire disparaître, elle comprend la leçon et vient compléter sa confession auprès du Père de Montfort... Et les trois taches disparaissent ! (à Vallet),
- des vigneron, plus préoccupés de leurs vendanges que d'écouter des sermons, et que Montfort réussit à faire venir à l'église en envoyant Mathurin chanter dans les vignes de Vallet,
- une jeune fille de Vertou qui cherche à séduire et qui, d'elle-même, jette ses habits luxueux et provocants, dans le feu. (cf. document ci-après).

C'est justement à **VERTOU** même, près de Nantes que Louis-Marie va réussir parfaitement ce qu'il n'a pu faire à l'église des religieuses du Calvaire à Poitiers. Dans cette petite ville, beaucoup de familles riches, nobles ou bourgeoises de Nantes ont des résidences secondaires, des villas de campagne.

*"Ce fut là qu'il jugea à propos de faire à la fin de la mission quelque chose de semblable à ce qu'il avait fait à celle du Calvaire de Poitiers. Mais il s'y prit d'une autre façon. Au lieu d'entasser les mauvais livres avant d'y mettre le feu, il commença par allumer le bûcher. Il y jeta le premier ceux qu'on lui avait mis entre les mains. Après quoi, chacun venait brûler ceux qu'il pouvait avoir. Tout le monde fut extrêmement surpris lorsqu'on vit s'avancer une demoiselle (**Melle MARQUES**) qui n'ayant point de mauvais livres pour augmenter l'incendie, l'enflamma prodigieusement en y précipitant toutes les parures trop recherchées et tout l'attirail de mondanité dont elle avait fait jusque-là son idole..."* Besnard n° 75

A **NANTES**, des débauchés s'enivrent, se battent, insultent les passants, blasphèment le nom de Dieu, et cela le dimanche ! Montfort qui prêche alors dans la paroisse Saint-Similien ne peut supporter ce scandale.

"Monsieur de Montfort n'était pas de ces éternels gémissieurs qui rappellent les principes, sans se risquer à les appliquer. Si les désordres sont réels, ne faut-il pas les abolir dans leur réalité ?

Or, voici que l'on signale à Monsieur de Montfort une de ces gargotes, devenue le rendez-vous des vauriens des environs. Le dimanche y est profané ; on s'enivre, on jure, on se bat, on insulte les passants ; mais personne n'ose intervenir, tant ce mauvais lieu est redouté. Le missionnaire, qui ne craint ni pour sa réputation, ni pour sa vie quand il s'agit de supprimer un scandale,, s'avance seul et pénètre dans le cabaret. Quel spectacle ! Autour de cinq à six tables, des jeunes gens, excités par la boisson, hurlent des chansons et des blasphèmes, se querellent avec fureur, pendant que d'autres dansent au son des hautbois et des musettes.

Pour montrer d'abord de qui il est le lieutenant, le Père se met à genoux, au milieu de cette troupe frénétique et récite un "Ave Maria". Puis, se redressant, il saisit hautbois et musettes, les brise à terre, renverse les tables, dans un pêle-mêle de verres et de bouteilles. L'ahurissement est général. Quelques-uns se cabrent et tirent l'épée. D'un geste tragique, le saint va droit vers eux, le chapelet à la main et le crucifix de l'autre. Un reste de foi fait reculer ces misérables, et épouvantés d'une pareille vision, ils s'enfuient, suivis de toute la bande.

Mr. de Montfort, seul avec l'hôtelier, le tance vertement, lui reprochant les péchés dont il est la cause..." (Le Crom p. 223)

Voilà l'action prophétique de Louis-Marie.

8.1.3. Louis-Marie redonne dignité aux églises, avec l'aide des paroissiens.

Grâce à la "force" de sa parole, de ses convictions, Louis-Marie va réussir, là où les mandements épiscopaux concernant la dignité des églises, sont restés lettre morte. Certaines paroisses du diocèse ont alors des églises sales, lamentables. Les gens continuent à se faire enterrer dans l'église, l'allée centrale est encombrée de pierres tombales mal posées, ce qui donne l'impression d'un champ de bataille.

A CAMPBON et à CROSSAC, Louis-Marie va réussir à redonner dignité et beauté à l'église paroissiale, et à supprimer les abus :

"Un jour (à Campbon), après avoir fini son sermon du matin, Mr. de Montfort fit sortir toutes les femmes et les filles de l'église, et ordonna aux hommes d'y rester, leur disant qu'il avait quelque chose de très grande conséquence à leur communiquer. Après que les femmes furent sorties de l'église, il en fit fermer les portes, et fit un petit discours sur la décoration des Temples consacrés au culte du vrai Dieu. Il fut court mais touchant, et il demanda à ses auditeurs s'ils ne voulaient pas bien contribuer, chacun selon son pouvoir, à la réparation de leur église ; ils répondirent tous en chœur qu'ils le feraient de tout leur cœur. "Puisque cela est, leur dit-il, mes chers enfants, mettez-vous huit sur chaque tombe, quatre sur celles qui sont les moins pesantes, et deux sur chaque pavé."... Cet ordre fut exécuté sur le champ.

Il leur dit ensuite : "Prenez la pierre sur laquelle vous êtes placés, et portez-la dans le cimetière". Cela fut fait dans un instant. Et dans une demi-heure tout au plus, l'église fut dépavée. » (Grandet p. 142-144)

Le lendemain et les jours suivants, les hommes avec des maçons et des tailleurs de pierres réparent l'église. Et ensuite, on la blanchit entièrement !... *Nous retrouvons là le sens pratique et artistique de Louis-Marie, et son souci d'associer les paroissiens.*

Mais, en faisant repeindre l'église, Louis-Marie fait disparaître les "armoiries" (écusson-symbole) du duc de Coislin, seigneur de la paroisse de Campbon, cardinal de l'Eglise... Quand le sénéchal (officier royal de justice) de Pontchâteau, dont Campbon est une dépendance, a appris cela, il part immédiatement sur les lieux avec d'autres officiers de justice :

"Le Sénéchal de Pontchâteau (Guischard de la Chauvelière) et plusieurs autres officiers de la Juridiction, attaquèrent Mr. de Montfort dans le cimetière, à la sortie de son sermon du matin, et menacèrent de l'entreprendre en justice. Ils lui dirent les paroles du monde les plus fortes et les plus capables d'intimider l'homme le plus intrépide. Mais Mr. de Montfort n'en parut nullement ébranlé ni se repentir de ce qu'il avait cru faire pour la gloire de Dieu..." (Grandet p. 144)

Il ne s'est rien passé apparemment dans les mois qui ont suivi, mais quand il s'agira de dresser le Calvaire de Pontchâteau, monsieur le Sénéchal montrera de quoi il est capable !

8.2. REMPLI DE LA FORCE DE L'ESPRIT, MONTFORT EST PRET A SOUFFRIR ET A DONNER SA VIE POUR JESUS ET SON EVANGILE.

Nous avons vu que, grand séminariste ou jeune prêtre, Louis-Marie avait l'intention de devenir missionnaire au Canada ou dans d'autres pays lointains afin d'y prêcher l'Evangile. Et il était prêt à mourir martyr ; c'était même son souhait... Le pape Clément XI lui a demandé de rester en France... Et là, en son propre pays, *bien des fois, on cherchera à l'éliminer, il aura à affronter de véritables persécutions, des trahisons.* A Nantes, Campbon, La Chevrolière, Saint-Fiacre, etc, plusieurs fois on organisera des attentats, ou l'on cherchera à l'intimider. (cf. 8.7)

8.2.1. Un témoignage de monsieur des Bastières et de Montfort lui-même.

Nous avons un témoignage fort précieux sur le courage et l'audace évangélique de Louis-Marie et sur les conséquences que cela peut entraîner. Il provient de monsieur *l'abbé DES BASTIERES, jeune collaborateur de Louis-Marie* pour ses missions, en novembre 1708. "Les deux prêtres, qui seront intimement associés, se rencontraient pour la première fois : bien vite, *ils surent s'apprécier mutuellement*. L'ardeur conquérante du saint entraînera son timide compagnon sur les chemins de l'apostolat. Monsieur des Bastières admira son chef, et recueillera sur lui *des souvenirs extrêmement précieux*." (Le Crom, p. 212). Souvenirs racontés avec beaucoup de précisions, de vie et d'humour.

Dans le témoignage suivant transmis à monsieur Grandet, l'abbé des Bastières donne *les paroles mêmes de Louis-Marie* sur un fait survenu à Nantes, en 1710 probablement.

"Un jour, (dit M. des Bastières), comme je passais par la Place Saint-Pierre de Nantes, vers les quatre heures du soir, je rencontrai M. de Montfort que des soldats conduisaient au Château, suivi d'une nombreuse populace qui faisait un bruit épouvantable : il avait la tête nue et son chapelet à la main, qu'il disait à haute voix, le visage riant et vermeil ; il marchait à si grands pas que les soldats avaient peine à le suivre. On ne le conduisit pas cependant jusqu'au Château, parce qu'un de ses amis l'ayant rencontré par hasard, le retira de leurs mains ; il en fut très mécontent, disant qu'on le privait d'un bonheur auquel il aspirait depuis longtemps, qui était d'être prisonnier pour l'amour de Jésus-Christ.

Quelques jours après, je lui demandai pour quelle raison on le traitait de la sorte, et ce qu'il avait fait pour être conduit si ignominieusement. Il me répondit simplement, en me racontant la chose en ces termes.

Je venais (dit-il) de la Communauté de Saint-Clément ; en passant par la Motte saint-Pierre, je vis des soldats qui se battaient avec des artisans et qui faisaient des jurements exécrables, capables de faire trembler le Ciel et la Terre ; grand nombre de personnes de tous âges et de tous sexes couraient à eux pour être témoin de ce tragique spectacle. J'y fus aussi, mais avec un esprit bien différent de celui de la curiosité qui attirait cette populace : m'étant avancé au milieu de cette multitude en furie, je me mis à genoux, et plusieurs personnes suivirent mon exemple. Ayant dit un "Ave Maria" et baisé la terre, je me relevai et me jetai à corps perdu au milieu de ces furieux qui s'assommaient à coups de bâtons et de pierres. Je les séparai quoique très difficilement, les artisans se retirèrent aussitôt quoiqu'ils fussent les plus forts ; et les soldats demeurèrent sur le champ de bataille.

En m'en retournant, je vis une table où il y avait des marques blanches et noires. Je demandai ce que cela signifiait, on répondit que c'était un jeu qu'on appelait "blanc et noir", et qui causait tous les jours des querelles et des batteries semblables. Je le renversai par terre et le brisai à coups de pied.

Les soldats à qui il appartenait, l'ayant vu en pièces, et ayant appris qui l'avait rompu, entrèrent contre moi dans une fureur diabolique. Et s'étant jetés sur ma personne comme des lions acharnés, les uns me prirent par les cheveux, les autres déchirèrent mon manteau, et tous me menacèrent de me passer leurs épées au travers du corps, si je ne leur payais pas la table du jeu que je venais de briser.

Je leur demandai combien elle leur avait coûté, ils me répondirent qu'ils l'avaient achetée cinquante livres. Je leur dis que je leur donnerais volontiers de tout mon cœur cinquante millions de livres d'or si je les avais, et tout le sang de mes veines, pour faire brûler tous les jeux de hasard, semblables à celui que je venais de rompre. Ces paroles les irritèrent si terriblement contre moi, que je croyais qu'ils allaient m'abîmer et me charger de coups.

Mais un de ces soldats dit aux autres : "Ne le frappons pas, il nous en arriverait malheur, menons-le plutôt au Château. Monsieur de Niane, Gouverneur, qui nous a permis ce jeu, nous rendra bonne justice". Ils me conduisirent donc jusqu'au lieu où vous m'avez rencontré, et où malheureusement pour moi, on m'arracha d'entre leurs mains... (Grandet p. 126-159)

Cette relation très vivante et précise nous fait saisir *le cœur de feu de Montfort et son zèle pour le respect de Dieu et le respect de l'homme.*

Il faudrait citer encore la relation que donne des Bastières sur l'attentat que cinq hommes armés avaient préparé entre Campbon et Pontchâteau pour assassiner les deux prêtres. (cf. document 8.7.)

Plus rien ne fait peur à Louis-Marie du moment que l'Evangile doit être annoncé et que le bien de ses frères les hommes de demande.

8.2.2. Epreuves de l'abandon ou de la trahison.

Louis-Marie a connu aussi *l'épreuve de l'abandon ou de la trahison*. Epreuves bien plus dures que celles des mauvais coups ou des complots suscités par des personnes malveillantes. A Crossac, monsieur des Bastières le quitte brusquement, un frère se révolte.

"A la fin de la mission de Crossac, je partis (dit encore des Bastières), pour aller à Nantes, sans lui en avoir donné aucune connaissance. Ayant su mon départ, il crut que je l'avais abandonné pour toujours... Et dans le même temps, un des frères laïcs se révolta contre lui et le chargea d'injures atroces. Il fit sur ce sujet cette strophe du cantique qu'il inséra depuis au milieu de ceux qu'il avait faits à la volonté de Dieu".

*"Un ami m'est infidèle,
Dieu soit béni, Dieu soit béni.
Un serviteur m'est rebelle,
Dieu soit béni, Dieu soit béni.
Dieu fait tout ou le permet,
C'est pourquoi tout me satisfait."*

(Grandet p. 305-306)

8.3. LA FORCE DE L'AMOUR ET DU PARDON.

8.3.1. Louis-Marie redonne aux chrétiens le sens de l'amour de Dieu et de la communion fréquente.

Montfort qui, comme les prophètes, dénonce fortement le mal et les vices, est d'une *grande tendresse pour les pécheurs* qui accourent à lui pour se confesser, pour retrouver l'amour de Dieu. *Il prêche souvent sur l'amour de Dieu et de Jésus-Christ* C'est ce qui lui a déjà valu des démêlés avec les autorités ecclésiastiques de Saint-Malo. Il lutte contre le rigorisme des jansénistes qui éloignent de la communion eucharistique. Voici les résultats intéressants d'une recherche faite à Besné (région de Pontchâteau) tout récemment, à partir des archives paroissiales.

"Anti-janséniste résolu, le Père de Montfort incitait partout les fidèles à communier plus souvent. A Besné (mission de l'été 1710), si l'on se base sur les achats par la 'fabrique' (= le groupe de clercs ou de laïcs qui gère les biens d'une paroisse) "de pain de chant" pour confectionner les hosties, on voit les dépenses tripler l'année de la mission, baisser ensuite graduellement, pour revenir à la somme annuelle antérieure à la mission. C'est-à-dire que la lourdeur routinière est retombée à la seule communion, pour les grandes fêtes..."

(Rey-Mermet p. 84)

8.3.2. Louis-Marie entraîne des récalcitrants par la douceur.

C'est par la douceur et les chants que Montfort fait venir les vigneron de Vallet à l'église, alors que l'on est en pleine période de vendanges et que le temps compte, à cause des orages et de la grêle possibles. Louis-Marie envoie *le frère Mathurin*, de village en village, et, à travers les vignes, *chanter* de sa belle voix, en agitant une clochette, un refrain de circonstance composé par Louis-Marie :

*"Alerte, alerte, alberte,
La mission est opuvette,
Venez-y tous mes bons amis,
Venez gagner le Paradis."* (Le Crom p. 209)

Et dès le lever du jour, on arrive de partout, à pleines routes, dans l'église de Vallet, paroisse comptant plus de 5 000 communiant.

8.3.3. Louis-Marie pardonne à des jeunes qui veulent lui ôter la vie.

Un jour, dans la paroisse Saint-Similien de Nantes, il est *pris à partie par des étudiants en droit et des débauchés* auxquels il vient de reprocher leurs mœurs lamentables. Ils décident de le tuer alors qu'il revient, un soir, par une petite rue sombre. Ils se jettent sur lui, mais aussitôt les braves gens du quartier interviennent et s'apprêtent à assommer ces malheureux. Mais Montfort intervient et prend leur défense. Se mettant devant "la multitude échauffée", il l'apaise par

"ces paroles pleines de douceur et de charité en disant "Mes chers enfants, ne leur faites pas de mal, laissez-les en paix. Ils sont plus à plaindre que vous et moi." Cependant les furieux pourvurent plus efficacement encore à leur sûreté, en cherchant le salut dans la fuite." (Besnard n° 72)

8.3.4. Louis-Marie pardonne à un religieux qui le calomnie auprès des paroissiens.

Un jour, Montfort s'associe un religieux-prêtre pour l'aider dans une mission. Pendant un mois, ce religieux n'a cessé de calomnier Louis-Marie, l'accusant de "vendre" les sacrements, comme "Simon le Magicien" des "Actes". Il va même jusqu'à le traiter de "sorcier !"

Témoin de ces odieuses calomnies, monsieur des Bastières avertit Louis-Marie :

"Je fus si scandalisé de la conduite de cet insigne calomniateur que je crus être obligé en conscience d'avertir Monsieur de Montfort de ce qu'il disait contre lui. Je fis même tous mes efforts pour l'engager à le congédier. Mais le serviteur de Dieu, bien loin de suivre mon avis, le comblait d'honnêtetés, lui faisait mille amitiés, le faisant placer à table, à sa droite, et il ne lui a jamais fait aucun reproche de ce qu'il savait de lui. N'est-ce pas là imiter de près la conduite que Jésus-Christ a tenue à l'égard du traître Judas ?

Une si sainte et si charitable manière d'agir a fait des effets si extraordinaires et si prodigieux sur les esprits de la plupart de ses persécuteurs, qu'un grand nombre sont devenus ses plus fidèles amis." (Grandet p. 330-331)

8.3.5. Louis-Marie pardonne à l'un de ses frères qui vient de s'enfuir après l'avoir volé.

Monsieur Grandet rapporte ce témoignage très révélateur de la profondeur du pardon de Montfort, pardon puisé dans le cœur du Christ.

"... A la fin de la Mission de N., un des frères laïcs de Monsieur Grignion s'enfuit pendant la nuit, et lui emporta 40 écus qu'on lui avait donnés par charité, et qu'il avait destinés pour les pauvres de la paroisse. Le frère Jean courut après lui et l'attrapa, et le ramena à Monsieur Grignion qui le reçut avec une douceur angélique, lui fit une exhortation si touchante que le pauvre enfant ayant avoué sa faute, la pleura amèrement, et lui demanda grâce. Monsieur de Montfort la lui accorda de tout son cœur et lui donna l'argent pour se conduire chez lui. C'est aujourd'hui un parfait honnête homme qui rend service au public." (Grandet p. 374-375)

8.3.6. Le succès apostolique de la mission de la CHEVROLIERE est une illustration saisissante de la force du pardon.

une épopée du pardon!

C'est en novembre 1708 que Louis-Marie est envoyé à la Chevrolière, au sud de Nantes, ainsi que monsieur des Bastières, par le vicaire général, l'abbé Barrin. Ce n'est pas le curé, l'abbé Georges Bedouet, qui les a demandés ! Et pour cause ; celui-ci est en conflit aigu avec deux familles nobles du village, qui entretiennent des relations étroites avec monsieur Barrin !... Mécontent de la venue des missionnaires, le curé va entraîner son vicaire et quelques paroissiens dans son hostilité, et déverser toute sa haine sur Louis-Marie. Ils vont tout faire pour saboter l'œuvre des missionnaires.

Alors que Louis-Marie prêche dans l'église remplie de paroissiens très attentifs, le curé arrive et interrompt Louis-Marie :

"Je me vois obligé, mes chers paroissiens, étant votre pasteur, de vous avertir charitablement que vous perdez votre temps à venir à cette mission. On ne vous y apprend que des bagatelles, et vous feriez beaucoup mieux de rester chez vous, et de travailler pour gagner votre vie et celle de vos enfants. C'est à quoi je vous engage de tout mon cœur."

(Grandet p. 132-134)

Le curé dit encore beaucoup de "pauvretés", raconte des Bastières. Pendant ce temps, Louis-Marie s'est mis à genoux dans la chaire. Quand le curé a terminé son discours, Louis-Marie descend et *s'incline respectueusement devant le curé*, puis va trouver des Bastières :

"Chantons le "Te Deum", mon cher ami, pour remercier le bon Dieu de la charmante croix qu'il lui a plu de nous envoyer ; j'en ai une joie que je ne saurais vous exprimer." Nous psalmodiâmes tous deux le "Te Deum" devant le Saint-Sacrement. Et il me dit après : "Cette mission est bien combattue, mais j'espère qu'elle sera d'autant plus fructueuse et remplie de bénédictions."

En effet, ajoute M. des Bastières, je n'ai pas vu dans toutes les autres que j'ai faites avec Monsieur de Montfort un plus grand nombre de pécheurs convertis." (Grandet p. 132-134)

Quelques jours après, le curé, le vicaire et d'autres prêtres attendent Louis-Marie à la sortie du cimetière, le traitant de tous les noms, l'accusant d'exploiter les pauvres et les gens simples. Et cela devant tous les paroissiens réunis. Louis-Marie écoute ces calomnies, joyeux et plein de patience, sans répliquer un seul mot. Fatigués, ses opposants lui disent qu'ils le poursuivront partout où il ira. Alors Louis-Marie par égard pour son ministère de prêtre et pour justifier sa conduite, leur dit avec beaucoup de douceur :

"Messieurs, j'appelle au juste jugement du Juge des vivants et des morts, de toutes les faussetés que vous venez de dire contre moi." En se séparant d'eux, il ajouta : "Je prie le Seigneur qu'il fasse de vous tous des saints. Je vous prie de me pardonner tous les sujets de peine que j'ai eu le malheur de vous causer contre mon intention. Adieu, Messieurs."

(Grandet p. 134-135)

Une fausse dévote, poussée par eux va aller jusqu'à Nantes trouver monsieur Barrin et Monseigneur Gilles de Beauveau. Elle dit à monsieur Barrin que Montfort est le plus grand hypocrite qui soit, qu'il est avare, de mœurs corrompues puisqu'il est allé jusqu'à la solliciter au mal, quand elle était au confessionnal... Monsieur Barrin, indigné de tels propos mensongers, prend la défense de Louis-Marie et la renvoie sèchement. Mais cette dame, sans aucune honte, s'en va trouver l'évêque pour lui raconter les mêmes abominables calomnies. Mais, prévenu par son vicaire général, l'évêque la fait chasser, lui défendant "de se présenter jamais devant lui, sous peine de la faire mettre en prison." (Grandet p. 138)

Malgré cette tempête de calomnies, Louis-Marie continue sa mission avec le même zèle. Mais il tombe sérieusement malade, ce qui ne l'empêche pas de continuer à prêcher et à confesser, comme si de rien n'était... C'est alors que ses paroles "touchent les paroissiens jusqu'au fond du cœur." (Des Bastières)... Il va même à la fin de la mission, porter la Croix, pieds nus dans la boue froide. Et le voilà qui guérit !

Cette mission si difficile a été d'une grande fécondité. Et ce qui est extraordinaire, c'est que *l'un des prêtres qui lui a été le plus opposé, vient lui demander pardon.* "Il rendit un témoignage authentique à ses vertus, et le pria de s'associer à lui pour travailler à l'œuvre des ses missions." (Besnard n° 74). *Ce prêtre est resté plein de zèle apostolique et d'une grande dévotion à Marie :* la paroisse de la Chevrolière possède un sanctuaire à "Notre-Dame des Ombres", en l'honneur de laquelle Louis-Marie a composé un beau cantique (cf. O.C. cantique 155).

Cette mission va se terminer par *le pardon le plus extraordinaire qui soit, celui au curé!* Voici ce qu'écrivit des Bastières :

"Avant que de sortir de cette paroisse, il me mena avec lui voir le Curé pour lui dire adieu. Il lui parla avec tant de douceur et de charité que j'en fus charmé, car il lui demanda mille pardons pour les prétendus chagrins qu'il lui avait pu causer. "Je vous assure, Monsieur, lui dit-il en l'embrassant tendrement, que je prierai toute ma vie le Seigneur pour vous, je vous ai trop d'obligation pour jamais vous oublier. Je m'estimerais trop heureux si je pouvais trouver quelque occasion de vous rendre service.» (Grandet p. 329-330)

Fondées sur une telle foi et une telle charité, les missions de Louis-Marie et de ses collaborateurs se peuvent que porter du fruit.

8.4. LA FORCE DE LA CROIX.

Après la mission de la Chevrolière, l'accueil et la disponibilité des paroissiens de **VERTOU** sont exceptionnels. Comme tout semble se dérouler sans difficultés, Montfort fait part de son malaise à monsieur des Bastières. Cette conversation fait sentir le cœur du saint ainsi que son affection et son estime pour son collaborateur :

*"Monsieur Grignon n'y ayant reçu aucune croix considérable me prit par la main, après la prière du soir et me conduisit dans sa chambre. Je lui demandai ce qu'il souhaitait. Il me parut si affligé et si peiné que je crus qu'il lui était arrivé quelque grand malheur malheur. Il me dit en soupirant d'une manière si triste qu'il me glaça le cœur : "Mon ami, que nous sommes mal ici : - Point du tout, lui répondis-je. Où irions-nous pour être mieux ? Nous avons tout à souhait et tout en abondance. - C'est que nous sommes ici trop à notre aise, me répliqua-t-il. Nous sommes très mal, notre mission sera sans fruits, parce qu'elle n'est pas fondée ni appuyée sur la Croix. Nous sommes ici trop aimés, voilà ce qui me fait souffrir. **POINT DE CROIX, QUELLE CROIX !** Quelle affliction pour moi : j'ai dessein de finir cette mission dès demain, que vous en semble-t-il, mon cher ami ? Ne ferions-nous pas mieux en une autre paroisse à porter la croix de Jésus-Christ, notre cher Maître, que d'être ici, sans rien souffrir.»*

(Grandet p. 332-333)

Mais Montfort va écouter l'avis de son jeune collaborateur qui lui dit de ne pas laisser la mission - œuvre de Dieu - inachevée. "Si vous n'avez pas de croix ici, ce n'est pas notre faute"... Louis-Marie se range à son avis. *"Il eut la bonté de me croire,* nous achevâmes celle de Vertou qui dura un mois. Dieu y répandit des grâces et des bénédictions en abondance." (des Bastières)... Cela fait plusieurs fois que nous remarquons que *Louis-Marie sait tenir compte de l'avis de ses collaborateurs, le solliciter même, et revenir sur une décision déjà prise...*

Ce qu'il faut retenir de cette mission, c'est que *pour Montfort, l'évangélisation ne peut se faire sans contradictions, sans oppositions car l'Evangile dérange,* bouscule les habitudes ou les vices. La vie elle-même apporte son lot d'épreuves. Ainsi, à Vertou même, Louis-Marie aura une "croix" à travers la maladie grave du frère Pierre, jeune confrère de Mathurin et de Jean... Sa foi et celle de Louis-Marie lui redonnent la santé.

Pour Montfort, *la Croix constitue le témoignage suprême de l'amour de Jésus, de Dieu*. Voilà pourquoi, dans ses missions, *il fait contempler le Crucifix*, le donne à baiser. Voilà pourquoi, à la fin de chaque mission *il fait dresser des Croix*, comme rappel de l'amour "fou" que Dieu a eu à l'égard des hommes à travers son Fils Jésus, comme invitation à aimer Dieu et Jésus de tout cœur... *Depuis longtemps, Louis-Marie rêve d'un Calvaire grandiose à la gloire de Jésus*, comme celui qu'il a admiré et contemplé au Mont-Valérien de Paris en 1703... Le temps est peut-être venu de le réaliser. Il n'a pu le faire à Montfort-sur-Meu, en raison de l'opposition du seigneur de la ville, le duc de la Trémoille, alors que les habitants et leurs chefs étaient favorables et avaient déjà commencé à faire les terrassements nécessaires...

8.5. L'EPOPEE DU CALVAIRE DE PONTCHATEAU

* œuvre de foi de d'amour de Louis-Marie et de tout un peuple

* une catéchèse exceptionnelle du Salut de 1709 ... à nos jours.

8.5.1. Le lieu idéal est trouvé.

Pendant deux ans, de 1709 à 1711, Louis-Marie va évangéliser la région de Pontchâteau, au nord-ouest de Nantes. Il va être secondé par un prêtre nantais **GABRIEL OLLIVIER**, du même âge que lui. Né le 28 janvier 1673 à Nantes de parents très aisés, marchands de draps et de soieries, il consacre une partie de son patrimoine aux œuvres de Louis-Marie. Sa mère même offre à Montfort la Maison des Incurables de Nantes... En 1709, monsieur Ollivier porte déjà le titre de "missionnaire apostolique", comme Louis-Marie. C'est ce prêtre qui va être le témoin privilégié de toute l'épopée du Calvaire de Pontchâteau.

Pendant la mission prêchée en ce lieu en mai 1709, Louis-Marie a remarqué un terrain inculte en forme de butte. Du sommet on découvre tout le pays à des lieues à la ronde. *La Lande de la Madeleine* est donc le lieu idéal pour son projet. Montfort pourra enfin exposer la grande statue du Christ en croix qu'il a achetée à Saint-Brieuc.

8.5.2. Le projet du "Calvaire" est adopté par la population.

Un jour, il annonce aux prêtres et paroissiens de Pontchâteau son désir d'élever un calvaire monumental sur la lande de la Madeleine.

"Il leur fit voir les grands avantages que produirait ce calvaire. Tous les reconnurent et promirent d'y travailler. Dès le premier jour libre, M. de Montfort se transporta au milieu de cette lande accompagné de plusieurs habitants, il désigna l'emplacement ; il commença par donner lui-même le premier coup de pic, pour faire un fossé qui empêchât les bêtes de s'approcher de la croix qu'il voulait y planter..." (Besnard n° 80)

8.5.3. Des milliers de chrétiens construisent le calvaire géant dans l'enthousiasme.

Montfort, pendant quinze mois, va déployer ses talents d'architecte, d'artiste, d'organisateur, et susciter une belle collaboration de milliers de travailleurs bénévoles, enthousiastes : *des gens de toutes conditions sociales, de toutes régions*, travaillent avec courage et dans la joie, chantant des cantiques, et tout cela dans un bel ordre. Des nobles et des bourgeois, des femmes et des jeunes filles, des prêtres se mêlent aux artisans et aux paysans pour prendre pioches ou pelles, ou porter la hotte remplie de terre ou de cailloux... Le soir de chaque journée, ils ont la joie et l'émotion de contempler les statues de Jésus Crucifié, de Marie, de Jean et du Bon Larron qui seront bientôt dressées sur le sommet de la colline. Pour eux, c'est leur plus belle récompense.

8.5.4. La charité des paroissiens de Pontchâteau et ... de Dieu.

Pour mieux comprendre la **FOI** de Louis-Marie et des milliers de travailleurs bénévoles (et pour certains, leur simple présence), la **CHARITE** de Montfort et des gens de Pontchâteau et des environs qui accueillaient, il faut se rappeler qu'elles se sont manifestées dans le contexte de *la famine et de la misère consécutives au terrible hiver de 1708-1709* (1 à 2 millions de morts), aggravées par les impôts intolérables prélevés par Louis XIV à cause de la Guerre interminable de Succession d'Espagne 1701-1713). Grandet signale :

"Quoiqu'il y eût grande cherté de vivres, durant le cours de l'année 1709 pendant laquelle Monsieur Grignon fit bâtir le Calvaire, il trouva encore le moyen de nourrir une infinité de pauvres qui, sans lui, seraient morts de faim." (Grandet p. 151)

Les travailleurs du Calvaire sont accueillis et nourris par les fermiers ou les habitants des villages voisins. Quand ils n'ont plus rien à donner, la **Providence de Dieu** multiplie les pains, comme par exemple chez la **sainte veuve Jeanne GUIGAN** du village de la Viaudrie. Jamais elle n'a refusé la charité.

"La bonne Mère du Ciel bénissait visiblement la charitable veuve. Sa huche vide se remplissait de nouvelles fournées. Les miches de pain qu'elle taillait ne diminuaient pas. Elle distribuait indéfiniment des écuellées de soupe sans s'appauvrir. Ces prodiges durèrent aussi longtemps que les travaux. Quand le missionnaire eut quitté la région, Jeanne constata que les multiplications avaient cessé. "Maintenant, disaient les gens, c'est chez elle, comme chez les autres". (Le Crom p. 231-232)

8.5.5. Le Calvaire est destiné à être une catéchèse permanente du SALUT.

La colline du Calvaire étant achevée en août 1710, Montfort va l'aménager de manière à assurer une catéchèse permanente de la **REDEMPTION**, à l'intention de tous les chrétiens de la région dont beaucoup sont illettrés. Cela leur permettra de garder en leur cœur les fruits de l'Evangile. "Louis-Marie, si doué pour remuer les foules, visait avant tout à les acheminer vers une vie chrétienne plus profonde. Le Calvaire devait être **un lieu de méditation pour toute la région...** Tout était fait pour frapper l'imagination du peuple et le porter à la prière." (Rey-Mermet p. 88). Monsieur Ollivier a fait une description très précise du Calvaire devenue une véritable histoire "visuelle" du salut. *L'âme apostolique et artistique de Louis-Marie a su trouver ce qui peut "toucher" le cœur des "petits"* : couleurs, objets symboliques, disposition, variété et espacement des différents monuments. Voici son projet :

- l'immense croix "rouge" du Christ, surmontée d'une "colombe", symbole de l'Esprit-Saint ;
- la croix "verte" pour le Bon Larron : Louis-Marie a beaucoup de dévotion pour ce saint témoin et bénéficiaire de la miséricorde de Dieu, signe de l'espérance. Aussi, il a fait apporter sa statue au Calcaire dans "un char de triomphe, rempli d'un grand nombre d'anges" (Ollivier) ;
- la croix "noire" pour le mauvais larron qui se déchire le cœur ;
- le groupe des statues de Marie, de Jean et de Marie-Madeleine ;
- à la porte d'entrée du Calvaire, un grand tonneau rempli d'eau qui se déverse par la gueule d'un serpent représentant le Serpent d'airain de l'Ancien Testament, annonçant Jésus le vrai Signe du Salut ;
- tout autour des statues du Calvaire, un "rosaire" géant dont les grains sont aussi gros que des boules
- un chemin en spirale qui monte du bas de la colline jusqu'au Calvaire proprement dit ;
- trois chapelles et trois allées où seront représentés les quinze mystères du Rosaire ;
- des sapins et des cyprès qui forment un autre rosaire encore plus grand, les cyprès servant à distinguer les dizaines ;
- à l'entrée du grand circuit du pèlerinage, deux jardins ; celui du "Paradis Terrestre" et en face, celui du "Jardin des Oliviers" ;
- etc...

Le monument de trente-cinq mètres de haut, situé au sommet d'une butte, peut être visible à trente kilomètres à la ronde par temps clair. Cet ensemble du Calvaire représente vraiment *l'effort le plus grand accompli par Louis-Marie pour une pédagogie du salut destinée aux "petits"*.

8.5.6. La préparation de la bénédiction solennelle du Calvaire.

Ce monument est l'œuvre de 20 000 personnes... Louis-Marie en a fixé la *bénédiction solennelle* au 14 septembre 1710, en la fête de la Sainte Croix. Monseigneur de Beauveau a donné son consentement.

Plus de 20 000 pèlerins sont attendus de toute la région, du pays nantais, de la Bretagne, de l'Anjou et du Poitou. Son vieux papa est arrivé de Montfort pour assister à la solennité. On arrive au 13 septembre.

"Tout était préparé. Quatre excellents prédicateurs avaient été choisis pour prêcher aux quatre extrémités de la mystérieuse colline. Les processions étaient désignées. Toutes les bourgades d'alentour pouvaient à peine suffire pour loger les pèlerins. La dévotion pénétrait tous les cœurs et la joie était universelle. (Besnard n° 84)

8.5.7. L'interdiction de la bénédiction.

Et voilà que vers quatre heures de l'après-midi, un prêtre se présente venant de la part de *l'évêque qui interdit la bénédiction du Calvaire...* Immédiatement, Louis-Marie part vers Nantes, à pied, pour chercher la lumière auprès de l'évêque. Il marche toute la nuit. Arrivé à 6 heures du matin, il se présente à l'évêché ; la décision de Monseigneur de Beauveau est irrévocable.

Pendant ce temps au Calvaire de Pontchâteau, le programme de la fête se déroule comme prévu, magnifiquement. Et les pèlerins chantent avec cœur le cantique composé par Louis-Marie pour la circonstance :

*"Chers amis, tressaillons d'allégresse,
Nous avons le Calvaire chez nous ;
Courons-y, la charité nous presse
D'aller voir Jésus-Christ mort pour nous."* (O.C. cantique 137)

Mais il manque le Père de Montfort qui ne sera de retour que le lendemain, le 15 septembre, avant midi. Alors il confirme l'interdiction de l'évêque de Nantes... La veille un beau témoignage a été donné :

"Son père qui était venu de loin à la solennité, ravi de joie de ce qu'il voyait et entendait dire de son fils, sentit plus que lui l'affront qu'on lui faisait. Se trouvant à souper dans une nombreuse assemblée de religieux, d'ecclésiastiques et d'autres personnes de mérite qui le consolait, il se plaisait à leur faire l'éloge de son fils qui, disait-il, ne lui avait jamais fait de peine." (Blain p. 312)

8.5.8. Un ordre est arrivé du palais de Versailles.

Que s'est-il donc passé ? Le fameux *Guischard de la Chauvelière*, Sénéchal de Pontchâteau, très susceptible en ce qui concerne son autorité, avait écrit au cardinal duc de Coislin, propriétaire de la Lande de la Madeleine mais celui-ci avait autorisé l'achèvement du Calvaire. Alors le sénéchal s'était adressé au commandant de Haute-Bretagne pour lui signaler que "monsieur Grignon entraîne les foules, et, sous prétexte de dévotion, construit des forteresses entourées de douves et de souterrains ; en cas de descente, l'ennemi pourrait s'y loger facilement..." (Le Crom p. 236)... Sécurité d'état ! L'affaire est transmise à Versailles... Montfort est même présenté comme un criminel d'état qui prépare une révolte et le Calvaire comme un asile pour des mutins et des rebelles (cf. Blain p. 311)... Et voilà que l'ordre arrive de Versailles, signé par Louis XIV, de démolir le Calvaire. L'évêque de Nantes, qui a été informé administrativement, essaie d'intervenir mais bien timidement, sans chercher à rétablir vraiment la vérité.

8.5.9. Montfort est interdit de ministère.

Louis-Marie, ignorant l'ordre de démolition du Calvaire, ouvre une mission à *Saint-Molf*, dans la région de Pontchâteau, toujours avec le même zèle. Et voici que huit jours après, monsieur Ollivier, dont il n'a pas voulu la collaboration pour cette mission, arrive de Nantes, porteur d'une *lettre de Monseigneur de Beauveau, lui interdisant tout ministère dans le diocèse*. Comme à Angers, *Montfort pleure*, mais

"M. Ollivier ne le vit ni troublé ni aigri ; souffrir et se taire étaient l'unique parti qu'il prenait en ses occasions..." (Blain p. 321)

Et c'est monsieur Ollivier qui est chargé de continuer la mission de Saint-Molf !... Montfort reprend alors la route de Nantes espérant faire révoquer l'interdit. En vain, l'évêque

"lui signifia les ordres de la Cour pour la destruction du Calvaire de Pontchâteau. Il les reçut (dit monsieur des Bastières) avec une tranquillité admirable et s'y soumit comme s'ils fussent venus du Ciel. Aussitôt que monsieur Barrin eut appris cette nouvelle, il alla à l'évêché pour en savoir la vérité. Monseigneur lui fit voir la lettre de cachet qu'il avait reçue, et lui dit que Monsieur Grignon avait reçu les ordres du Roi d'une manière qui l'avait charmé, qu'il fallait qu'il fût un grand saint ou le plus insigne des hypocrites." (Grandet p. 303-304)

8.5.10. La démolition du Calvaire est un vrai chemin de croix pour les chrétiens de la région.

L'évêque de Nantes a obtenu que l'on ne démolisse pas la chapelle au pied du Calvaire, mais *les ordres de démolir le Calvaire lui-même sont formels* ; il faut raser la colline, descendre les Croix. Monsieur Ferrand, l'intendant de Bretagne, écrit à Mr Mellier :

"Monsieur le Maréchal de Chateaurenault m'a envoyé copie de l'ordre qu'il a reçu pour la démolition du Calvaire. Je vais concerter avec lui cette expédition. Grignon en mourra de douleur, sans savoir ce que deviendra l'abbé Barrin. Le premier est un grand fou pour toutes les extravagances dont vous me parlez..." (Le Crom p. 247)

La scène de la démolition rapportée par monsieur Ollivier est extrêmement émouvante lorsqu'on voit la foi des paysans de la région de Pontchâteau et combien Louis-Marie les a "touchés" :

"La Cour donna ordre à Monsieur de D'Espinose, commandant de la Milice de Pontchâteau d'abattre le Calvaire, et de remettre les terres dans les douves (= fossés). Il commanda aux paroisses circonvoisines de venir un certain nombre de chaque paroisse, avec des instruments. Et il ne manqua pas de faire venir une compagnie de ses miliciens, pour exécuter les ordres de la Cour. Il vint les premiers jours, quatre ou cinq cents personnes, auxquelles il ordonna d'abattre le Calvaire, lesquelles furent fort surprises d'entendre cet ordre.

Mais auparavant que de mettre à y travailler, ils se mirent tous à genoux, en pleurant. Quelque bruit qu'il fût, le commandant fut deux jours sans pouvoir rien avancer, le troisième, il s'avisait de faire prendre une scie pour scier la Grande Croix, ce qui aurait fait rompre le Christ en tombant. Alors le peuple s'offrit de monter sur la Croix et d'en descendre le Christ et les deux larrons, sans rien rompre, à quoi il acquiesça. Je lui ai ouï dire qu'il ne croyait pas que la descente des Croix à Jérusalem fût si triste que celle-là ; tout le monde était à genoux, pendant que les autres faisaient l'office de Nicodème et de Joseph d'Arimathie. On apporta toutes les figures (statues) avec beaucoup de soin en une maison. On a été trois mois sans avoir pu défaire la moitié de la Montagne, quoiqu'on ait forcé grand nombre de peuples à y travailler. Il sembla que les hommes aient eu des bras de fer pour l'édifier, et des bras de laine pour le détruire. On voit encore aujourd'hui le Mont et les fossés presque tout entiers..."

Témoignage de Gabriel OLLIVIER du 26 mai 1721 envoyé à Mr Grandet p. 164-166

8.5.11. Montfort accepte sereinement cette "croix".

L'intendant de Bretagne a pensé que Louis-Marie "en mourra de douleur". Il ne connaît pas Montfort. Un jour, à Nantes, Louis-Marie répond à monsieur des Bastières venu le visiter et qui lui demande s'il est "bien aise que l'on ait détruit son Calvaire" :

"Je n'en suis, me répliqua-t-il, ni bien aise, ni fâché. Le Seigneur qui a permis que je l'aie fait faire permet aujourd'hui qu'il soit détruit ; que son saint Nom en soit béni. Si la chose dépendait de moi, il subsisterait autant de temps que le monde. Mais comme il dépend immédiatement de Dieu, que sa volonté soit faire et non la mienne. J'aimerais mieux, ô mon Dieu, mourir mille fois, s'écria-t-il en élevant les mains et les yeux au ciel, que de m'opposer jamais à vos saintes volontés..." (Grandet p. 304-305)

La construction et la démolition du Calvaire de Pontchâteau sont sans doute le sommet de la vie spirituelle et apostolique de Louis-Marie... Là, Montfort s'est vraiment identifié au Christ qui attirait les foules par sa Parole, mais qui fut incompris, contesté, persécuté, crucifié... C'est peut-être en cette épreuve que le missionnaire a puisé les éléments pour écrire sa belle lettre aux "AMIS DE LA CROIX".

8.5.12. Restauration et rayonnement actuel du Calvaire.

En 1747, on essaiera de réédifier la colline du Calvaire à moitié démolie. Mais là encore, des calomnies vont faire suspendre les travaux alors que l'évêque de Nantes a autorisé la bénédiction ! Et pourtant les gens ont rétabli le Calvaire avec enthousiasme... En 1793, les révolutionnaires saccagent la chapelle et le Calvaire et essaient de les incendier.

Le Calvaire sera définitivement restauré en 1821 par l'abbé GOURAY, un saint curé de Pontchâteau et une foule de paroissiens bénévoles. En 1863, les Pères Montfortains deviennent les gardiens du Calvaire et les animateurs du pèlerinage. Pontchâteau rayonne de plus en plus spirituellement.

Un prêtre de Nantes, vicaire général, témoigne de l'influence encore vivante du "Calvaire" :

"En 1866, les fils de saint Louis-Marie assuraient l'animation des pèlerinages... Les travaux reprirent, les lieux furent peu à peu aménagés, les cérémonies attiraient de plus en plus de monde, le rayonnement de Pontchâteau dépassait les limites du diocèse... Depuis lors, le diocèse de Nantes s'est rendu souvent à ce Calvaire, où la mémoire du Père de Montfort est vivante, et où la Vierge est honorée avec ferveur. Montfort ne séparait pas les deux dévotions de la Croix et du Rosaire..."

(Revue "EGLISE DE NANTES" 25 juin 1988, p. 271)

Pourquoi donc un tel rayonnement, presque 300 ans après ? *C'est que ce haut-lieu spirituel a été fondé sur la Croix, sur l'amour et les souffrances d'un missionnaire et de milliers de chrétiens* qu'il a mobilisés, car ceux-ci ont vécu un vrai Chemin de Croix lorsqu'on les a obligés à démolir ce qu'ils avaient construit avec amour et enthousiasme.

Le père Rey-Mermet, biographe de Montfort, constate :

"Rarement, on trouve aussi durable, aussi réussie, l'identification entre un lieu, un homme et une population."

Benedetta Papasogli, une biographe italienne du saint, écrit avec beaucoup de profondeur :

"PONTCHATEAU, sanctuaire naturel, créé par le peuple et pour le peuple, sera un lieu de paix et de prière habité par les mystères de l'humanité du Seigneur, sous la garde du SIGNE QUI REVELE LE CŒUR DE DIEU." ("Un homme venu du vent", p. 299)

8.6. LA "VENGEANCE" D'UN SAINT : UNE CHARITE REDOUBLEE (novembre 1710 à février 1711)

Après la décision de Monseigneur Gilles de Beauveau lui interdisant le ministère dans tout son diocèse, Louis-Marie se retire à Nantes chez les Pères Jésuites afin d'y faire retraite. *Le père de Préfontaine*, un des directeurs de la maison, l'accueille et est frappé par sa sérénité : aucune parole de plainte, de mécontentement...

"Cette paix, cette tranquillité, cette égalité d'âme dont il ne se départit pas d'un seul moment, pendant huit jours, me surprit. Je l'admirai. Ce que j'avais vu et ce que j'avais su de lui me l'avaient fait regarder jusque-là comme un grand homme de bien. Mais cette patience, cette soumission à la Providence dans une occasion aussi délicate que celle-là, la sérénité, la joie même qui paraissait sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent alors regarder comme saint, m'inspirèrent des sentiments de respect et de vénération pour sa vertu, que j'ai toujours conservés depuis et que je conserverai jusqu'à la mort..."

Vannes, le 28 nov. 1717 (dans Grandet p. 451-452)

Après cette retraite chez les Jésuites, Louis-Marie se retire dans la petite maison que lui a donnée la mère de l'abbé Ollivier, et qu'il nomme "La Providence"... Comme il lui est interdit de prêcher et de célébrer l'eucharistie, il va s'occuper des plus pauvres, des "incurables" :

"La charité de Monsieur de Montfort toujours attentive à tous les besoins des pauvres, de quelque qualité qu'ils fussent, lui fit remarquer, avec peine, qu'il n'y avait point de lieu dans la ville de Nantes pour y recevoir les incurables et les invalides, parce qu'on ne les admettait dans aucun des hôpitaux, ce qui l'obligea à louer une petite maison, pour en retirer plusieurs de cette espèce, qui demeuraient sans assistance, et même ne pouvaient aller mendier..."

(Grandet p. 169)

Avec les demoiselles DAUVAISE, il fonde donc cet hôpital.

Montfort devient *le conseiller de religieuses*, spécialement celles du monastère de la Visitation. Il crée des *associations* (confréries) comme celle des "Amis de la Croix" ou celle de "Notre-Dame Reine des Cœurs"... Le 10 novembre 1710, Louis-Marie, qui a déjà prêché avant tant de zèle la dévotion au rosaire, *entre dans le "tiers-ordre" dominicain*, ouvert à ceux qui, parmi les prêtres séculiers ou les laïcs, veulent vivre l'esprit de saint Dominique et de la congrégation des Dominicains... Plus tard, le provincial des Dominicains de La Rochelle témoignera du zèle que Montfort montrait pour propager la pratique du rosaire.

En février 1711, la ville de Nantes subit *de terribles inondations* à cause de la Loire en furie... Comme cela arrive souvent, ce sont les faubourgs ou les quartiers les plus pauvres, construits le plus près du fleuve, qui en subissent les conséquences dramatiques.

Un des quartiers de Nantes est particulièrement sinistré : le faubourg de Biesse. Les habitants sont montés sur les toits pour échapper au danger. Le courant est tellement fort que les bateliers ne veulent pas aller à leur secours, quel que soit l'argent qu'on leur offre... Les pauvres gens sont donc exposés à mourir de faim.

Témoin de cette détresse, Louis-Marie va susciter la charité : recueillir des provisions, décider un batelier à se porter au secours des malheureux. Pour y arriver, Montfort se jette dans une barque en criant : *"Mettez votre confiance en Dieu et vous ne périrez pas !"* Son audace et sa foi vont gagner le cœur de plusieurs bateliers nantais, et ainsi sauver cette population d'une mort certaine. Louis-Marie part le premier. Après la distribution des secours, il redonne courage aux habitants en détresse.

Après ce geste de charité héroïque, Montfort regagne la solitude, sans chercher du tout à profiter de la popularité que cela lui a valu auprès des Nantais.

Malgré cette charité redoublée, Montfort continue à être persécuté. Obsédé par les plaintes, ou par la peur d'avoir des ennuis avec l'administration royale, *l'évêque de Nantes ne revient pas sur sa décision* à l'égard de Montfort. L'intendant de Bretagne, monsieur Ferrand, n'a-t-il pas écrit à monsieur Mellier, son subalterne avant que monsieur de Beauveau prenne sa décision : "Monsieur (Monseigneur) de Nantes est plus extravagant que Grignon de ne pas le chasser de son diocèse." Et pourtant l'évêque estime Louis-Marie puisque trois ans après, il rendra ce témoignage dans l'attestation suivante :

"Nous, Gilles de BEAUVEAU, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique, évêque de Nantes, conseiller du Roi en tous ses conseils, etc... certifions que Messire Louis-Marie Grignon de Montfort, prêtre du diocèse de Saint-Malo, a exercé avec notre permission, dans plusieurs paroisses de notre diocèse, les fonctions d'annoncer l'évangile d'une manière pieuse et digne de louange : qu'il est de bonne vie et mœurs, d'une saine doctrine, d'une piété et d'une modestie rares. En foi de quoi, nous lui avons donné ce présent témoignage. »

*A Nantes, dans notre palais épiscopal, ce 10 du mois de mai 1713...
signé : Gilles, évêque de Nantes. »*

(Besnard n° 90)

Maintenant Louis-Marie va porter son ardeur missionnaire vers d'autres horizons, vers les diocèses de Luçon et de La Rochelle.

DOCUMENT

8.7. UN ATTENTAT CONTRE LOUIS-MARIE ET MONSIEUR DES BASTIÈRES

Louis-Marie devait quitter Campbon, en compagnie de l'abbé des Bastières pour aller à Pontchâteau. Celui-ci raconte :

"Nous avions déjà fixé le jour. Mais la veille de notre départ, sur les sept heures du soir, une femme campbonnaise me vient trouver et me dit en pleurant qu'elle venait m'apprendre une bien triste nouvelle qui nous regardait personnellement, M. de Montfort et moi. Lui ayant demandé de que c'était, elle me conta le fait en ces termes : "Je sais (dit-elle) que vous devez partir demain pour Pontchâteau, mais donnez-vous bien de garde d'y aller ce jour-là, car cinq hommes armés doivent vous attendre sur le chemin pour vous assassiner." Je lui demandai si elle en était assurée et comment elle le savait, et si elle connaissait les gens qui avaient résolu de faire un si mauvais coup. "La chose n'est que trop vraie, (me répliqua-t-elle), je le sais d'eux-mêmes. Ils étaient assis à la porte de ma maison à faire leur complot, ne sachant pas que je fusse si près d'eux. J'ai entendu qu'ils se disaient les uns aux autres : "Trouvons-nous sans faute demain, à quatre heures du matin à un tel endroit, dont je ne me souviens plus, mettons des pierres neuves à nos pistolets pour ne pas manquer notre coup. Pour moi, (dit un de ces malheureux), je m'attaquerai à ce M. de Montfort, je veux lui casser la tête." Au reste je ne connais point ces misérables, mais je vous avertis de leur mauvais dessein afin que vous les empêchiez de l'exécuter."

Je fus sur-le-champ (continue M. des Bastières) en donner avis à Monsieur de Montfort qui se moqua de moi et des avertissements de cette bonne femme disant que ce n'était pas là le premier qu'on lui avait donné et qu'on n'avait envie que de nous faire peur ; je lui dis qu'il était de la prudence même de ne pas nous exposer, que la témérité n'était pas une vertu et que dans un pareil doute, il fallait prendre le parti le plus sûr. Il suivit mon avis, et je partis le lendemain pour aller à Nantes. Et Monsieur de Montfort resta encore quelques jours à Campbon. J'ai appris depuis, très certainement, et à n'en pouvoir douter, que ces malheureux avaient attendu dans l'endroit que nous devions passer, depuis cinq heures du matin, jusqu'à huit heures du soir,...

Aussitôt que je fus arrivé à Nantes, ce complot s'étant répandu dans la ville, on me demanda si je revenais de l'autre monde. Ce compliment me surprit. Je demandai l'explication de cette énigme, et on me dit que monsieur le Curé de Campbon avait assuré que nous avions tous été tués sur le chemin, qu'on ne nous croyait plus en vie, et qu'on avait fait dire des messes pour le repos de nos âmes. »

(Grandet p. 139-141)

**9. LOUIS-MARIE, "MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE"
DANS LES DIOCESES DE LUÇON ET DE LA ROCHELLE
(mars 1711- avril 1716).**

EN PLEINE M A T U R I T E HUMAINE, SPIRITUELLE, APOSTOLIQUE

...1711	Carême	mai-août	1712	Carême	juin-juillet	oct.	hiver 1712-1713
	La Garnache	Lhoumeau La Rochelle et environs	La Rochelle	Ile d'Yeu Sallertaine	St-Christophe-du-L. La Garnache	Thairé	St-Vivien Esnandes Courçon
1713	printemps	mai-juin	juillet-août		août-sept.	hiver	1714 Printemps
Beugnon Bressuire Argenton-Château		La Séguinière	voyage de La Rochelle à Paris (Séminaire du Saint-Esprit)		Mauzé	Courçon	diocèse de Saintes
1714	mai-juin	août-sept.	oct.	nov.-déc.	1715 mars-avril	mai-sept.	
Roussay	Nantes	voyage de Nantes à Rouen (chez Mr. Blain) en passant par Saint-Lô	Nantes Rennes	La Rochelle-Loiré Breuil-Magné Ile d'Aix - Fouras St-Laurent de la Prée Oléron - Marennes	Taugon-la-Ronde St-Amand-sur-Sèvre	La Séguinière Mervent Grotte de Mervent Fontenay-le-Comte	
automne	déc.-janv. 1716		février		mars		28 avril 1716
Vouvant	Saint-Pompain		Villiers en Plaine		Pèlerinage des 33 "pénitents blancs" de St-Pompain à Saumur (à Notre-Dame des Ardilliers)		St-Laurent-sur-Sèvre mort de Louis-Marie

9.1 LOUIS-MARIE, LE "BON PERE DE MONTFORT".

Cette expression populaire en dit long sur la vénération des chrétiens qu'il évangélise ou qu'il convertit... Ces cinq années vont être particulièrement actives et fécondes. Pourquoi ?

9.1.1. L'estime et la protection de deux évêques

Dans les deux diocèses où il est appelé, *Luçon* et *La Rochelle*, Louis-Marie va donner le meilleur de lui-même. Malgré des croix, des oppositions inévitables si l'on annonce la Bonne Nouvelle, Montfort pourra toujours compter sur l'appui, la compréhension, la sagesse des deux évêques : *Monseigneur François DE LESCURE* à Luçon et *Monseigneur Etienne DE CHAMPFLOUR* à La Rochelle. C'est grâce à l'amitié de monsieur Barrin, vicaire général de Nantes, que Montfort a pu bénéficier du soutien de ces deux évêques amis, anciens élèves des Jésuites et des Sulpiciens, tout comme Montfort.

Lorsque les critiques négatives sur Louis-Marie arriveront aux oreilles de Monseigneur de Champflour, celui-ci fera toujours des enquêtes discrètes pour savoir à quoi s'en tenir. Des prêtres sages délégués par lui rétabliront la vérité.

9.1.2. Une période d'épanouissement.

Après les épreuves de Pontchâteau, Louis-Marie va connaître dans cette dernière étape de sa vie, *un bel épanouissement humain, spirituel, apostolique*. Les témoignages de ses contemporains le confirment ; des personnes prévenues négativement contre lui ne cachent par leur admiration devant ce prêtre, original bien sûr, *exigeant pour lui-même, mais devenu si doux* : Madame de Mailly à La Rochelle, les sœurs de l'Ave Maria à Paris, Jean-Baptiste Blain à Rouen, Madame d'Orion à Villiers-en-Plaine. Louis-Marie reste cependant un apôtre au cœur de feu, plein de zèle, sans respect humain devant le péché, les abus, les injustices...

9.1.3. Le "bon" Père de Montfort.

Avec la grâce de Dieu et une grande maîtrise de lui-même, cet homme vif et passionné est devenu le "bon Père de Montfort". Madame d'Orion, lors de la mission de Villiers-en-Plaine, en 1716, a remarqué cette maîtrise :

"Quoiqu'il fût né avec un tempérament très vif, il était toujours maître de lui en tout."
(recueilli par Besnard n° 165)

L'abbé des Bastières qui l'a bien connu pendant toutes ces années rend témoignage de cette "douceur".

"Nous lisons dans la vie de Saint François de Sales qu'il était naturellement violent et vif, mais que la vertu l'avait rendu doux comme un agneau. C'est là le caractère de Monsieur Grignon. Il m'a dit lui-même qu'il avait beaucoup plus de peine à vaincre la vivacité et la passion de la colère que toutes les autres ensemble, et que si Dieu l'eût destiné pour le monde, il aurait été le plus terrible homme de son siècle. Il était extraordinairement fort, il mettait très facilement une barrique remplie sur ses genoux. Je lui ai vu porter une tombe que deux hommes forts ne pouvaient lever de terre. Il a fait des efforts incroyables pour vaincre son impétuosité naturelle. Il en est venu à bout et s'est acquis cette charmante vertu de douceur, si souvent préconisée par le Fils de Dieu. Il l'avait peinte sur son visage, elle éclatait dans toutes ses conversations, tous ceux qui lui parlaient en étaient charmés." (Grandet p. 373-374)

9.1.4. "Tout à tous".

Louis-Marie se donne sans compter à toutes les catégories sociales : *aux pauvres bien sûr, mais aussi aux nobles et aux bourgeois*. En 1714, à Rennes, chez M. d'Orville, subdélégué de l'Intendant de Bretagne, il aime s'entretenir avec le Marquis de Magnanne, *"avoir avec lui une de ces conversations de cœur qui font les délices des personnes de piété"* (Besnard 157). Le futur bienfaiteur des congrégations montfortaines qui a reçu plusieurs fois Montfort en son château se confie spirituellement à Louis-Marie : il vivra en saint, avec un cœur généreux, magnanime.

A l'aise avec tous, Louis-Marie le montre bien lorsqu'il rassemble les tout-petits pour leur parler, les évangéliser. Monsieur des Bastières nous dit comment il s'y prend :

"A la fin de chaque mission, il faisait venir tous les petits enfants de la paroisse, depuis 2 ans jusqu'à environ 7 ans. Il se mettait au milieu de cette petite troupe d'innocents, et prêchait les plus grands : il leur parlait comme s'il eût été lui-même un enfant. Il leur donnait ensuite à tous sa bénédiction." (Grandet p. 368)

Une affection sincère lie Louis-Marie et tous ces gens qu'il évangélise. Les pauvres et les paysans surtout se sentent en harmonie avec cet homme. Le père de Préfontaine, jésuite, donne ce témoignage :

"Les pauvres surtout et les gens de la campagne étaient ceux auprès desquels il travaillait plus volontiers. C'était vers eux qu'il disait quelquefois qu'il était envoyé, et du salut desquels il se croyait chargé. Aussi avait-il un talent merveilleux pour les gagner et pour leur inspirer tous les sentiments qu'il voulait. Ces braves gens s'attachaient à lui, ils le regardaient comme un saint, et lorsqu'il quittait une paroisse pour aller dans une autre, ils le suivaient en foule, les larmes aux yeux, et croyaient en le perdant avoir tout perdu." (Grandet p. 446-447)

9.1.5. Un prêtre profondément humble, qui sait faire confiance à ses frères, s'entourer de collaborateurs.

Dans cette dernière période de sa vie, Louis-Marie manifeste toujours *une profonde humilité* :

"Je ne crois pas, dit Monsieur des Bastières, que l'on puisse porter l'humilité à un plus haut degré que Monsieur de Montfort l'a fait, ce que je vous rapporte prouvera clairement la vérité." (Grandet p. 367)

Louis-Marie sollicite l'avis et les critiques de ses frères devenus plus nombreux, il demande conseil, tient compte des avis différents des siens ; il s'entoure de collaborateurs (Des Bastières, monsieur Vatel, son propre frère Gabriel-François, etc.)

"Il se prosternait souvent devant ses frères... Il a été humble jusqu'à préférer les sentiments de ses inférieurs aux siens propres... Je l'ai vu consulter ses frères beaucoup de fois et il suivait leur avis au préjudice du sien. Il croyait être le plus grand pécheur du monde." (Grandet p. 368-370)

Il sait demander à ses frères et collaborateurs de le reprendre, de le *corriger fraternellement* :

"Il priait tous ceux qui demeuraient avec lui de le reprendre de ses moindres défauts, et surtout, de ne lui point pardonner les plus graves fautes. Et il nous réitérait de temps en temps cette humble prière, et la faisait également à ses frères et aux missionnaires." (Grandet p. 370-371)

9.1.6. La grâce de "toucher les cœurs".

Humilité et douceur, comme le Christ. Si Louis-Marie est très exigeant pour lui-même, s'il garde une attitude de prophète vis-à-vis du vice et du péché, *il sait gagner les âmes à l'amour de Dieu*. Pour le disqualifier, ses adversaires font courir le bruit que ses prédications sont "foudroyantes", qu'il fait "peur", en parlant continuellement de l'enfer, etc. Les témoignages des sœurs de l'Ave Maria, de madame d'Orion (cf. documents 9.7.1. et 9.7.4) rétablissent la vérité. A Rennes, *M. d'Orville*, réticent à écouter Montfort, est touché par la dévotion mariale de Louis-Marie et veut se donner à Dieu sans réserve.

Madame de Mailly, une grande dame protestante de La Rochelle, a été convertie par la sérénité et la douceur de sa parole.

"Charmée des merveilles qu'on lui racontait de ce prêtre zélé, Madame de Mailly conçut un grand désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Elle s'en ouvrit à une demoiselle catholique qui en parla à l'homme de Dieu. Il se rendit au lieu dont on était convenu. La dame fut d'abord frappée de son air de sainteté, de sa retenue, de sa modeste simplicité. Elle goûta beaucoup le talent singulier qu'il avait pour s'entretenir des choses de Dieu, d'une manière également aisée et persuasive, et qui rendait la vertu aussi aimable dans sa bouche qu'elle était austère dans sa conduite. Il répondit à ses questions avec tant de précision et de lumières, et lui mit les vérités catholiques dans un si beau jour, que dès ce premier entretien, elle se trouva presque entièrement changée. Ses propres réflexions ayant achevé de la convaincre, elle pria M. de Montfort de vouloir lui servir de guide et de consommer son ouvrage. Cette conversion devenue publique fit une sensation des plus grandes..." (Besnard n° 101)

9.2. REMPLI DE DIEU, LOUIS-MARIE DONNE DIEU.

9.2.1. Louis-Marie est rempli de Dieu.

Si Montfort a eu tant de succès apostoliques dans ces régions, c'est qu'il était *rempli de Dieu, embrasé d'amour pour lui*. Monsieur des Bastières en a été le témoin privilégié.

"L'amour que Monsieur Grignon avait pour Dieu, le portait à aller par tout l'univers pour faire connaître son saint Nom et le faire aimer de toutes les créatures... Il faisait toutes ses actions pour lui plaire, il ne pensait qu'à Dieu, ne parlait que de Dieu et n'agissait que pour Dieu." (Grandet p. 295)

Sa vie entière est *animée par la prière*, même au moment des missions les plus accaparantes :

"Je ne saurais dire au vrai combien il faisait d'oraisons par jour. Je crois que le nombre était indéterminé. Outre celle que nous faisions en commun, je l'ai vu en faire une avant de dire la Sainte Messe, et une après l'avoir dite : celle-ci lui servait d'action de grâces, et une avant de prêcher. Il pouvait par conséquent en faire cinq par jour, pendant le temps de ses missions... Il les faisait toutes à genoux... Je l'ai quelquefois trouvé dans sa chambre, la face prosternée contre terre et les bras en croix..." (Grandet p. 298)

Aussi n'est-il pas étonnant que les gens qui l'écoutent soient "touchés" par sa parole :

"Il sortait de l'oraison ayant le visage tout enflammé. Les paroles qu'il prononçait alors étaient comme autant de traits et de flèches de feu qui embrasaient les cœurs de ceux qui l'écoutaient. Oh ! disait-il, quel malheur, Dieu n'est point aimé parce qu'il n'est point connu!" (Grandet p. 296)

9.2.2. Sa manière de prier et de célébrer les sacrements attire à Dieu.

Tous ses biographes et ses collaborateurs sont unanimes à rapporter la dignité et la ferveur avec lesquelles il prie et célèbre l'Eucharistie. Le père Besnard écrit :

"Sa foi se manifestait encore mieux par les sentiments dont il paraissait pénétré dans le lieu saint. Fervent adorateur, ange à l'autel, soit qu'on le vît célébrer, soit qu'on le considérât pendant le temps de son action de grâces, qu'il faisait toujours dans l'église, on était vivement frappé de la grandeur des mystères et de la sainteté du ministère.

On se rendait en foule pour entendre sa messe, et on enviait le bonheur de la servir. Enfin la dévotion, la ferveur, la dignité avec lesquelles il traitait le sacrement auguste, concouraient à en affermir la croyance et en devenaient comme un argument de crédibilité. Le respect que la foi lui inspirait pour Jésus-Christ, Dieu et Homme corporellement présent sur l'autel, elle l'en pénétrait aussi, dans quelque lieu qu'il fût, pour la présence de Dieu dont l'immensité remplit tous les espaces." (Besnard n° 169)

9.2.3. Il réconcilie les pécheurs avec Dieu.

Au cours de ses nombreuses missions, Louis-Marie, à travers le sacrement de réconciliation (la confession), a permis à de nombreux chrétiens de *redécouvrir l'amour de Dieu*. Contrairement à ce que certains ont pu dire, *Montfort est d'une grande tendresse, plein de miséricorde à l'égard des pécheurs*. Ceux-ci vont en foule vers son confessionnal, tout comme au 19^{ème} siècle, les pèlerins d'Ars vers saint Jean-Marie Vianney.

Si Louis-Marie est bon envers les pécheurs, c'est que lui-même a une vive conscience de son propre péché. Monsieur Des Bastières en a été le témoin ému et admiratif :

"Il croyait être le plus grand pécheur du monde. Quand il pouvait me trouver seul, après la prière du soir, il se jetait à mes pieds, s'accusait des fautes qu'il croyait avoir faites, avec des paroles si touchantes, qu'il aurait fallu avoir le cœur de Pharaon pour n'en être pas attendri. Après, il me priait de lui donner des pénitences les plus humiliantes..."

(Grandet p. 370)

Montfort est un confesseur très miséricordieux, qui sait mettre en confiance.

"Monsieur de Montfort était doux jusque dans le tribunal de la pénitence. Il a toujours évité ces deux funestes excès qui ont causé et qui causent encore aujourd'hui de si grands maux dans l'église : à savoir, la trop grande rigueur et le trop grand relâchement dans la morale. Il tonnait en chaire contre tous les vices, mais il était doux et ferme tout ensemble dans le tribunal. Il avait un don singulier pour toucher les cœurs, tant au confessionnal que dans la chaire. Mais il avait tant d'horreur pour la morale trop sévère qu'il croyait que les confesseurs rigoristes faisaient cent fois plus de mal dans l'Eglise, que ceux qui étaient relâchés, quoique ceux-ci en fissent beaucoup.

J'aimerais mieux, disait-il, souffrir en purgatoire pour avoir eu trop de douceur pour mes pénitents, que pour les avoir traités avec une sévérité désespérante. Car le Fils de Dieu dit que 'ceux qui sont chargés de crimes et qui travaillent sous le poids de l'iniquité, doivent s'approcher de lui pour en recevoir du soulagement'. Cependant, quoique Monsieur de Montfort passât pour être extrêmement sévère, les grands pécheurs s'adressaient plus à lui pour se confesser, qu'à aucun autre des missionnaires. » (Grandet p. 376-377)

Il exerçait la douceur à l'égard des pécheurs qui s'adressaient à lui pour le sacrement de réconciliation . Il les recevait avec bonté, les écoutait avec patience, les encourageait à déclarer leurs péchés, avec cette charité ingénieuse qui adoucit la honte et se concilie la confiance. Ses sentiments étaient ceux d'un père qui ne suit que le mouvement de sa tendresse pour voler au secours d'un fils en danger, ou qui craint de décourager par une conduite trop sévère un fils désobéissant qui veut rentrer dans le devoir. » (Besnard n° 173)

Louis-Marie fait prendre conscience aux chrétiens que le péché est une atteinte à l'amour de Dieu et non d'abord une entorse à la morale ou une désobéissance à une loi.

"Monsieur des Bastières assure dans ses mémoires qu'il l'a souvent entendu dire en chaire : Ah ! pécheur ! si tu savais combien Dieu est bon, et combien il est aimable, tu ne l'offenserais jamais. Le plus grand des malheurs, ô mon Dieu, c'est de ne vous pas connaître, et le plus grand des supplices, c'est de ne vous pas aimer. O mon doux Jésus, faites que je vous aime tous les jours de plus en plus. » (Grandet p. 297)

Le souci spirituel de Louis-Marie pour le salut des pécheurs, fait que, dans chaque paroisse où il séjourne, *il cherche à gagner à Dieu, les pécheurs les plus scandaleux, les plus endurcis*. Il ne craint ni sa peine ni les dangers, comme en témoigne des Bastières :

"Il est marqué dans le Saint Evangile que Notre-Seigneur allait souvent chez les publicains et qu'il mangeait et buvait avec eux, afin de les convertir par ce moyen. Monsieur de Montfort s'est comporté de cette manière envers les pécheurs. Peu de temps après qu'il était arrivé dans une paroisse pour y faire mission, il s'informait s'il y avait des personnes scandaleuses et où elles demeuraient. Il allait de temps en temps les voir et leur prêchait en particulier ; il les traitait avec toute la douceur imaginable. Il en a beaucoup converti par ce saint exercice. » (Grandet p. 363)

Louis-Marie a eu le *souci d'aider et de convertir les prostituées et ceux qui abusaient d'elles*. Il a ainsi *risqué sa vie* bien des fois, en allant dans des auberges mal famées ou des bouges. Monsieur des Bastières en témoigne :

"On ne saurait dire combien de fois il a exposé sa vie pour retirer des personnes abandonnées aux crimes... Il m'a souvent conduit dans des lieux de débauches, sans m'en avertir, craignant avec raison que je n'y eusse pas voulu aller, si je l'avais su, dit M. des Bastières (suite du témoignage à 9.7.5)... Il est peu de personnes dont le zèle pour le salut des âmes ait égalé celui qu'il a eu pendant sa vie apostolique. » (Grandet p. 364-366)

Quand Louis-Marie voit que des pécheurs résistent, alors il prie lui-même davantage, et il fait prier ses paroissiens.

"Il ne faut pas s'étonner s'il faisait tant de conversions, car, comme nous l'avons déjà dit, il se préparait à ses sermons par faire une heure d'oraison aux pieds de son Crucifix. Il faisait faire des prières de toutes parts pour la conversion des pécheurs. Et il était trois ou quatre jours de la semaine sans boire de vin, pour demander à Dieu celle de quelque ivrogne. Il est souvent arrivé que des libertins venaient à ses sermons uniquement pour s'en railler et pour en rire, qui en sortaient tout changés... "J'en ai vu deux, dit une personne digne de foi, dans l'église, qui se mirent à bouffonner de ce qu'il disait, mais dans la suite, ils furent si touchés de ces discours qu'ils pleuraient à chaudes larmes, et ils se retirèrent au coin d'un autel, pour y en répandre en abondance pendant plus d'une heure..." (Grandet p. 359-360)

"Quand il ne pouvait convertir par ses remontrances quelques pécheurs qui étaient notés de crimes odieux et scandaleux, il offrait pour eux toutes les prières qu'il faisait pendant la mission. Il jeûnait et prenait souvent des disciplines sanglantes pour obtenir de Dieu leur conversion." (Grandet p. 366-367)

"Un homme de qualité ayant assisté à plusieurs de ses sermons, s'en était moqué d'une manière très scandaleuse, et en avait fait des railleries piquantes et publiques. Peu de temps après, il tomba dangereusement malade, il ne voulut point se confesser à d'autres qu'à Monsieur Grignon qu'il demanda. Il lui fit une confession générale de toute sa vie, avec des sentiments de la plus vive douleur de ses péchés, après une réparation publique du scandale qu'il avait causé et enfin il mourut entre ses bras." (Grandet p. 357-358)

Comme il est arrivé bien souvent dans d'autres diocèses, des personnes mal intentionnées allèrent calomnier Louis-Marie auprès de monseigneur de Champflour. Celui-ci, avisé, demanda à trois prêtres réputés pour leur sagesse, d'observer de près Louis-Marie, en tout ce qu'il disait ou faisait. Ceux-ci revinrent vers l'évêque de La Rochelle en disant :

"Nous l'avons entendu, dirent-ils, c'est un ouvrier infatigable, qui ne respire que la gloire de Dieu. Il combat le vice avec le zèle d'un apôtre. S'il poursuit vivement le péché, il ménage le pécheur avec toute la charité possible. Il fait la guerre au scandale avec une sainte liberté, sans être retenu par aucune considération. C'est uniquement ce qui a soulevé contre lui plusieurs pécheurs scandaleux." (Besnard n° 103)

Assuré de l'appui de l'évêque, Louis-Marie peut alors donner le meilleur de lui-même.

9.2.4. Montfort se ménage des temps prolongés de retraite.

Non seulement, il prie beaucoup la nuit, mais de temps en temps, après des périodes d'activités apostoliques intenses, Montfort aime retrouver la solitude et la retraite pour se plonger en Dieu et refaire ses forces spirituelles.

Deux de ces lieux sont restés célèbres dans l'histoire montfortaine : l'Ermitage Saint-Eloi à La Rochelle et la Grotte de la Forêt de Mervent, près de Fontenay-le-Comte.

L'ERMITAGE SAINT-ELOI est une petite maison toute simple dans les faubourgs de La Rochelle, qu'une dame généreuse met à sa disposition... C'est là que Louis-Marie a probablement composé le "Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge" à l'automne 1712, la Règle de la Compagnie de Marie en 1713, celle des Filles de la Sagesse en juillet 1715. Quelques cantiques y ont vu le jour. Cette petite maison de La Rochelle est donc *un haut-lieu spirituel pour les congrégations montfortaines.*

LA GROTTÉ DE LA FORÊT DE MERVENT en est un autre ; elle est située au cœur de la forêt, près d'un ruisseau. Montfort a vécu là des heures de contemplation, d'admiration et de repos. Il a composé un cantique particulier pour célébrer sa chère solitude de la Forêt de Mervent.

"C'est une caverne enfoncée,
Vers le Nord, dans un rocher,
Qui servait à cacher
Le faon et la biche lassée.
LOIN DU MONDE EN CET ERMITAGE,
CACHONS-NOUS POUR SERVIR DIEU.

La retraite est la grande école
Où les saints se sont formés,
Où leurs cœurs enflammés
Ont eu le don de la parole
LOIN DU MONDE EN CET ERMITAGE
CACHONS-NOUS POUR SERVIR DIEU.

(O.C. cantique 157 - 4 et 25)

Mais le 28 octobre 1715, Charles Morisseau, agent administratif des Eaux et Forêts de Fontenay-le-Comte, dresse un procès-verbal au Père de Montfort pour avoir "construit un mur", "s'être emparé de la huitième partie d'un arpent" de terrain inculte, et pour avoir arraché sept vieilles souches de châtaigniers dans la forêt, propriété du Roi !... Mais, comme le dit le père Le Crom, "à cause des bonnes intentions du saint ermite, les choses en restèrent là sans amende ni prison.» (Le Crom p. 295)

Aujourd'hui, cette grotte est appelée : "La grotte du Père de Montfort".

9.3. LOUIS-MARIE ET SES PROCEDES APOSTOLIQUES DANS LES MISSIONS.

Montfort sait "distribuer le pain de la Parole de Dieu sous des **formes variées**", disait le père Vincent, collaborateur de Louis-Marie dans le diocèse de Saint-Malo... Dans les diocèses de La Rochelle et de Luçon, il va faire preuve de grande imagination apostolique. La majorité de ses auditeurs étant analphabètes, il met à leur service, son âme d'artiste et surtout sa vie spirituelle et sa connaissance savoureuse de la Bible.

9.3.1 Le charisme de Montfort : incarner l'Evangile dans la culture des pauvres, du "peuple".

Montfort a aimé les pauvres, les "peuples" ; il s'est fait pauvre, vivant avec et pour eux ; il les a conduits à une vie mystique authentique :

il a mené une véritable inculturation.

Louis-Marie a ressenti vivement le décalage et même le fossé existant entre les "riches" et les "pauvres". La société du temps de Louis XIV présentait 2 rythmes de vie, 2 cultures souvent antagonistes.

Culture des gens riches, "cultivés" des nobles, des bourgeois, des membres du haut-clergé (évêques, abbés), prêtres des villes, etc...	Culture populaire des paysans, artisans, petites gens des villes, souvent analphabètes, des poissonnières, bouchères, revendeuses,... (cf lettre à Montbernage)
Culture religieuse savante des clercs, des théologiens, des jansénistes, des augustinien qui veulent une religion "pure" → <i>religion "savante"</i>	Culture religieuse populaire avec ses pratiques, ses dévotions, ses valeurs et ses déviations,... celle de la masse des fidèles. → <i>religion "populaire"</i>

A cette époque, les pauvres, les "peuples" étaient souvent maltraités, minimisés ou méprisés... (Pour Voltaire, le "peuple" = "la populace qui n'a que ses bras pour vivre" ; cf la lettre de Monseigneur de Beauveau au Père Le Tellier, confesseur du roi Louis XIV, à propos de Pontchâteau, suggérant de laisser une croix pour "contenter le peuple", faisant même une réflexion sur ce peuple... réflexion qu'un biographe n'ose citer...) A La Rochelle, le "peuple" forme 85 % de la population qui compte environ 20 000 habitants. Dans les campagnes, c'est l'analphabétisme : 19 % des hommes savent signer, 5 % des femmes.

Louis-Marie, volontairement, s'est fait "pauvre". Comme le dit le Père Stefano De Fiores, Montfort a été :

" un être - pour - et - avec - le - peuple "

(Dossier montfortain - déc.86 - "Grignon de Montfort et la spiritualité populaire" p. 23)

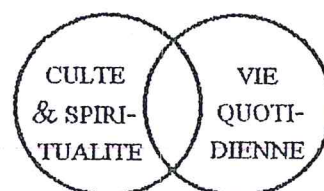
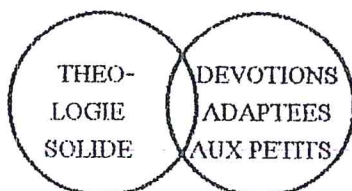
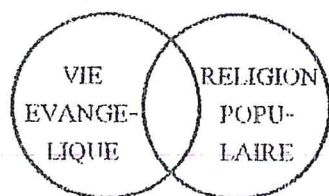
Mais si Montfort a pris le parti des pauvres, *ce n'est pas contre les riches* qu'il a aimés et évangélisés. C'est comme le dit l'Eglise aujourd'hui, par option préférentielle. Il a partagé la vie des petits. Il a eu une grande estime pour eux.

Un historien, Robert MANDROU, grand connaisseur de la culture populaire, a écrit sur Louis-Marie un article percutant où il affirme :

Grignon de Montfort, au début du 18^{ème} siècle, est certainement un des rares clercs de l'Eglise gallicane (celle de France) qui ait perçu la nécessité de renouveler l'enseignement de l'Eglise à l'usage des pauvres, c'est-à-dire à l'usage de la masse de la population française." (Rencontres montfortaines N°11-Pâques 1974 - "Montfort et l'évangélisation du peuple." P. 18)

Louis-Marie n'a pas regardé de haut la culture populaire. Il ne l'a pas sabrée en disant : "Ne faites pas ceci, ne faites pas cela ! C'est superstitieux, ce n'est pas bon, ça n'a pas de raison d'être, c'est une mauvaise croyance, vous n'êtes plus orthodoxes, vous êtes condamnables, vous êtes sorciers, vous êtes hérétiques !" (R. Mandrou op. cit. p. 17)... *Montfort a fait siennes la culture et la religion populaires* : il ne les a pas gardées telles quelles mais *il les a renouvelées de l'intérieur, il les a christianisées*. Il a offert aux pauvres et aux petits :

- un programme évangélique exigeant où superstitions, vices n'ont pas leur place
- une vraie spiritualité qui unifie leur vie : il a supprimé le divorce qui existait entre pratique religieuse et vie quotidienne
- la vie mystique même : il leur propose l'union au Père, au Christ-Sagesse, à l'Esprit-Saint, à travers la voie spirituelle qu'est la donation de toute sa vie au Christ par Marie



Louis-Marie assure l'équilibre, la synthèse entre ces réalités souvent mal vécues, mal coordonnées. Il va assurer cette pédagogie de la Foi à travers :

- le recours au langage du "merveilleux" qui marque le goût populaire : Louis-Marie l'exploite pour traduire le mystère chrétien, sans tomber dans les travers dangereux...
- la réponse au besoin du soutien communautaire, de se retrouver en groupe. Montfort a le sens de la psychologie des masses :
 - veillées
 - cantiques populaires entraînants : théologie solide chantée !
 - associations, confréries
 - rosaires, chapelets médités ensemble (cf. Montbernage, Saint-Lazare)
 - processions... para-liturgies du Contrat d'Alliance
 - pèlerinages (cf. à Notre-Dame des Ardilliers)
 - etc,...

- l'utilisation du style oratoire, pathétique qui touche le cœur des petits
- l'adoption du langage concret, imagé du peuple : celui des paysans, des artisans, l'utilisation de paraboles, d'histoires bibliques (cf. le Contrat d'Alliance)

L'abbé Henri Brémond, grand historien de la spiritualité, de la mystique affirme que :

Montfort appartient à ces maîtres spirituels qui sont moins soucieux de trancher une végétation abondante que de greffer sur elle, pour ainsi dire, la vie la plus pure, la mystique la plus haute, le théocentrisme le plus rigoureux, ... C'est là précisément ce qu'a réalisé avec une aisance merveilleuse et, dès avant la fin du 17^{ème} siècle, le maître par excellence de la dévotion mariale, le bienheureux Grignon de Montfort, qui est tout ensemble, le dernier des grands bérulliens et un insigne missionnaire. Dans son traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge, la dévotion des élites et la dévotion des foules se rencontrent, elles se fondent l'une dans l'autre, précieux chef-d'œuvre duquel on ne saurait dire s'il est plus bérullien que populaire, ou inversement."

Ce que Brémond affirme au sujet de la dévotion mariale, on doit l'appliquer à toute la vie missionnaire de Montfort. (Stefano de Fiores - op.cit. p. 7)

Montfort, le missionnaire qui a su élaborer

**une SPIRITUALITE du PEUPLE
pour LE PEUPLE**

9.3.2 Missions et retraites réservées à certaines catégories.

Habituellement, Montfort prêche à un public varié, mais pour mieux toucher certaines catégories, il leur donne des exercices ou une retraite à part : retraites pour les femmes à La Rochelle ou à Fontenay, mission pour les soldats à La Rochelle, retraite pour religieuses à Fontenay, etc.

9.3.3 Cantiques et mimes.

Pour mieux faire pénétrer les fruits de la mission, *il compose des cantiques sur des airs profanes connus et entraînants* où les gens retrouvent *la vérité évangélique mise à leur portée, de même que la foi et l'enseignement de l'Eglise*. Il ne craint pas d'utiliser *des cantiques dialogués* où une vingtaine d'acteurs interviennent avec des airs différents (cf. le cantique 127, dans O.C.)

Ce don de Montfort, nous nous en rendons compte dans une anecdote au sujet de Catherine Brunet, compagne de Marie-Louise Trichet à Poitiers et à La Rochelle. Cette jeune fille très gaie aime la musique et les chants ; au début, elle fredonne des chansons frivoles. Louis-Marie le lui fait remarquer gentiment. Alors elle réplique :

"Je ne fais aucune attention aux paroles. L'air seul m'intéresse, composez un cantique sur le même air et je le chanterai." Le missionnaire accepta le défi et, après avoir réfléchi quelques instants, la tête entre les mains, il remettait à la jeune fille des couplets plus dévots qu'elle chantait avec âme. » Le Crom p. 413

Certains cantiques sont composés spécialement pour telle paroisse, tels le cantique 163 pour ses "Chers Habitants de Saint-Pompain", qui ne sont pas trop décidés de venir à la mission ! ... ou le cantique 159 pour les chrétiens de Vouvant en l'honneur de "Notre-Dame de Toute Consolation".

Il compose pour ses chers soldats de La Rochelle un cantique-règlement de vie, simple et facile à graver dans la mémoire. (cf. le cantique 95 du Bon soldat, dans O.C. p. 1387)

9.3.4 Processions.

Pour inaugurer ou clôturer les "missions", Montfort utilise toujours ce procédé où tout le corps participe, où la communauté chrétienne manifeste son unité et sa foi.

Un chrétien de La Rochelle, Claude MASSE, officier royal, a été très impressionné par la procession des 3 000 femmes de la ville, se déroulant dans la dignité, la beauté et surtout la ferveur, le 16 août 1711,

"toutes un cierge à la main, avec un long chapelet et l'acte de renouvellement de leurs promesses du baptême, et, la plupart, pieds nus. Deux hautbois des canonniers jouaient, à la fin de chaque verset, des cantiques qu'elles chantaient en chœur." (Claude MASSE, cité par Le Crom p. 259)

Montfort est en avance sur son temps lorsqu'il *fait porter solennellement la Bible ou le Livre des Evangiles en procession*. Claude MASSE signale que Gabriel-François GRIGNION, frère de Louis-Marie, devenu prêtre et collaborateur du saint "portait presque toujours le Livre des Evangiles"... Louis-Marie qui a tant médité la Parole de Dieu veut montrer à ses frères, qu'ils soient catholiques ou protestants (ceux-ci sont assez nombreux dans la région de La Rochelle) le respect et l'amour que l'on doit avoir à son égard. Ainsi lorsqu'il termine la mission de Saint-Pompain, Louis-Marie organise une procession pour aller vers l'église de **VILLIERS-EN-PLAINE** où il doit commencer une autre mission.

"Il y alla processionnellement avec tous les habitants, et pour former une espèce de triomphe à la Parole de Dieu, il prit le livre de la Sainte Bible fort proprement relié, et le fit porter sous un dais jusque dans l'église du lieu où la mission commença dès ce jour. C'était au mois de février 1716." (Besnard n° 165)

9.3.5 Sermons, conférences.

Sa manière de prêcher est captivante, proche des petites gens. De temps en temps, Montfort permet aux gens, hommes et femmes, de *poser des questions* sur l'Evangile ou des cas de conscience. Cette méthode est *assez révolutionnaire* à l'époque. Il l'utilisa à la mission des femmes de La Rochelle, en août 1711.

A **SAINT-LO**, en Normandie, en 1714, il fait des conférences à propos de cas de conscience parfois très épineux.

"Il s'y prit d'une autre manière (que celle des autres missionnaires) qu'il croyait plus utile et qu'il disait lui-même être plus hardie. C'était de permettre à quiconque de l'interroger et de lui proposer ses doutes et ses difficultés..." (Besnard n° 138)

Des prêtres et des religieux en ont profité pour lui poser des questions-pièges ou lui opposer des objections qu'ils croyaient irréfutables. Louis-Marie y répond calmement, avec justesse et précision ! Tous en sont étonnés !

9.3.6 Le sommet de toute mission : le renouvellement des promesses du baptême :

LE CONTRAT D'ALLIANCE AVEC DIEU

A la fin des missions, Montfort donne à chaque chrétien une image imprimée qu'il fait signer, et chacun s'engage au cours de la liturgie à renouveler solennellement ses promesses du baptême en se donnant totalement à Jésus-Christ par les mains de Marie. Parfois, il renferme ce contrat dans un petit coeur de cuivre, que l'on fixe à la grande croix de la mission, souvenir de ce temps fort de la paroisse... Montfort a été vraiment fidèle à la mission que le pape Clément XI lui avait donnée à Rome en 1706.

Montfort a bien compris et combattu le risque majeur de la religion populaire : "la séparation entre le culte et la vie, entre la foi et la conduite, entre les sacrements et les engagements qu'ils comportent" (Rey-Mermet)... C'est en faisant prendre conscience aux chrétiens adultes de leur baptême et de ses exigences qu'il redonne unité à leur vie.

Pour Montfort, le meilleur moyen de renouveler efficacement ces promesses du baptême, c'est de se consacrer entièrement au Christ par Marie, elle qui ne peut que conduire à aimer le Christ.

Voici comment se déroule la "para-liturgie du contrat d'Alliance", précédée d'une grandiose procession. (cf Grandet p. 409 et sq)

1 - Au retour de la procession, le diacre s'assoit sur un grand fauteuil, devant la porte de l'église, l'*Evangile* ouvert sur ses genoux. Les chrétiens se mettent à genoux, baisent le livre sacré en disant : "Je crois fermement toutes les vérités du Saint Evangile de Jésus-Christ".

2 - Ils entrent dans l'église, passent devant les *fonts baptismaux*, les baisent, et un prêtre leur fait prononcer les vœux de leur baptême : "*Je renouvelle de tout mon cœur les vœux de mon baptême et renonce pour jamais au démon, au monde et à moi-même.*"

3 - Ils passent ensuite à l'autel où les attend Louis-Marie avec sa petite statue de *Notre-Dame de la Route*. Il la leur fait baiser en disant cette consécration : "*Je me donne tout entier à Jésus-Christ, par les mains de Marie, pour porter ma Croix à sa suite tous les jours de ma vie.*"

4 - Une solennelle *élévation de l'Evangile* par le diacre clôt la cérémonie. Montfort, monté en chaire, interpelle le diacre : "Quelle est la règle que tout chrétien doit observer pour arriver au bonheur éternel ?" Le diacre répond : "Voilà la règle de tous les chrétiens ; quiconque n'en observe pas tous les préceptes et ceux de l'Eglise, n'entrera pas dans le royaume de Dieu." Le diacre porte ensuite l'*Evangile* au Père de Montfort qui le reçoit à genoux, se relève, le met sur sa poitrine et prêche.

9.3.7 Des livres de spiritualité adaptés aux "petits" selon l'Evangile.

Montfort a su mettre par écrit ce qu'il a expérimenté et enseigné avec fruit pendant toutes ces années d'intense labeur apostolique. Il le met à la portée des gens simples... C'est probablement en 1712, à La Rochelle, qu'il compose son principal ouvrage (avec celui de "l'Amour de la Sagesse Eternelle") : *le traité de la Vraie Dévotion à Marie (Préparation au règne de Jésus-Christ)*, qu'il écrit dans la solitude et la prière de l'ermitage Saint-Eloi. Dans ce petit ouvrage, l'on devine toute la richesse intérieure de l'apôtre et toute son expérience de missionnaire...

En 1714, il profite d'une retraite à Rennes pour écrire sa fameuse "*Lettre aux Amis de la Croix*".

9.3.8 L'établissement des "PETITES ECOLES".

Pour prolonger les fruits de la mission, pour éduquer chrétiennement des enfants devenus le "fléau" de La Rochelle à cause leur oisiveté, Montfort va créer pour eux de *petites écoles gratuites*. Il fait même venir Marie-Louise TRICHET de Poitiers afin d'ouvrir la première école pour petites filles pauvres, en mars 1715 à La Rochelle. C'est bientôt un grand succès. (cf. document-témoignages 9.7.3)

Monsieur l'abbé Mulot, frère du curé de Saint-Pompain et futur successeur de Louis-Marie, avait remarqué à propos de Louis-Marie :

"Les fruits de ses missions persévéraient bien plus longtemps dans les lieux où il avait passé que' dans ceux où d'autres missionnaires avaient travaillé, soit qu'il eût une grâce plus abondante, soit qu'il se servît de pratiques très saintes pour y perpétuer les fruits de ses missions par les petites écoles, par l'établissement du Saint-Rosaire, des pénitents blancs et autres confréries. » (Grandet p. 224-225)

Le père Besnard témoigne de *l'attachement du missionnaire aux enfants, garçons et filles, de son souci de former des maîtres et maîtresses.*

"Monsieur de Montfort ne se bornait pas à ramener les pécheurs dans les voies du salut ; il pensait encore à conserver l'innocence dans ceux en qui elle est le privilège de l'âge et le fruit du baptême. Il savait que la réforme la plus entière, dans une ville, dans une campagne, ne pouvait durer qu'un petit nombre d'années, si l'on ne s'appliquait pas à former une postérité sainte, en apprenant aux enfants l'abrégé de la foi et les devoirs du christianisme. C'était déjà un des exercices ordinaires de ses missions.

On le voyait même à l'exemple de Jésus-Christ, donner à cet âge tendre et innocent des marques d'une singulière prédilection. Il prenait plaisir à se voir entouré d'une troupe d'enfants ; il les caressait et formait pour eux des vœux dont leurs saints anges faisaient retomber sur lui-même le fruit et le mérite. Les enfants, disait-il, sont la plus pure portion du troupeau de Jésus-Christ, ils ont encore le précieux trésor de l'innocence, mais si l'on n'a soin de leur procurer des secours pour se conserver dans cet état, infailliblement ils la perdront.

Il ne croyait pas devoir se borner à ces secours passagers qui ne pouvaient durer que le temps d'une mission, il leur en préparait de plus durables. Dans cette vue, il fit choix de quelques jeunes gens qui s'étaient mis sous sa conduite et qu'il commença à former solidement à la piété. Ensuite, il leur donna un maître pour leur enseigner à bien lire et à bien écrire, et l'arithmétique. Par là, il les mettait en état d'enseigner eux-mêmes, et l'instruction des garçons devait leur être confiée.

Pour ce qui est de l'instruction des filles, l'établissement destiné en partie à cette fonction, et aujourd'hui si étendu, avait déjà pris naissance à l'hôpital de Poitiers et devait bientôt commencer à La Rochelle un exercice de charité d'autant plus utile que l'éducation gratuite qu'on donne aux personnes du sexe est un bien qui se perpétue dans les familles et devient également avantageux à l'Etat et à la religion. Ce sont en effet les gens de travail et les pauvres qui composent la portion la plus nombreuse de la société et qui donnent plus de sujets à l'Etat et d'enfants à l'Eglise. » (Besnard n° 130)

Dans les dernière années de sa vie, *l'établissement des petites écoles est devenu une de ses priorités.* Dans son testament de 1716, Louis-Marie mentionne une fois les frères qui "tiennent l'école"... Il pense même destiner une partie des frères du Saint-Esprit

à faire les écoles charitables.

Jusqu'à la Révolution Française, des frères du Saint-Esprit tiendront l'école de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Le père Gabriel DESHAYES, ne fera que développer les intentions de Montfort.

9.3.9 L'érection de croix, de calvaires.

Montfort, apôtre de la croix : c'est l'un des plus beaux titres par lesquels Louis-Marie est connu. A la fin de ses missions, il fait ériger une grande croix ou même un Calvaire, comme un moyen de perpétuer les fruits de l'apostolat des missionnaires, comme un rappel permanent pour chaque chrétien de ses engagements, et surtout comme *le signe du Salut, de l'Amour de Dieu.*

Dans la dernière période de sa vie, il a continué ce qu'il avait voulu réaliser à Pontchâteau : ainsi *le grand Calvaire de Sallertaine*, au diocèse de Luçon. Mais là encore, en raison de susceptibilités (une grande dame du pays n'avait pas accepté que Montfort fasse des remontrances à sa fille qui se comportait mal !) et de faux-rapports, le Calvaire sera détruit.

Le Père Besnard témoigne que :

"Partout, il exaltait la croix et lui faisait honneur. Il érigeait tant qu'il pouvait, des confréries de la Croix dans ses missions. Il faisait planter la Croix sur les lieux les plus élevés. Il composait et il faisait chanter des cantiques en l'honneur de la Croix. Il fit un ouvrage qu'il intitula "Lettre circulaire aux Amis de la Croix", où il n'enseigne et ne prescrit que ce qu'il pratiquait lui-même." (Besnard n° 174)

9.3.10 La méditation du "Rosaire", du chapelet.

Montfort, le Père au grand chapelet !... Pour Louis-Marie, le Rosaire est un puissant moyen de perpétuer les fruits de la Mission. Pour lui, contempler les mystères du Rosaire, c'est contempler les mystères du Salut, c'est accueillir la Parole de Dieu.

Dans sa règle des missionnaires de la Compagnie de Marie, Montfort recommande avec soin cette pratique qu'il a si bien expérimentée :

"Ils établissent de toutes leurs forces, pendant toute la mission, soit par des lectures au matin, soit dans les conférences, soit dans la prédication, la grande dévotion du Rosaire de tous les jours. Et ils agrègent en cette confrérie (comme ils en ont le pouvoir) tous ceux qu'ils peuvent ; et ils leur expliquent les prières et les mystères dont il est composé, soit par leurs paroles, soit par des peintures ou des images qu'ils ont pour cet effet, et ils leur donnent l'exemple, récitant tous les jours de la mission le Rosaire tout haut, tout entier, en français... Voilà un des plus grands secrets venus du Ciel pour arroser les cœurs de la rosée céleste, et leur faire porter le fruit de la Parole de Dieu, comme ils expérimentent tous les jours."

Règle n° 57 (O.C. p. 704-05)

Il écrit un petit livre *"Le Secret admirable du Très Saint-Rosaire"* pour livrer son expérience et montrer comment le Rosaire est un secret de sainteté adapté à tous les chrétiens.

Le provincial des dominicains, dans un document signé à La Rochelle en 1712, témoigne du zèle remarquable de Louis-Marie pour propager la pratique du Rosaire :

"Nous déclarons que Monsieur Louis-Marie Grignon de Montfort, frère de notre Tiers-Ordre, prêche partout avec beaucoup de zèle, d'édification et de fruit la Confrérie du Saint-Rosaire, dans toutes les missions qu'il fait perpétuellement dans les villes et les campagnes, dont nous avons été témoin dans trois missions que nous avons faites avec lui dans notre église de La Rochelle en 1711, et par lesquelles missions il a fait entrer dans la dite confrérie une infinité de personnes, ce qu'il a fait aussi dans les paroisses voisines de la susdite ville de La Rochelle..."

A La Rochelle, ce 12 mai 1712.

signé : Frère François LE COMTE, provincial
(Document cité dans O.C. lettre 23, p. 60)

60 ans après la mort de Louis-Marie, le père Besnard peut témoigner à son tour :

"A l'exemple de Saint Dominique, il employait la récitation du Rosaire, comme un puissant moyen d'attirer la grâce de Dieu sur ses missions. Il en faisait un des principaux exercices, et lui-même le récitait tout entier chaque jour." (Besnard n° 182)

9.3.11 Les associations religieuses ("confréries") pour permettre aux laïcs un meilleur engagement chrétien :

Pour que le renouvellement des promesses du baptême ne soit pas un feu de paille, Louis-Marie encourage les chrétiens à se grouper en associations. Ces associations qu'il suscite ou renouvelle permettent aux laïcs d'être, grâce au soutien communautaire :

1. *fidèles à leur vocation baptismale* : être tout à Jésus-Christ avec l'aide maternelle de Marie
2. *engagés personnellement* à être plus fidèles, plus fervents dans leur vie chrétienne quotidienne ...
3. *apôtres* dans leur village ou leur quartier, par leur charité, leur prière, (cf. "ils édifieront les fidèles de l'un et l'autre sexe, par la pratique des vertus chrétiennes." - Règlement des Pénitents Blancs O.C. p. 818 § 2.5)

Louis-Marie suscite ainsi ce qu'on appelle aujourd'hui *"l'apostolat des laïcs"*, les *"mouvements d'action catholique"*, montrant ainsi que l'œuvre du salut est l'affaire de tous les chrétiens.

Louis-Marie et ses collaborateurs ont suscité plusieurs "associations" ou "confréries" :

1. Confrérie du Saint-Rosaire, moyen très adapté aux "petits" pour leur faire méditer l'Evangile (cf. L. 23, SAR N° 134-135)
2. Amis de la Croix, Filles de la Croix (cf. L.A.C.). Se rappeler qu'à Poitiers, il avait fondé une association les "Filles de la Sagesse" destinée primitivement à des laïques...
3. Confrérie des Pénitents Blancs pour les hommes (cf. Règlement en O.C. p. 816 sq.)
4. Confrérie des Vierges pour les jeunes filles (cf. Règlement en O.C. p. 815 sq.)
5. Confrérie du Saint Esclavage de la Mère de Dieu (cf. Blain 78)
6. Confrérie de Saint-Michel pour les militaires (cf. L. 21)

Il encourageait également les laïcs à s'engager dans l'adoration du Saint-Sacrement (soit 1 heure par semaine, soit 1 heure par mois, soit 1 heure par an) : il les avait mis en communion spirituelle avec les Bénédictines du Saint-Sacrement de Paris, fondées par Mère Mechtilde, ordre auquel appartenait Louise-Guyonne, sœur préférée de Louis-Marie.

"Il établissait dans toutes les paroisses l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, faisant prendre à chacun de ses auditeurs, 1 heure dans la semaine ou dans le mois, ou dans l'année..." (Grandet p. 398)

Un beau témoignage est donné par Monseigneur de Champflour sur ces associations. En 1720, il donne une attestation, une approbation des Règlements et Statuts de la Confrérie de la Croix érigée pour les femmes de La Rochelle. Il écrit :

"Il y a une confrérie de Filles de la Croix établie en La Rochelle par défunt Monsieur de Montfort, laquelle subsiste et est dirigée par le sieur des Bastières qui a soin de les assembler tous les mois, et de leur faire un petit discours sur leurs obligations, et pour les entretenir dans la piété. Elles approchent souvent des sacrements."

*Donné à La Rochelle, le 2 septembre 1720
ETIENNE, évêque de La Rochelle*

(Grandet p. 190)

Monsieur Grandet dit qu'il y a toujours eu plus de 60 personnes dans cette confrérie de La Rochelle.

Louis-Marie, dans le *"Secret admirable du Très Saint Rosaire"* témoigne sur la confrérie du Saint Rosaire, sur le soutien spirituel qu'elle apporte aux membres, sur son influence apostolique :

[134] Enfin le Rosaire récité en commun est bien plus terrible au démon, puisqu'on fait, par ce moyen, un corps d'armée pour l'attaquer. Il triomphe quelquefois fort facilement de la prière d'un particulier, mais si elle est unie à celle des autres, il n'en peut venir à bout que difficilement. Il est aisé de rompre une housine toute seule; mais si vous l'unissez avec plusieurs autres et en faites un faisceau, on ne peut plus la rompre. *Vis unita fit fortior*. Les soldats s'assemblent en corps d'armée pour battre leurs ennemis; les méchants s'assemblent souvent pour faire leurs débauches et leurs danses; les démons même s'assemblent pour nous perdre; pourquoi donc les chrétiens ne s'assembleront-ils pas pour avoir la compagnie de Jésus-Christ, pour apaiser la colère de Dieu, pour attirer sa grâce et sa miséricorde, et pour vaincre et terrasser plus puissamment les démons?

Cher confrère du Rosaire, si vous demeurez à la ville ou à la campagne, auprès de l'église de la paroisse ou d'une chapelle, allez-y au moins tous les soirs, avec permission de monsieur le recteur de ladite paroisse, et là en compagnie de tous ceux qui voudront y venir réciter le chapelet à deux chœurs; faites la même chose dans votre maison ou celle d'un particulier du village, si vous n'avez pas la commodité de l'église ou de la chapelle.

[135] C'est une sainte pratique que Dieu, par sa miséricorde, a établie dans les lieux où j'ai fait des missions, pour en conserver et augmenter le fruit, pour empêcher le péché. On ne voyait dans ces bourgs et villages, auparavant que le chapelet y fût établi, que danses, débauches, dissolutions, immodesties, jurements, querelles, divisions; on n'y entendait que des chansons déshonnêtes, paroles à double entente. A présent on n'y entend que le chant des cantiques et la psalmodie du *Pater* et de l'*Ave*; on n'y voit que de saintes compagnies de 20, 30, 100 personnes et plus, qui chantent comme des religieux les louanges de Dieu à une heure réglée.

Il y a même des lieux où on récite le Rosaire en commun tous les jours, en trois temps de la journée. Quelle bénédiction du ciel! Comme il y a des réprouvés partout, ne doutez pas qu'il n'y ait, dans les lieux où vous demeurez, quelques méchants qui négligeront de venir au chapelet, qui s'en railleront peut-être même et feront tout ce qu'ils pourront, par leurs mauvaises paroles et leurs mauvais exemples, pour vous empêcher de continuer ce saint exercice; mais tenez bon. Comme ces malheureux doivent être à jamais séparés de Dieu et de son paradis, dans l'enfer, il faut qu'ici-bas, par avance, ils se séparent de la compagnie de Jésus-Christ et de ses serviteurs et servantes.

9.4. QUELQUES MISSIONS CARACTERISTIQUES.

Louis-Marie a prêché beaucoup de missions dans le diocèse de La Rochelle et quelques-unes dans celui de Luçon. Voici celles que l'on pourrait retenir parmi les plus caractéristiques :

9.4.1. La Rochelle (1711, 1712, 1713, 1714).

Cette ville demeure un pôle très important de la vie de Louis-Marie et de son apostolat. Il y a bénéficié de la compréhension et de l'appui de Monseigneur de CHAMPFLOUR.

Il y prêche successivement, *en 1711, trois missions* ; l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, la troisième pour ses "chers" soldats... La mission prêchée à plus de 3 000 femmes et terminée par une imposante procession, a prouvé la maturité apostolique de Louis-Marie (cf. 9.3.3)... Celle aux soldats est également une réussite apostolique : *il a l'art de "toucher les cœurs."*

"Ici encore, le zèle de l'apôtre fit merveille. Pendant les sermons, les militaires exprimaient tout haut leur repentir, et, plus d'une fois, avant de sortir de l'église, on les vit se prosterner contre terre, criant miséricorde."

Dans les rues, Monsieur de Montfort se mêlait à eux ; tous l'entouraient, soldats et officiers, de leur respectueuse affection, ne craignant pas de venir le consulter à domicile. Le saint les accueillait cordialement, tranchait leurs difficultés en quelques avis brefs et paternels, et les renvoyait encouragés."

Plusieurs ne sachant pas lire, il composa pour eux un règlement de vie simple et précis, sous la forme d'un cantique facile à graver sans la mémoire, où il ne craint pas, entre autres conseils, de leur recommander la confession "tous les mois."

Une procession triomphale couronna les exercices. La sainte ardeur du Père de Montfort sut accomplir de vrais prodiges. "Tous les soldats, écrit Grandet, y marchèrent nus pieds (sic), tenant un crucifix dans une main et un chapelet dans l'autre... Un officier, à leur tête, aussi pieds nus, portait une espèce de drapeau ou d'étendard de la croix. Tous chantaient les litanies de la Sainte Vierge ; les chantres, d'espace en espace, entonnaient ces mots: "Sainte Vierge, demandez pour nous" et le chœur répondait : "l'Amour de Dieu". Et cette réponse se faisait d'un air si touchant, chacun ayant les yeux sur son crucifix, que tous ceux qui étaient présents, se trouvèrent attendris par ce spectacle." (Le Crom p. 260-261 - Grandet p. 177-178)

Montfort a tellement d'influence évangélique que *de nombreuses conversions s'opèrent. Madame de Mailly*, une dame de haut rang, protestante convaincue, devient catholique en raison de la sérénité et de la douceur de la parole de Louis-Marie (cf. 9.1.6). Cette conversion a un grand retentissement à La Rochelle.

La conversion d'une jeune fille de 25 ans, BENIGNE PAGE, est extraordinaire. Cette jeune fille "de condition" ne vit que dans le luxe et la vie facile, elle ne cherche qu'à plaire à une cour de prétendants. La voilà qui se promet de rire aux dépens de ce fou de Montfort : elle décide de venir à l'église des Hospitalières de Saint-Augustin, en tenue luxueuse et provocatrice, sûre qu'elle va déclencher les remontrances du prédicateur ou du moins lui faire perdre le fil de son homélie ; ainsi elle et tous ses "amis" pourront bien rire... Louis-Marie ne lui fait aucune remontrance, il a pour elle un regard de compassion. Mais la parole de ce prêtre l'a tellement bouleversée qu'elle décide après l'homélie de le rencontrer. L'entretien durera plus de deux heures. Le lendemain, *elle quitte tout pour devenir sœur clarisse* (franciscaine) dans un monastère de La Rochelle. La nouvelle de la conversion de Bénigne Pagé éclate comme une bombe dans la ville. Et *l'exemple de cette jeune fille devient contagieux ! Cela vaut à Montfort des persécutions*. Mais plein d'action de grâce, il chante avec cœur, dans un cantique de trente-cinq strophes composé pour la circonstance :

*"Gloire au Seigneur !
Le monde vous perd ma Bénigne,
Gloire au Seigneur !
Malgré son abord enchanteur.
C'est l'effet d'une grâce insigne
Dont vous deviez vous croire indigne.
Gloire au Seigneur !*

Gloire au pasteur !
 La brebis était vagabonde,
 Gloire au pasteur !
 La voilà logée en son cœur.
 Ah ! que sa grâce y surabonde ;
 Afin qu'une autre la seconde.
 Gloire au Pasteur !

Persévérez
 En femme forte et fille sage,
 Persévérez,
 Veillez, priez, chantez, souffrez,
 Courage, Bénigne, courage,
 La paradis vaut davantage
 Persévérez. "

(Cantique 143, str. 1, 31, 32)

Bénigne, devenue *sœur Saint-Louis*, resta inébranlable, mena une vie religieuse fervente et "mourut en odeur de sainteté". (Besnard n° 112). *Ce cantique témoigne de l'affection et de la délicatesse spirituelles et humaines Louis-Marie dont était capable.*

L'influence de Louis-Marie est tellement grande que *l'on tente de l'empoisonner ou de l'assassiner*. .. N'a-t-il pas osé plusieurs fois aller dans des maisons mal famées en retirer les pauvres femmes vouées à la prostitution afin de les ramener à la Vie et à l'Amour vrai ?... Une autre fois, trois jeunes gens qui n'ont pas supporté d'être repris par le missionnaire vont chercher cent occasions de l'assassiner. Un soir, ils resteront de 7 heures à 11 heures à l'attendre dans une rue obscure de La Rochelle... Un jour, monsieur des Bastières les entendra dire dans une auberge (il logeait dans une chambre en-dessous) :

"Nous apprîmes un jour par hasard qu'il devait aller un dimanche au soir, avec Frère Mathurin, chez Adam le sculpteur, et qu'il devait passer par cette petite rue de La Rochelle. Nous y fûmes dès sept heures du soir, nous l'attendîmes jusqu'à onze heures, mais il n'y vint point. Un de la compagnie lui demanda ce qu'il aurait fait s'il était passé ; il lui répliqua : "Nous lui aurions cassé la tête. - Hé, qu'auriez-vous fait, lui répliqua-t-il, à Frère Mathurin" et il dit ; "Nous l'aurions envoyé au diable avec son maître !" (Grandet p. 195)

Une autre fois, Louis-Marie évite de justesse une mort par empoisonnement en prenant un antidote, mais il en gardera des séquelles pour le reste de sa vie. Il sera même obligé d'interrompre une mission pour se faire opérer à l'hôpital des Frères de Saint-Jean-de-Dieu de La Rochelle, avec un courage extraordinaire, puisqu'on n'endormait pas à cette époque. *Il resta à l'hôpital plus de deux mois* (août et septembre 1713).

"On tient du fameux N. Seignette, médecin de La Rochelle, qui le visitait ordinairement deux fois par jour, que de cent hommes qui auraient eu le même mal que lui, à peine en aurait-il échappé un seul ; que pendant que le chirurgien opérait, il ne donnait aucune marque qu'il sentît le mal, et ne poussait pas même le moindre soupir, qu'il les encourageait à ne pas l'épargner, les assurant qu'il se souviendrait d'eux dans ses prières : qu'il riait avec eux, que dans le moment où l'opération était la plus douloureuse, il chantait le cantique : "Vive Jésus, vive sa Croix ; n'est-il pas bien juste qu'on l'aime..." (Besnard n° 127)

9.4.2. L'île d'Yeu (1712).

A la demande de Monseigneur de Lescure, évêque de Luçon, Louis-Marie envisage de se rendre dans cette île assez éloignée de la côte et *un peu délaissée au plan spirituel*. Des corsaires anglais en lien avec les calvinistes de La Rochelle ont décidé de le capturer au cours de la traversée. Monsieur des Bastières qui a participé à la traversée raconte ce voyage avec beaucoup de détails et de sincérité. Les capitaines des chaloupes de La Rochelle refusant de les passer, Louis-Marie et monsieur des Bastières sont obligés d'aller aux Sables-d'Olonne : même refus... A Saint-Gilles, même refus : c'est trop risqué !

"de sorte que nous fûmes sur le point de nous en retourner tous à La Rochelle. Monsieur de Montfort parut en avoir un chagrin extrême, et moi une joie incroyable !" (Grandet p. 197)

Louis-Marie finit par décider un maître de chaloupe à partir pour l'île d'Yeu. Mais...

"Lorsque nous fûmes à trois lieues en mer, nous aperçûmes deux vaisseaux corsaires de Guernesey qui venaient sur nous à toutes voiles. Nous avions le vent contraire et nous n'avancions qu'à force de rames. Tous les matelots s'écrièrent : "Nous sommes pris, nous sommes pris !" Et ces pauvres gens faisaient des cris lamentables, capables de faire pitié aux cœurs les plus endurcis. Cependant Mr. de Montfort chantait des cantiques de tout son cœur, et nous disait à tous de chanter avec lui. Mais comme nous avions plus envie de pleurer que de rire, nous gardions tous un morne silence. Alors Monsieur de Montfort nous dit : "Puisque vous ne pouvez chanter, récitons donc ensemble notre chapelet". Nous le psalmodiâmes avec lui, avec le plus de ferveur qu'il nous fût possible. Et aussitôt qu'il fut fini, Mr. de Montfort nous dit à tous : "Ne craignez rien, mes chers amis, notre Bonne Mère, la Sainte Vierge, nous a exaucés, nous sommes hors de danger." Nous étions cependant déjà à la portée du canon de ces vaisseaux ennemis. Alors un de nos matelots s'écria "Comment serions-nous hors de danger ? l'ennemi est sur nous et prêt à fondre sur notre barque. Préparons-nous à faire le voyage d'Angleterre !" Alors Mr. de Montfort lui répliqua : "Ayez de la foi, mes chers amis. Les vents vont changer..." Effectivement la chose arriva comme il l'avait prédit. Un moment après qu'il eut parlé, nous vîmes les deux vaisseaux ennemis virer de bord, et les vents étant tout à fait changés, nos vaisseaux s'éloignèrent les uns des autres. Et nous commençâmes à respirer et à nous réjouir. Et nous chantâmes de bon cœur le "Magnificat" en action de grâce. »

(Grandet p. 198-199)

La population des rudes marins est touchée par le courage et le zèle apostolique de Louis-Marie. Le missionnaire prêche avec insistance sur le Rosaire, sur la croix. Le cantique 105 que Louis-Marie a composé "Appel de Jésus-Christ au pécheur pour profiter de la mission", semble bien adapté à la petite île (il pourrait s'agir aussi de l'île d'Aix en décembre 1714) :

*"Que de grâces certaines
Le Seigneur donne ici !
Mais ne les rends pas vaines
Pécheur endurci.
Quoi ! Dieu qui t'aime tant
Perdra-t-il ses peines ?
Quoi ! Dieu qui t'aime tant
Perdra-t-il son temps ?*

*En cette petite île,
Dieu te cherche en ce temps.
Sois donc humble et docile
Et vraiment pénitent.
Quoi ! Dieu qui t'aime tant
Perdra-t-il ses peines ?
Quoi ! Dieu qui t'aime tant
Perdra-t-il son temps ?*

Cantique 105 str. 1-2 O.C. p. 1439

9.4.3. Sallertaine (1712).

Ce village situé dans une région de marais se montre *plutôt récalcitrant à la venue de Louis-Marie...* qui vient de bénir une chapelle à La Garnache, paroisse voisine. Il arrive en procession avec les habitants de La Garnache et leur curé. A mi-chemin, il rencontre le cortège venu de Sallertaine : un tout petit groupe car de fortes têtes ont réussi à ridiculiser le missionnaire.

Montfort arrive à Sallertaine, *accueilli par des jets de pierres et des huées venant des cabarets*. On a même fermé les portes de l'église et forcé le sacristain à donner les clefs !... Les portes s'ouvrent d'elles-mêmes !

Ayant pris des informations, Louis-Marie va aller *rencontrer celui des paroissiens qui est l'âme de la résistance*. Le père de Clorivière raconte :

"Il avait fait porter avec lui de l'eau bénite. Il aspergea la salle d'entrée où était le maître de maison, avec sa nombreuse famille, fort étonné d'une pareille cérémonie. Puis, ayant posé son crucifix et une statue de la sainte Vierge sur le rebord de la cheminée, il se prosterna, fit sa prière, et s'étant ensuite relevé, il dit au père de famille : "Hé bien : Monsieur, vous croyez que je viens ici de moi-même. Non ; c'est Jésus et Marie qui m'y envoient. Je suis leur ambassadeur. Ne voulez-vous pas me recevoir de leur part ? - Oui, volontiers, répondit le monsieur. Soyez le bienvenu ! - Eh bien, répliqua le missionnaire, venez donc avec moi à l'église. - Tout à l'heure," répondit celui-ci. Et à l'instant même, il suivit le missionnaire accompagné de toute sa famille. » Clorivière p. 256 (cité par Le Crom p. 267)

Il entre avec Louis-Marie dans l'église ! Et le lendemain, l'église est comble !

Mais Sallertaine a *des mœurs déplorables* : il y règne *un mauvais esprit*, comme le lui avait dit le curé :

"Le travail était pénible, la moisson n'en fut que plus abondante. Les haines et les inimitiés les plus invétérées, les vengeances, les querelles, les procès, les ivrogneries et d'autres désordres n'ont moins scandaleux lui firent d'abord apercevoir que le curé n'avait rien exagéré dans l'horrible portrait qu'il lui avait fait de l'état où il avait trouvé la paroisse en y entrant.

M. de Montfort n'y eut pas plus tôt commencé les fonctions de son ministère que tout prit une nouvelle face. Il devint l'arbitre de tous les différends. Chaque jour, il passait une heure et souvent deux à terminer les procès... Il fit faire un plus grand nombre encore de réconciliations, des restitutions considérables... Enfin une multitude de conversions éclatantes...»

La patience, l'humilité et le zèle apostolique ont donc complètement retourné la population qui devient fervente durablement. C'est grâce au concours des paroissiens que Montfort va établir un très beau calvaire. Monseigneur de Lescure lui donne la permission de le bénir et d'y célébrer la messe dans la chapelle aménagée à cet effet... Mais plus tard, lors d'une mission dans la paroisse voisine de Saint-Christophe, on lui annoncera *la destruction de son Calvaire*. Le gouverneur de La Rochelle, Monsieur de Chamilly, pourtant bienveillant à l'égard de Montfort, a été mal renseigné par des gens malveillants ayant présenté le Calvaire comme un "fort" !... qui pouvait servir de retraite aux ennemis !

La rancune d'une dame "de qualité" est peut-être à l'origine de cette démolition... Madame n'a pas accepté que Montfort fasse des remarques à sa fille qui s'est mal comportée à l'église... Elle a décidé de tirer une vengeance éclatante de ce soi-disant affront !

"Elle part sur-le-champ pour se rendre dans le bourg. Elle se promenait dans la place lorsqu'elle aperçut l'homme de Dieu qui passait. Elle l'attaque, l'insulte, et sans mettre aucun intervalle entre l'effêt et les menaces lui applique cinq à six coups de canne qu'elle tenait à la main... Le saint homme qui avait vu ailleurs sans pâlir un fer meurtrier prêt à le percer, ne perdit rien ici de sa tranquillité. Il ne fit même que rire d'une scène à laquelle il ne s'attendait pas, et dit avec tout le sang-froid du monde : "Madame, j'ai fait mon devoir, il fallait que mademoiselle votre fille eût fait le sien." (Besnard n° 109)

Cette mission de Sallertaine peut être mise en parallèle avec celle de La Chevrolière ou avec l'épopée du Calvaire de Pontchâteau.

9.4.4. Courçon (1713).

Lorsqu'il arrive dans ce village des environs de La Rochelle, Montfort voit que *la-haine, la "guerre" règnent entre le curé et ses paroissiens...* Lorsqu'il quitte Courçon, *c'est une réconciliation totale* entre le curé et les paroissiens, entre paroissiens eux-mêmes...

"Ce n'était de part et d'autre que médisances, calomnies, injures, imprécations. Le mal était à un point tel que le saint missionnaire a avoué n'avoir jamais rien vu de semblable. L'esprit du curé était tellement ulcéré qu'il faisait éclater son ressentiment en toute rencontre et ne cessait de maudire le jour où il avait mis le pied dans cette paroisse." (Besnard n° 119)

Un jour que Montfort prêche sur la réconciliation et le pardon des injures, le curé bondit de sa stalle et interrompt Montfort. Il demande tout haut

"pardon à son peuple du mauvais exemple qu'il lui avait donné par sa conduite si opposée à la douceur, à la patience, à la charité. La réparation était trop édifiante et la circonstance trop favorable pour que le prédicateur négligeât d'en tirer avantage. Il sut en profiter pour engager tous ses auditeurs à entrer dans les mêmes sentiments et à les manifester à l'heure même, d'une manière aussi éclatante et aussi exemplaire.

Il leur parla donc à peu près en ces termes : "Eh quoi ! mes frères, voilà votre paszteur qui, pour éteindre toute inimitié entre vous et lui, vous prévient, vous supplie de le pardonner, et vous, après avoir si souvent manqué à ce que vous devez à sa personne et à son caractère, vous ne voudriez pas vous réconcilier avec lui ? Vous ne..", il n'eut pas le temps d'achever." (Besnard n° 119)

Grâce à ces paroles, les paroissiens demandent pardon à leur curé. Et comme les paroissiens sont divisés entre eux, Louis-Marie les engage à se donner *le baiser de paix*... Cette œuvre de réconciliation produit des effets durables. Et

"le curé lui-même, aussi docile à ses conseils que le dernier de ses paroissiens, soutient avec édification la première démarche qu'il avait faite pour leur donner l'exemple, s'attira leur confiance, et ne cessa le reste de sa vie de les édifier par sa douceur, sa modération, sa piété, son zèle."

Et le Père de Montfort peut alors partir en paix pour La Séguinière,

"il eut la consolation de voir, avant la fin de la mission, l'union et la tranquillité rétablies dans une paroisse où il n'avait trouvé en arrivant que l'image trop ressemblante d'une guerre civile." (Besnard n° 119)

9.4.5. La SEGUINIÈRE et "Notre-Dame de Toute-Patience" (1713 et 1715).

Première profession religieuse des Frères.

Montfort est resté très attaché à ce petit village situé à une quinzaine de kilomètres de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Il a aimé parler du curé de ce village, Pierre Kentin Hibernois, d'origine irlandaise, comme *"le curé selon son cœur"*. Là, Montfort a fait une excellente mission. Monsieur Grandet, biographe du saint, a recueilli de la bouche même du curé, que huit ans après le passage Louis-Marie :

"Les fruits merveilleux y subsistent avec la même ferveur. Le chapelet se dit encore tous les jours au soir dans son église ; et trois fois les dimanches et fêtes en sorte qu'on dit cinq dizaines à la première messe, cinq dizaines à deux heures après-midi à l'issue du catéchisme et cinq autres dizaines après Vêpres... Ce bon curé me dit encore qu'il croyait qu'il n'y avait point de maison dans la paroisse où l'on ne récitât le chapelet en commun ou en particulier tous les jours de l'année." (Grandet p. 205)

Dans la paroisse de La Séguinière, il y avait une chapelle en ruine. Avec l'aide des paroissiens, il la fait réparer. Et il la dédie à **NOTRE-DAME DE TOUTE PATIENCE**. La tradition dit que la petite statue de la Vierge a été sculptée par Louis-Marie lui-même. De nos jours, cette chapelle reste un endroit vénéré.

Pour les frères de Saint-Gabriel, La Séguinière et la chapelle de Notre-Dame-de-Toute-Patience restent un lieu privilégié. En mai 1715, après la mission si difficile mais si fructueuse de Saint-Amand-sur-Sèvre, il pense à se reposer. Il invite un missionnaire et ses frères à partager l'hospitalité que lui accordent les demoiselles de Beauveau, en leur château de la Treille, à La Séguinière (ces demoiselles sont parentes de l'évêque de Nantes)... Il y reste dix jours.

"... Monsieur de Montfort prit un missionnaire avec lui, et ils partirent avec quelques frères à La Séguinière." (Besnard n° 155)

La tradition des frères de Saint-Gabriel dit que c'est *dans cette chapelle de Notre-Dame-de-Toute-Patience que le 14 mai 1715, en la fête de la Pentecôte, les frères Philippe, Gabriel, Louis et Nicolas se donnent au Seigneur*, par les vœux de pauvreté et d'obéissance pour un an. Le frère Mathurin par délicatesse de conscience ou scrupule, n'a pas osé s'engager alors que son cœur est pourtant très donné.

Le testament du 27 avril 1716 témoigne avec force de cette profession religieuse :

"qu'ils les (meubles et livres) conservent pour l'usage de mes quatre frères, unis avec moi dans l'obéissance et la pauvreté ; savoir : Frère Nicolas de Poitiers, Frère Philippe de Nantes, Frère Louis de La Rochelle et Frère Gabriel qui est avec moi, tandis qu'ils persévéreront à renouveler leurs vœux tous les ans." (O.C. p. 830-831)

9.4.6. Saint Amand-sur-Sèvre (avril 1715).

Ce village est devenu comme un panier de crabes, à cause des calomnies ou des médisances et surtout à cause des *accusations réciproques de sorcellerie, de sorts jetés, de magie, etc...* Les familles et les villages sont divisés :

"Parmi des abus ou des désordres qu'il eut à combattre, rien ne fournit plus de matière à son zèle que la superstition. On sait que c'en est une bien commune dans les campagnes d'attribuer au démon et à l'ensorcellement nombre de maladies dont on ne connaît pas la cause. On amena au saint missionnaire une femme sujette à des convulsions, accompagnées de quelques autres accidents qui faisaient croire à tout le monde qu'elle était possédée..." (Besnard n° 154)

Louis-Marie, en fidélité aux recommandations de l'Eglise, s'est montré prudent :

"Il ne fit point sur elle les exorcismes de l'Eglise. Il se contenta de réciter un Evangile, comme il est d'usage de le faire pour les malades ; après quoi, ayant encore examiné la chose de plus près, il vit que la maladie n'était rien moins qu'un sort ou une possession, et qu'il ne fallait, pour la guérir, que tranquilliser l'esprit de la malade et recourir ensuite aux remèdes ordinaires. Ce qu'il y avait de pire, et ce qui l'embarrassa davantage, c'est qu'on accusait publiquement un particulier de la paroisse d'avoir jeté sur elle un maléfice. Tout le monde le croyait, le disait, l'assurait et l'on ne regardait le malheureux accusé qu'avec cette frayeur que doit nécessairement inspirer la vue de ceux que l'on pense être en société avec le démon pour nuire aux hommes. Au reste il n'était pas le seul dans le canton qui eût cet odieux renom : plusieurs familles étaient décriées au point de ne pouvoir marier leurs enfants, et même ceux-ci pouvaient à peine trouver à louer leur service ou leur travail, tant on craignait que les pères ne les eussent initiés dans quelque mystère diabolique.

Un désordre si contraire à tous ses sentiments d'équité et de charité toucha vivement le cœur du saint missionnaire. Il s'attacha à le combattre. D'abord il instruisit, dans les conférences, ce peuple ignorant et superstitieux ; après quoi il prêcha sur cette matière avec une force et une véhémence qui achevèrent de persuader, et qui portèrent dans les consciences les moins timorées le trouble et le remords. Un jour surtout que l'auditoire était plus nombreux, il traita son sujet d'une manière persuasive et si touchante que le peuple donna des marques sensibles de repentir et de douleur, jusqu'à crier hautement pardon, miséricorde. Montfort profita de cette heureuse disposition pour détruire sur-le-champ toutes les impressions désavantageuses qu'avaient pu donner l'erreur et le mensonge, et effacer la tache dont plusieurs familles étaient noircies. Il engagea ses auditeurs à faire réciproquement une rétractation publique de tant d'imputations calomnieuses. Il fut obéi. On déclara à haute voix qu'on désavouait tout ce qu'on avait dit et pensé, au préjudice de la réputation de ses frères, sur l'article du sortilège. On se rendit mutuellement justice, les préjugés s'évanouirent, la réconciliation fut sincère et durable, et depuis ce jour, il ne fut plus question dans la paroisse ni de possédés ni de sorciers..." (Besnard n° 154)

Montfort a ainsi réussi pendant quarante jours (une de ses plus longues missions) à *rétablir un climat évangélique* dans cette paroisse qui est restée depuis, très fervente... Epuisé, mais heureux, Montfort part ensuite à La Séguinière pour se reposer (cf. 9.4.5).

9.4.7. Fontenay-le-Compte (août-septembre 1715).

Louis-Marie va séjourner assez longtemps dans cette petite ville, capitale du Bas-Poitou, dans le diocèse de La Rochelle. Comme à La Rochelle, il va donner deux missions : *une aux femmes*, puis *l'autre aux hommes*. Il prêchera ensuite une *retraite aux religieuses* de Notre-Dame... Alors que la mission des femmes est fructueuse, la susceptibilité et la violence d'un officier, M. du Ménis, ont risqué de tout compromettre. Et pourtant Louis-Marie a accordé à cet officier que ses soldats puissent participer à la mission des femmes puisque la compagnie doit partir avant la mission annoncée pour les hommes. Mais le Père de Montfort, ayant été amené à lui faire une remarque sur son comportement négligé à l'entrée de l'église Saint-Jean, l'officier devient furieux... Là, Montfort fait preuve *d'un courage, d'une patience et d'une humilité extraordinaires*. (cf. témoignages 9.7.6)

Une preuve de l'influence durable de Montfort se vérifie dans ce qu'ont pu faire les pauvres et les enfants de la ville, et spécialement de la paroisse Saint-Jean.

"Sachant que les pauvres sont ordinairement plus assidus à amasser les aumônes des fidèles aux portes des églises qu'à entendre les sermons qui s'y font, et ne pouvant souffrir qu'ils fussent privés de la Parole de Dieu, M. de Montfort se servit d'un expédient qui lui réussit. Il emprunta un grand chaudron qu'il faisait emplir tous les jours de potage, au sortir du catéchisme qu'il faisait à Saint-Nicolas ; il leur en donnait à chacun deux cuillerées, par là, il attira tous les pauvres pour assister à ses catéchismes. Et il les convertit tellement qu'au lieu des jurements qu'on les entendait prononcer tous les jours avant cette mission, ils n'avaient plus à la bouche que des cantiques : et ils firent eux-mêmes une quête pour bâtir un oratoire où ils faisaient tous les soirs la prière sous les Halles. Et ils allaient souvent de cet endroit, comme en procession, à la Croix que Monsieur Grignon avait plantée.

Les pauvres ne furent pas les seuls à agir de la sorte. Les enfants faisaient aussi des croix de bois et y allaient en procession, chantant les cantiques qu'on leur avait appris. Il se rendait tous les dimanches une quantité prodigieuse de personnes qui y disaient le Chapelet, plusieurs y allaient les pieds nus pour imiter les humiliations de Notre Seigneur. Cette dévotion continue encore, et peu de personnes passent par devant, qu'elles ne s'arrêtent pour y faire leurs prières à genoux. » (Grandet p. 222-223)

9.4.8. Mervent (1715).

Avant de retrouver la solitude de la forêt toute proche et de sa grotte, Montfort prêche une mission dans ce petit village. *il constate que l'église est lamentable* : murs abîmés, charpente à demi pourrie, couverture où des tuiles manquent, vitres cassées, etc.... Son zèle pour la maison de Dieu va toucher les cœurs des paroissiens si bien qu'en peu de temps *l'église est réparée et rendue à sa beauté première*, à sa dignité... Il n'est pas rare à cette époque que certaines églises soient pires que des hangars ou des étables.

9.4.9. Vouvant (1715).

Cette mission rencontre des difficultés en raison de pécheurs scandaleux que le missionnaire, malgré tout son zèle et toute sa patience, ne réussit pas à ramener à Dieu. Ils lui font même une espèce de guerre... C'est à Vouvant que trois personnes font des dons en faveur de la Communauté du Saint-Esprit, et spécialement :

"une petite maison donnée par une bonne femme à condition : s'il n'y a pas moyen d'y bâtir, on y entretiendra les frères de la Communauté du Saint-Esprit pour faire les écoles charitables." (Testament O.C. p. 832)

A cette époque Louis-Marie envisage de consacrer une partie de ses frères à l'œuvre des écoles qui lui est si chère.

9.4.10. Saint-Pompain (1716).

Il fait très froid en ce début d'année. Se lever tôt pour venir à l'église écouter les missionnaires demande du courage ! Alors Louis-Marie envoie le frère JACQUES réveiller les paroissiens, de sa belle voix, en chantant un cantique composé pour la circonstance :

*"Chers habitants de Saint-Pompain
Levons-nous donc de grand matin :
Dieu nous appelle à son festin,
Cherchons la grâce,
Et qu'il neige ou qu'il glace,
Cherchons la grâce et l'amour divin."*

Cantique 163 (OC p. 1666)

Comme à Courçon, *Montfort va réussir à réconcilier "l'intendant" du seigneur du village avec le curé (frère du P. Mulot) et une autre personne, en conflit aigu et public.* Monseigneur de Champflour, malgré de multiples démarches, n'y a pas réussi... *Ayant beaucoup prié Marie*, un jour, après son sermon où il a aperçu "l'intendant" parmi ses auditeurs, Montfort commence le chapelet...

"Le chapelet fini, M. de Montfort descend de chaire, s'en va à sa rencontre au milieu de l'église, l'embrasse tendrement, lui témoigne sa joie de le voir à la mission, le loue de son assiduité et de l'édification qu'il donne par là aux paroissiens, puis ajoute : "Eh ! quoi, Monsieur, serait-il dit que Jésus-Christ n'aura pas la victoire sur vous pour la haine que vous conservez dans le cœur ! Ne voulez-vous pas bien pardonner aux deux personnes que vous savez ? "... On n'entendit pas sa réponse mais on ne douta plus qu'il n'eût répondu favorablement, lorsqu'on le vit donner exprès un repas auquel il invita monsieur le Curé et l'autre personne dont il avait été pareillement l'ennemi déclaré. Ce fut le commencement de cette réconciliation sincère qui a duré jusqu'à la mort... au grand contentement de tous les gens de bien qui avaient tant désiré de voir finir une si opiniâtre division." (Besnard n° 164)

Monsieur l'abbé Mulot, le curé de la paroisse, signale lui-même l'événement apostolique le plus considérable de la mission :

la conversion du curé du village

"Le curé suivit l'homme de Dieu dans ses dernières missions, et il avait coutume de dire que le plus grand miracle qu'eût fait Montfort dans la paroisse, c'était de l'avoir converti." (Besnard n° 164)

En effet ce jeune prêtre, de bonnes mœurs et qui veille avec soin sur sa paroisse, est cependant assez superficiel : il ne veut pas passer pour un "dévot", il aime plutôt "se réjouir, s'amuser et faire valoir le talent qu'il a pour amuser les autres." (Besnard) Il est un peu "mondain". Il suit les exercices de la mission, mais "son cœur reste de pierre." (Le Crom p. 355)... Un jour, après le sermon du soir, le frère Jacques entonne le cantique de Louis-Marie :

*"J'ai perdu Dieu par mon péché.
Ah ! Que mon cœur en est touché :
Il est vrai qu'il en est taché,
Mais il en est bien plus fâché."*

Cantique 140, O. C. p. 1582

L'abbé Jean Mulot en est bouleversé. Il a lui-même raconté sa conversion :

"Plus le frère Jacques chantait, plus mon cœur s'attendrissait. Le Cantique n'était pas fini que je n'étais plus maître de mes soupirs. Les yeux baignés de larmes, je fus me jeter aux pieds de Monsieur de Montfort, qui eut la charité de m'entendre en confession générale. Je m'applaudis aujourd'hui d'avoir su profiter de ce premier moment ; car, depuis ce temps-là, j'ai, par la grâce de Dieu, mené une tout autre vie que je n'avais fait jusque là, et c'est le cantique du frère Jacques qui a opéré ma conversion." (Manuscrit de Sœur Florence, cité par Le Crom p. 356)

C'est du village de Saint-Pompain que vont partir en pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers (Saumur) les 33 pénitents blancs de la paroisse qui ont proposé eux-mêmes au missionnaire de faire cette démarche de foi à pied (120 km). Louis-Marie va leur donner un règlement très précis. Ils ont comme mission de prier le Seigneur, par l'intercession de Marie, *d'obtenir de "bons missionnaires".*» OC p. 817 et sq)

9.4.11. Villiers-en-Plaine (1716).

C'est une des dernières missions de Louis-Marie où il *a fait porter solennellement la Bible en procession* (cf. 9.3.4). Madame d'Orion a donné de cette mission une relation très intéressante sur Louis-Marie et son apostolat ; un témoignage qui nous révèle Montfort en profondeur (cf 9.7.4).

9.5. LOUIS-MARIE CHERCHE DES MISSIONNAIRES POUR LA "COMPAGNIE DE MARIE". VOYAGES A PARIS ET A ROUEN (1713-1715).

9.5.1. La prière embrasée de Louis-Marie pour obtenir des missionnaires.

Il semble que Louis-Marie pressente sa fin. Dans une magnifique prière : la **PRIERE EMBRASEE**, il demande à Dieu "**une compagnie de prêtres**, détachés de tout et qui aillent sur les traces des apôtres, **faire connaître l'amour de Dieu et de Marie.**"

Cette prière est *tellement forte* que le père FABER, prêtre anglais du 19^{ème} siècle, écrit :

"Depuis les épîtres des Apôtres, il serait difficile de trouver des paroles aussi brûlantes que les 12 pages de sa prière pour les Missionnaires de sa Compagnie. J'y renvoie instamment tous ceux qui ont de la peine à conserver, au milieu de leurs nombreuses épreuves, les premiers feux de l'amour des âmes."

(P FABER, Introduction à l'édition anglaise du "Traité de la Vraie Dévotion à Marie".)

Pour le moment, aucun prêtre ne s'est engagé définitivement à sa suite, même pas monsieur des Bastières qui a pourtant fait de nombreuses missions avec lui : dans quelles aventures il vous entraîne ! Aussi Montfort va-t-il faire deux voyages, l'un à Paris, l'autre à Rouen, pour solliciter ou susciter des collaborateurs, car il sent ces forces faiblir. C'est en 1713 que Montfort a écrit sa Règle pour les missionnaires...

9.5.2. Voyage à Paris, au Séminaire du Saint-Esprit (1713).

Louis-Marie part pour Paris, au Séminaire du Saint-Esprit fondé par son ami *Claude Poullart DES PLACES*, mort à 30 ans en 1709. C'est *monsieur BOUIC*, nouveau supérieur, qui l'accueille. Pendant les deux mois qu'il est resté à Paris, Louis-Marie reviendra souvent au Séminaire. Il a rappelé à monsieur Bouic :

"les liens d'amitié qui l'avaient attaché à Claude Poullart des Places, et la promesse de ce dernier de lui fournir des sujets. Le prudent supérieur répondit en invitant Monsieur de Montfort à parler lui-même à ses séminaristes et à stimuler par de fréquents entretiens, la ferveur de la communauté. Rien ne pouvait plaire davantage au missionnaire. A plusieurs reprises pendant les deux mois de son séjour à Paris, il vient à la rue Sainte-Geneviève. Monsieur Bouic a conservé quelques notes sur les instructions qu'il goûta particulièrement. »

(Le Crom p. 304)

Il leur parlait par exemple de la pauvreté du missionnaire, de la Vierge Marie, du Rosaire, de la Sagesse.

"Il nous fit mettre à genoux, m'ajouta M. Bouic, pour faire à Dieu une prière et Lui demander cette divine Sagesse dont il venait de nous entretenir, et il la fit en des termes si vifs, avec des traits si animés, des pensées si sublimes qu'il nous semblait entendre parler un ange."

(Besnard N° 106)

Monsieur BOUIC et ses collaborateurs renouvellent à Louis-Marie la promesse de leur fondateur. Malgré leur petit nombre, ils désignent monsieur CARIS, économe de la communauté, pour suivre Montfort. Mais monsieur Bouic, la veille du départ, revient sur sa décision à cause du besoin pressant qu'a la maison de son économe.

Un futur missionnaire de la Compagnie de Marie va cependant voir sa vocation se décider à la suite du contact avec Louis-Marie. Il s'agit d'un jeune séminariste de 21 ans, *Jacques LE VALLOIS*, un Normand, né en 1690. Pendant huit ans, il reste le règlementaire de la maison.

"Il y avait à peine deux ans qu'il était à Paris, lorsque M. de Montfort y parut en 1713. Ce fut dans les entretiens qu'il avait avec la communauté qu'ils commencèrent à se connaître. **Comme sa conversation, aussi gaie qu'édifiante**, attirait toujours autour de lui la plus grande partie du séminaire pendant les récréations, le jeune LEVALLOIS était toujours celui qui cherchait à s'en approcher le plus près. Il écoutait attentivement toutes les paroles qui sortaient de sa bouche, et dès lors, il le regardait comme un saint. Il disait en lui-même : "Voilà un saint, voilà un homme dont on écrira la vie, comme celle de Mr Le Nobletz que nous lisons à présent au réfectoire" Ce sont ses propres termes. Un jour, l'homme de Dieu, qui pensait à rassembler des prosélytes, se voyant entouré de cette pieuse jeunesse, leur dit à tous : "Sur lequel d'entre vous vais-je jeter mon sort ?" Puis, se tournant lentement au milieu d'eux, et les fixant tous, les uns après les autres, comme s'il eût voulu lire dans leurs yeux et dans leurs cœurs, il ôte le chapeau du règlementaire, met son grand chapeau plat en sa place et dit : "C'est sur celui-ci, il est bon, il m'appartient, et je l'aurai". Mr. Le Vallois crut qu'il ne parlait que de son chapeau, qui était neuf. Il ne fut pas longtemps à être détrompé, et à comprendre qu'il était question de sa personne. En effet, un instant après, il sentit **un violent désir de se joindre à lui**. Il en conçut le dessein, sans pourtant le manifester, parce qu'il voulait, disait-il, finir ses études. Il demeura encore près de sept ans au séminaire, pour se former de plus en plus au ministère évangélique...» (Besnard n° 123)

Quelques années après la mort de Louis-Marie, **monsieur Le Vallois deviendra missionnaire de la Compagnie de Marie**.

Montfort a donc quitté Paris

"sans amener avec lui de missionnaires de la communauté du Saint-Esprit. Mais, outre M. Vatel qui a eu l'avantage de travailler avec lui, **elle lui en a formé d'excellents qui se sont associés à ses missions, après sa mort**. Monsieur Bouic, supérieur de la maison, ne voulut point le laisser partir sans recevoir de sa main quelque chose qui lui rappelât son souvenir, par la haute idée qu'il avait de sa vertu. "Je lui demandai, m'a-t-il dit lui-même, quelque marque de son amitié. Il me fit présent d'un petit crucifix, long comme le doigt, en me disant : " **Voilà ce que j'ai de plus précieux au monde, je vous le donne.**" et Mr. Bouic m'ajouta que ce petit crucifix était tout usé par le fréquent usage que Mr de Montfort en avait fait pour le baiser. » (Témoignage dans Besnard n° 124)

Voilà une confidence précieuse sur ce qui constitue **le cœur de la vie spirituelle de Montfort : son amour intense pour Jésus qui a aimé les hommes jusqu'à l'extrême**.

Lors de ce séjour à Paris, Louis-Marie a eu **beaucoup d'autres actions apostoliques**. Un prêtre, ami de Montfort, de passage à Paris, à cette époque, donne ce témoignage transmis par le P. Besnard :

"Jamais homme ne fut sur la dévotion au **Rosaire**, un plus fidèle disciple de saint Dominique que M. de Montfort. Il en recommandait à tout le monde la pratique, et il a fait lui-même confidence à quelqu'un de ses amis qu'il avait obtenu de Dieu, **par l'entremise de la Sainte Vierge, la conversion des pécheurs les plus obstinés**. Il avait un livre des merveilles du saint Rosaire. Il les expliquait avec une telle onction que tout le monde en était charmé. Je crois qu'il y a engagé plus de 100 000 personnes. Pour moi, je fus témoin qu'étant venu à Paris, il avait porté trois communautés, et un nombre prodigieux de gens du monde, et même de la première considération, entre autres un abbé distingué et docteur de la Sorbonne, à réciter le Rosaire tous les jours. Je ne finirais pas, si je voulais rapporter toutes les peines qu'il s'est données à ce sujet. » (Besnard n° 125)

C'est à cette occasion qu'il a donné une retraite aux religieuses Clarisses du couvent de l'"Ave Maria", à Paris, Leur témoignage rejoint celui des Filles de la Croix de Saint-Brieuc. (cf document 9.7.1)

9.5.3. Voyage à Rouen, auprès de Jean-Baptiste Blain (juil.-sept. 1714)

Louis-Marie va parcourir des centaines de kilomètres à pied sauf une fois, lorsque l'évêque d'Avranches, en Normandie, lui défend de dire la messe, et exige qu'il sorte du diocèse au plus tôt. Alors, comme nous sommes le 15 août, Louis-Marie va louer un cheval, et, au galop, atteindre une paroisse dans l'autre diocèse, afin de célébrer la messe en l'honneur de sa mère !... *Avec le frère Nicolas*, il va donc marcher *vers Rouen* où vit son ami intime, Jean-Baptiste BLAIN, qu'il n'a pas revu depuis 11 ans ! Devenu chanoine de la cathédrale de Rouen, prédicateur recherché, directeur d'une communauté religieuse, Jean-Baptiste est devenu un "personnage" (Le Crom). *Très lié à saint Jean-Baptiste de la Salle et aux Frères des Ecoles Chrétiennes, il participe à l'établissement de leurs communautés.*

Pourquoi Louis-Marie fait-il ce long chemin pour rencontrer Jean-Baptiste ? Envisage-t-il de demander à son ami de devenir son successeur ? Veut-il se renseigner sur l'organisation des Ecoles dont il a le projet pour La Rochelle ? Pense-t-il lui parler de l'établissement de ses congrégations religieuses ?... Il y a sans doute un peu de tous ces motifs.

Jean-Baptiste, ayant entendu dire beaucoup de mal sur la personne et les méthodes apostoliques de Louis-Marie, profite de cette rencontre pour lui faire part de tous les reproches estimés nécessaires.

Par ses réponses imprégnées de l'Evangile, Louis-Marie éclaire l'esprit et le cœur de son ami. Jean-Baptiste laisse tomber préjugés et objections accumulés depuis des années... Il deviendra alors son admirateur, son défenseur et son biographe, tout en étant l'ami affectueux.

Cependant il ne veut pas s'engager à le suivre sur une voie apostolique qui lui paraît risquée... (cf son témoignage 9.7.2).

Sa confiance retrouvée en Louis-Marie, Jean-Baptiste lui demande de prêcher *une retraite aux religieuses du Sacré-Cœur d'Ernemont, dont il est le directeur et pratiquement le second fondateur*, car il leur a donné leur spiritualité et leurs Constitutions définitives.

9.5.4. ADRIEN VATEL, premier père de la Compagnie de Marie (fév. 1715).

Originaire de Normandie, ancien du Séminaire du Saint-Esprit, engagé dans cette communauté comme prêtre missionnaire, *Adrien Vatel* s'embarque pour aller vers les "Isles", c'est-à-dire les Antilles, donc pour les missions étrangères.

Il fait escale à La Rochelle en ayant en tête un problème préoccupant : les archevêques de Paris et de Rouen lui ont donné le pouvoir de travailler dans les pays étrangers, mais des "casuistes" lui ont dit que, ces évêques n'ayant pas de juridiction dans ces pays éloignés, seul le pape peut lui accorder les pouvoirs nécessaires... Il veut exposer ces problèmes à Monseigneur de Champflour.

"Lorsqu'il eut mis pied à terre, ... la première personne dont on lui parla ce fut M. de Montfort. (Il l'avait connu à Paris et avait eu l'intention de s'associer à lui, mais, par après, cette idée avait disparu) ... La nouvelle de son séjour dans cette ville lui fit un extrême plaisir. "J'irai le voir, disait-il en lui-même, et lui demander de ses cantiques pour chanter pendant ma navigation." S'étant informé dans quel endroit il pourrait le trouver, on lui dit qu'il commençait une retraite publique dans l'église des religieuses de la Providence, et que c'était l'heure où il allait monter en chaire. Aussitôt, il court pour l'entendre. D'abord il ne fut pas bien content du sermon, et il roulait dans son esprit que le discours ne répondait pas à la réputation du prédicateur, lorsque M. de Montfort s'arrêta tout à coup, puis dit : "Il y a ici quelqu'un qui me résiste, je sens que la Parole de Dieu me revient mais il ne m'échappera pas". Ces paroles frappèrent M. Vatel si fort que si elles lui eussent été adressées nommément. Le sermon fini, il alla trouver M. de Montfort qui, dans le moment, lisait une lettre d'un prêtre qui lui avait promis de venir travailler avec lui et qui s'en excusait. Sitôt qu'il aperçut M. Vatel, Montfort lui dit : "Bon, voilà un prêtre qui me manque de parole, le Bon Dieu m'en envoie un autre. Il faut, Monsieur, que vous veniez avec moi, nous travaillerons ensemble." Mr. Vatel répondit que la chose n'était pas possible, parce qu'il allait dans les pays étrangers...et qu'il avait pris des engagements avec un capitaine de vaisseau..." (Besnard p. 149)

Montfort lui ayant proposé d'aller voir l'évêque, M. Vatel lui fait part du problème concernant les "pouvoirs" qu'il a reçus. Montfort lui en démontre l'invalidité, ce que Mgr de Champflour confirmera ensuite. *L'évêque conseille à monsieur Vatel de rester pour travailler avec monsieur de Montfort.*

Bien sûr le capitaine de vaisseau, ayant appris la nouvelle, devient furieux et jure, dans sa colère :

"que, quelque part qu'il trouvât M. de Montfort, il le tuerait. Le serviteur de Dieu l'ayant appris, eut recours à ses armes ordinaires. Il se mit à prier spécialement pour le capitaine. Après quoi il va le trouver, et en l'abordant lui dit simplement : "Monsieur, on m'a dit que vous vouliez m'ôter la vie ; mais moi, je viens vous la donner." Il n'avait pas fini que le capitaine devint tout changé et d'une douceur charmante. Il se contenta de dire à Mr. de Montfort : "Vous m'avez fait grand tort, je ne sais où prendre un autre prêtre." Puis ils s'embrassèrent et devinrent les meilleurs amis du monde." (Besnard p. 149)

Monsieur Vatel devient donc le premier père de la Compagnie de Marie. Il va travailler avec Louis-Marie pendant deux ans, en 1715-1716, puis ensuite avec monsieur Mulot et ses confrères... et ainsi pendant trente-trois ans, jusqu'en 1748, "selon l'esprit et la méthode de son excellent maître." (Besnard). C'est en 1722 qu'il a prononcé ses vœux entre les mains du père Mulot.

9.5.5. La vocation de RENE MULOT, successeur de Louis-Marie, premier supérieur de la Compagnie de Marie (sept. 1715).

Le père RENE MULOT (1683-1749) est né à Fontenay-le-Comte... Jeune prêtre du diocèse de La Rochelle, il est allé aider cependant un de ses parents, curé de Soullans, au diocèse de Luçon. Cette paroisse étant près de La Garnache, c'est là qu'il a appris à connaître Louis-Marie : "M. Mulot était *très prévenu contre Montfort*, mais les succès du missionnaire, les éloges du curé, M. Dorion, lui ouvrirent les yeux, *et sa méfiance se changea en admiration.*" (Le Crom p. 404), alors qu'*auparavant*, dit-il : "*Je n'aurais pas fait un pas pour aller l'entendre.*"

Il tombe ensuite très gravement malade, et même est "condamné" par les médecins. Il se retire alors à Saint-Pompain, chez son frère qui en est le curé. Celui-ci cherchant un prêtre missionnaire pour sa paroisse, René lui conseille de faire appel à Louis-Marie qui était alors à Fontenay-le-Comte... C'est René lui-même qui va faire la démarche. Louis-Marie lui dit que ce n'est pas possible puisqu'il a déjà promis trois ou quatre missions à des curés des environs et qu'il est accablé de travail. René insiste tellement que Montfort lui dit d'un ton ferme en le regardant fixement :

"Si vous voulez me suivre et travailler avec moi le reste de vos jours, j'irai chez votre frère, non autrement..." Monsieur Mulot répondit modestement : "*Vous rendez, Monsieur, l'exécution de ma demande impossible, car il y a plusieurs années que je suis paralytique d'un côté, que j'ai une oppression de poitrine, et des maux de tête qui m'empêchent de dormir les jours et les nuits.*"

Que feriez-vous d'un pareil missionnaire ? Je vous serais plus à charge qu'utile. "Mr. Grignon, pénétrant sans doute le fond du cœur de Mr. Mulot et les desseins que Dieu avait sur lui, répliqua : "*N'importe, Monsieur, toutes vos infirmités ne m'empêchent point de vous dire, comme Notre Seigneur à saint Matthieu, "Sequere me", que sa volonté est que vous me suiviez. Tous vos maux s'évanouiront lorsque vous aurez commencé à travailler au salut des âmes. Et il faut faire un coup d'essai par la Mission de Vouvant.*"

Mr. Mulot, quoique surpris par cette proposition, crut le saint homme et le suivit à la mission de Vouvant... Il ne se fut pas plus tôt mis en chaire et au confessionnal, pour réconcilier les pécheurs qu'il sentit ses faiblesses diminuer. *Et sa santé fut si parfaitement rétablie en peu de jours qu'il a suivi Mr. de Montfort dans ses missions sans incommodité.* »

(Grandet p. 226-227)

Ainsi pendant trente-quatre ans, monsieur Mulot annoncera la Parole de Dieu avec beaucoup de courage et de succès apostolique. En 1716, il assistera Louis-Marie à la mort et se verra désigné comme *son successeur à la tête de la Compagnie de Marie.*

9.6. LOUIS-MARIE ET LES PREMIERES FILLES DE LA SAGESSE A LA ROCHELLE (Voir document 9.7.7 pour l'étape de la vie de Marie-Louise entre 1706 et 1715)

9.6.1. Marie-Louise et Catherine fondent une école de filles à La Rochelle.

Voilà qu'en 1715, Louis-Marie demande à Marie-Louise et à Catherine de *quitter Poitiers pour La Rochelle* afin de tenir l'école des filles qu'il a projetée. Les administrateurs de l'Hôpital Général et Monseigneur de la Poype sont évidemment réticents sinon opposés. Cependant l'évêque comprend Marie-Louise et ne s'oppose pas à son départ... Par contre, la mère de Marie-Louise explose lorsqu'elle apprend la nouvelle: "Jamais je ne consentirai !..." Marie-Louise, après avoir beaucoup prié, voit un jour sa mère arriver.

"Un jour, elle vint à l'hôpital pour la voir, comme elle le faisait assez souvent... La Sœur Trichet aperçut quelque chose d'extraordinaire dans sa mère : Ma fille, lui dit-elle, avec un air content, vous serez peut-être surprise de ce que je vais vous dire. Il y a longtemps que je vous refuse mon consentement pour le voyage de La Rochelle. Il n'est plus en mon pouvoir de vous retenir davantage ici. Je vous permets d'aller à La Rochelle, le Saint-Esprit me presse de vous dire d'y aller. » (Vie de Marie-Louise, Besnard n° 63)

A La Rochelle, Marie-Louise et Catherine s'occupent admirablement de la nouvelle école des filles. Louis-Marie a la joie d'entendre, dans la rue, les fillettes s'écrier gaiement devant leurs autres camarades : "Nous allons à l'école chez les Filles de la Sagesse !" Alors :

"son cœur en est < pénétré de joie > et son estime grandit sans cesse à l'égard de celle que la Sainte Vierge lui a envoyée." (A. Richomme p. 57)

9.6.2 Approbation officielle des "Règles des Filles de la Sagesse".

C'est en 1715, à l'ermitage Saint-Eloi que Louis-Marie rédige les *"Règles des Filles de la Sagesse"*... Monseigneur de Champflour et ses théologiens-canonistes sont émerveillés par *la sagesse spirituelle de cette règle*, par "un mélange harmonieux et parfaitement dosé des travaux de la vie active, avec l'exercice de la vie contemplative." *L'évêque de La Rochelle approuve la Règle le 1er août 1715.* Le père Milange, jésuite, recteur du Collège de La Rochelle après avoir lu la règle, s'écria : "Quiconque gardera cette règle sera un ange ! (Le Crom p. 91) C'est à genoux que Marie-Louise reçoit la Règle des mains du Père de Montfort. Celui-ci a su la consulter et tenir compte de ses remarques.

9.6.3. Première profession religieuse des Filles de la Sagesse : 22 août 1715.

Le 22 août 1715, deux postulantes, *Marie Valteau et Marie Régnier* reçoivent l'habit religieux des mains de Montfort assisté du premier père de la Compagnie de Marie, Adrien Vatel.

Le même jour, *Marie-Louise, Catherine et leurs nouvelles compagnes*, d'après la tradition des Filles de la sagesse,

"toutes quatre, le 22 août 1715, dans la chapelle des Filles de la Providence, avec l'approbation de Mgr de Champflour, font officiellement leur profession religieuse entre les mains de Montfort. Nommez-vous, a dit celui-ci, les Filles de la Sagesse pour l'instruction des enfants et le soin des pauvres... Dieu veut que Marie Trichet soit la supérieure. »

(Gendrot, "Positio" en vue de la Cause de canonisation de Marie-Louise TRICHET p. VIII)

9.6.4. Les Filles de la Sagesse à l'Hôpital Général de La Rochelle.

Monseigneur de Champflour souhaitant des Filles de la Sagesse à l'Hôpital Général de La Rochelle, ce sont Catherine Brunet et une nouvelle postulante qui sont désignées.

9.6.5. La foi, la générosité et la patience de Marie-Louise ont porté fruit.

Un jour, Montfort fait cette confidence à Marie-Louise :

"Vous souvenez-vous ma fille, de ce que je vous dis à Poitiers, lorsque je quittai l'hôpital, et que vous laissant entre les mains de la Divine Providence, dans l'embarras du gouvernement de cette maison, seule, sans secours, sans appui, vous me témoigniez votre peine, croyant voir écrouler par là tous les fondements de l'établissement des Filles de la Sagesse, je vous dis à cette occasion que quand il n'y aurait des Filles de la Sagesse que dans dix années, que la volonté de Dieu serait accomplie, et ses desseins effectués ; eh bien, comptez, et vous verrez qu'il y a actuellement précisément dix ans que j'avais cette parole." La Sœur Trichet se ressouvint parfaitement de cette époque, et elle ne la regarda plus comme un événement fortuitement arrivé, mais elle la regarda comme une véritable prophétie du serviteur de Dieu, dont elle voyait l'accomplissement. » (Vie de Marie-Louise, Besnard n° 82)

Sans aucune hésitation, Marie-Louise restera fidèle à Jésus-Sagesse Incarnée et Crucifiée pendant plus de quarante-quatre ans, de 1715 à 1759, comme supérieure générale des Filles de la Sagesse. Ces 13 années de "noviciat" à Poitiers, de 1701 à 1715, ont donné à Marie-Louise une grande maturité humaine et spirituelle.

CHERS HABITANTS DE SAINT-POMPAIN

LEVONS-NOUS DONC DE BON MATIN ;

DIEU NOUS APPELLE À SON FESTIN,

CHERCHONS LA GRÂCE

ET QU'IL NEIGE OU QU'IL GLACE,

CHERCHONS LA GRÂCE ET L'AMOUR DIVIN.

Cantique 163, str. 1

QUEL PLAISIR À DIEU NOTRE PÈRE,

QUAND PAR SON ZÈLE ON COOPÈRE

AU SALUT DU PAUVRE PÊCHEUR !

C'EST LUI DONNER L'OBJET DE SA TENDRESSE,

C'EST L'HONORER PARFAITEMENT,

ET COMME IL AIME INFINIMENT

TOUS LES PÊCHEURS, L'AMOUR LE PRESSE.

(Cantique 21, str. 3)

DOCUMENTS

9.7. Témoignages sur Louis-Marie de 1711 à 1716.

9.7.1. Témoignage des Clarisses du couvent de "L'Ave Maria" à Paris (août 1713) auxquelles Louis-Marie a prêché une retraite.

"Quelques-unes de ces religieuses qui ne connaissaient M. de Montfort que par ce qu'elles en avaient entendu dire de l'austérité de sa vie et de ses foudroyantes prédications, craignirent d'abord qu'il ne jetât le trouble dans leur conscience et hésitèrent à lui parler de leur intérieur ; mais elles furent bientôt détrompées.

Elles virent qu'il n'y avait rien d'outré dans ses discours, qu'il prêchait les grandes vérités sans y rien mêler d'étranger à ce que la foi nous oblige de croire, que s'il parlait de la justice de Dieu de la manière la plus propre à inspirer la crainte, il n'oubliait pas de faire sentir avec les expressions les plus touchantes l'infinie étendue de sa miséricorde. Il fallait bien que toutes ses exhortations fussent proportionnées aux besoins et aux caractères des personnes à qui il parlait, puisqu'il ne disait à elles que ce qui convenait à leur état. Il semblait même discerner leurs sentiments les plus intimes et lire mieux qu'elles-mêmes dans le fond de leur âmes.

La Parole de Dieu était dans sa bouche une manne céleste accommodée à tous les goûts. A l'exemple de Saint Paul, il ne parlait que "sagesse" avec les parfaits (1 Cor 2/6). S'il paraissait parfois, comme le même apôtre moins réservé et moins sage, il y était contraint par la nécessité des conjonctures : le reproche ne devait retomber que sur ceux qu'il avait à reprendre et à instruire (2 Cor 12/11).

Sa morale n'était ni trop relâchée ni trop sévère. Il était à la vérité, très exact. Son penchant tournait toujours vers la clémence : après avoir effrayé le pécheur dans la chaire, il savait le consoler dans le tribunal de la réconciliation, compatir à ses faiblesses et le ramener à ses devoirs, moins par l'impression de la crainte que par l'attrait et le charme de sa douceur.

Les premières qui le consultèrent le firent bientôt connaître dans toute la communauté. Sa réputation et une pieuse curiosité avaient préparé la voie à l'efficacité de ses discours. La confiance leur donna un tout autre poids. On l'écouta comme un envoyé de Dieu. Ses décisions remirent la paix dans les consciences et produisirent la réforme, et la retraite eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. » (Besnard n° 125)

9.7.2. Témoignage de Jean-Baptiste Blain sur son ami (sept. 1714) (à l'occasion de son voyage à Rouen. Cf 9.5.3.)

"Je commençai, dans l'entretien, par lui décharger mon cœur sur tout ce que j'avais à dire et entendu dire contre sa conduite et ses manières. Je lui demandai quel était son dessein et s'il espérait jamais trouver des gens qui voudraient le suivre dans la vie qu'il menait ; qu'une vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la Providence, était pour les apôtres, pour les hommes extraordinaires.

A quoi pour réponse, il me montra son Nouveau Testament et me demanda si je trouvais à redire à ce que Jésus-Christ a pratiqué et enseigné, et si j'avais à lui montrer une vie plus semblable à la sienne que celle des apôtres, qu'une vie pauvre, mortifiée et fondée sur l'Abandon à la Providence. Il n'avait point d'autre vue que de la suivre et d'autre dessein que d'y persévérer. Si Dieu voulait l'unir à quelques bons ecclésiastiques, dans ce genre de vie, il en serait ravi, mais c'était l'affaire de Dieu et non la sienne. Il me dit que pour ce qui le regardait, il n'avait point d'autre parti à prendre que celui de l'Evangile, et marcher sur les traces de Jésus-Christ et de ses disciples. "Que pouvez-vous dire contre", ajouta-t-il. Fais-je mal ? Ceux qui ne veulent pas me suivre vont par une autre voie moins laborieuse et moins épineuse, et je l'approuve. Car, comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père Céleste, il y a aussi plusieurs voies pour aller à lui. Je les laisse marcher dans la leur ; laissez-moi marcher dans la mienne : d'autant plus que vous ne pouvez lui disputer ses avantages : elle est celle que Jésus-Christ a enseignée par son exemple et par ses conseils, qu'elle est par conséquent, la plus courte, la plus sûre et la plus parfaite pour aller à lui.

M'ayant ainsi fermé la bouche sur ce point, il ne tarda pas à me la fermer sur ce qui suit. "Mais, où trouverez-vous, lui dis-je, dans l'Evangile, des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires ? Pourquoi n'y renoncez-vous pas ? Ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire ? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent partout, parce que vos singularités les attirent. Vous feriez beaucoup plus de bien et vous trouveriez beaucoup plus d'aides et de secours dans vos travaux si vous pouviez gagner sur vous de ne rien faire d'extraordinaire et de ne point fournir aux libertins et aux mondains, dans vos singularités, des armes contre vous et contre le succès de votre ministère." Alors, je lui nommai des personnes d'une sagesse consommée : "Voilà, dis-je des modèles de conduite, sur lesquels vous devriez vous mouler. Ils ne font point parler d'eux et vous ne feriez pas tant parler de vous, si vous les imitez.

Il me répondit que, s'il avait des manières singulières et extraordinaires, c'était bien contre son intention ; que, les tenant de la nature, il ne s'en apercevait pas, et qu'étant propres pour l'humilier, elles ne lui étaient pas inutiles ; qu'au reste, il fallait s'expliquer sur ce que l'on appelle "manières singulières et extraordinaires". Si on entendait par là des actions de zèle de charité, de mortification, il s'estimerait heureux d'être, en ce sens, singulier. Il me dit que, si cette sorte de singularité est un défaut, c'est le défaut de tous les saints ; qu'après tout, on acquerrait à peu de frais dans le monde le titre de "singulier", qu'on était sûr de cette dénomination pour peu qu'on ne voulût pas ressembler à la multitude, ni conformer sa vie sur son goût... Les hommes apostoliques ayant de continuels combats à livrer au "monde", au diable, aux vices, ont essuyé de leur part, de terribles persécutions ; c'est un signe que l'on ne fait grand peur à l'enfer, quand on demeure "ami du monde". Il est impossible que les hommes apostoliques ne fassent pas parler d'eux.

Il me dit ensuite que si l'on mettait la sagesse à ne rien faire de nouveau pour Dieu, à ne rien entreprendre pour sa gloire, de peur de faire parler, les Apôtres auraient eu tort de sortir de Jérusalem, ils auraient dû se renfermer dans le Cénacle ; Saint Paul n'aurait pas dû faire tant de voyages, ni Saint Pierre d'arborer la Croix sur le Capitole et de soumettre à Jésus-Christ la ville reine du monde...

Je lui dis qu'on l'accusait de faire tout à sa tête... Je lui fis plusieurs autres observations que je croyais sans réplique, mais il y satisfait avec des paroles si justes, si concises et si animées de l'Esprit de Dieu que je demeurais étonné qu'il me fermât la bouche sur tout ce que je croyais devoir la lui fermer... » (Blain p. 331-340)

9.7.3. L'ouverture des écoles de La Rochelle (1715).

(Le père Besnard raconte avec beaucoup de détails l'ardeur avec laquelle Louis-Marie ouvrit à La Rochelle les écoles de garçons et de filles.)

La ville de La Rochelle avait encore besoin de son secours. Il s'y rendit et passa par Fontenay-le Comte, où il annonça la mission pour le 25 du mois d'août, jour et fête de Saint-Louis qui est le patron du diocèse.

L'établissement des écoles chrétiennes et des Filles de la Sagesse dans la ville épiscopale fut ce qui l'occupa principalement pendant le séjour de six à sept semaines qu'il y fit. Déjà les maisons et les fonds destinés pour la bonne œuvre lui étaient assurés par les libéralités de Monseigneur l'Evêque qui n'en désirait pas moins l'exécution que lui. Mais pour mettre les maisons en état, il allait y faire des arrangements et des réparations immenses. Le serviteur de Dieu ne se rebuta point par la difficulté de l'entreprise. Il en prit sur lui-même tout le détail. Il commença par chercher tous les matériaux nécessaires et les faire apporter sur les lieux. Il mit aussitôt en besogne toutes sortes d'ouvriers ; maçons, charpentiers, menuisiers, serruriers, vitriers, et autres en nombre suffisant, tandis que lui-même faisait l'office d'entrepreneur, donnant à chacun sa tâche, et marquant la manière dont il voulait qu'on la remplît. L'ardeur que le nouvel architecte inspirait à ses ouvriers semblait les reproduire, et jamais peut-être, on ne travailla avec plus d'activité, de sorte qu'au bout de 7 à 8 jours, tout fut achevé, au grand étonnement des maîtres de l'art, et l'homme de Dieu se trouva en état d'ouvrir les écoles. Il commença par celle des garçons et il établit trois maîtres avec un prêtre à leur tête, pour veiller sur leur conduite, dire la messe aux enfants à la fin des classes, et les confesser au moins tous les mois.

Afin que personne, faute de moyens, ne fût privé des fruits des écoles chrétiennes, il voulut qu'elles se fissent gratuitement et sans aucune vue d'intérêt. C'est pourquoi il défendit **absolument aux maîtres d'école de rien demander aux enfants ou à leurs parents, ni argent, ni présent, directement ou indirectement.** Ce serait une prévarication notable à un maître de contrevenir à cette règle, et Mr. de Montfort veut qu'il en soit sévèrement puni et qu'il soit même chassé en cas d'incorrigibilité. **Il règle dans le plus grand détail ce qui concerne les maîtres qui doivent faire l'école, les enfants qu'on y reçoit, le temps qu'on y emploie, les exercices qu'on y pratique, tant pour l'instruction que pour la piété, les récompense qu'on y donne, les châtiments dont on punit les fautes.** Il n'oublie pas la figure que doit avoir la classe, qui doit être un carré long, l'arrangement des bancs, la distinction des places selon l'âge et la capacité des enfants, à qui il voulut qu'on enseignât à lire, à écrire, l'arithmétique et surtout le catéchisme. Lui-même se transportait tous les jours dans l'école pour former les maîtres à sa méthode d'enseigner et pour donner de l'émulation aux disciples.

Tout le monde vit avec étonnement les fruits que produisit cette œuvre de charité. Le libertinage de la jeunesse disparut avec l'ignorance et la grossièreté. On sait quels désordres causent dans les villes les enfants du bas peuple quand ils n'ont aucune occupation qui les fixe. Les juréments, les chansons déshonnêtes, les querelles, des malices de toutes sortes, les rendaient à La Rochelle, le fléau de tous les gens de bien. On les craignait dans les rues, dans les promenades, dans les églises mêmes. Tous ces scandales cessèrent dès que les écoles chrétienne furent ouvertes. Elles devinrent **une source d'édification publique**, par les exemples de sagesse que donnaient les jeunes disciples des nouveaux maîtres. **On ne parlait dans chaque maison que de l'auteur d'un si heureux changement.** Les pères et les mères bénissaient Dieu de voir **une si prompte réforme dans leurs familles.** Messieurs les Curés étaient tranquilles sur la portion du troupeau qui demandait le plus leurs soins et leur sollicitude. Toutes les personnes de piété applaudissaient à un établissement qu'elles savaient n'être pas moins l'ouvrage des pieuses largesses de leur saint évêque que la sagesse du zélé missionnaire, et qui subsiste encore aujourd'hui pour l'utilité publique, l'honneur de la religion et la gloire de ces deux grands hommes.

La bonne œuvre eût été imparfaite si l'on n'eût procuré **les mêmes secours aux petites filles des pauvres.** Elles les trouvèrent dans les mêmes sources, c'est-à-dire dans les charités du prélat, sagement appliquées par le zèle de Mr. de Montfort. Le saint instituteur leur procura de même des écoles charitables dont il confia le soin à sa nouvelle congrégation des Filles de la Sagesse. C'était dans cette vue qu'il avait fait venir de Poitiers la sœur Marie-Louise de Jésus et la Sœur de la Conception. Elles avaient déjà reçu dans leur société quelques autres filles et partageaient avec elles le travail dont la sœur Marie-Louise avait la direction générale. **Elles faisaient des biens infinis et observaient exactement le plan de conduite que leur père leur avait tracé...** » (Besnard n° 159)

9.7.4. Témoignage de Madame d'Orion (mission de Villiers-en-Plaine. (fév. 1716)

Cette dame, femme du seigneur du village, avait beaucoup entendu parler du Père de Montfort, de tout ce qu'on pouvait colporter à son sujet, en négatif... Or Montfort doit prêcher une mission dans le village de Villiers dont Mr d'Orion est le Seigneur... Elle a alors vingt-cinq ans.

"Mon premier mouvement fut de ne pas y aller, ne voulant pas être témoin de toutes les momeries que l'on disait qu'il faisait.

Après avoir réfléchi quelques jours sur ce que je ferais ou sur ce que je ne ferais pas, je pensai que je ferais mieux, pour le bon exemple d'y aller, étant donné que mon mari était seigneur de l'endroit... Mais j'avais formé intérieurement le dessein de ne point faire ma mission, et aussi de bien examiner tout ce que ferait ou dirait Mr. de Montfort, pour m'en divertir après la mission...

J'assistai à tous les sermons... Au bout de quinze jours que je les eus tous entendus et que j'eus vu sa façon de vivre, sa régularité dans tous les moments d'oraison, de prières, et toutes ses conversations qui étaient toutes très gaies, très édifiantes et très amusantes..., et même où souvent je badinais exprès avec lui pour voir s'il ne se fâcherait point, ou ne se scandaliserait point de bien des propos et chansons étourdies que je lui disais, il prenait tout en riant, et me faisait, en riant, des morales très douces.

Au bout de quinze jours, dis-je, j'eus le cœur pénétré du désir de faire ma mission. J'avais 25 ans. Il était comme un ange envoyé de Dieu au confessionnal... J'atteste bien ne lui avoir jamais vu ni entendu dire rien dans tous ses sermons qui ne fût très évangélique ou apostolique. Le nombre se monte bien pour moi à 64, tant examens publics que sermons faits en chaire... Je ne lui ai jamais connu aucun mauvais scrupule ni pour lui ni pour les autres. Il n'avait que ceux qu'un vrai chrétien doit avoir, et, toujours de douceur. Quoiqu'il fût né avec un tempérament très vif, il était toujours maître de lui en tout...

J.M. THIBAUT D'ORION, veuve, Niort, ce 28 août 1749 - Cité par Besnard n° 165

9.7.5. Témoignage de l'abbé des Bastières sur la charité audacieuse de Louis-Marie pour sauver les pécheurs et spécialement les prostituées.

"On ne saurait dire combien de fois il a exposé sa vie pour retirer des personnes abandonnées aux crimes... Il m'a souvent conduit dans des lieux de débauches, sans m'en avertir, craignant avec raison que je n'y eusse pas voulu aller, si je l'avais su, dit Monsieur des Bastières. Quand nous entrions dans ces endroits malheureux, il se mettait d'abord à genoux au milieu de la chambre, ayant un petit crucifix à la main. Je m'y mettais moi aussi, à son exemple, et nous disions un "Ave Maria". Après avoir baisé la terre, nous nous relevions. Il les prêchait ensuite avec tant de force et d'onction que ces Messieurs et leurs créatures (= prostituées) ne savaient que dire ni faire, tant ils étaient consternés. La plupart sortaient sans rien dire et les "créatures" restaient. Il y en avait qui pleuraient amèrement, les autres étaient comme des statues immobiles. Mais Monsieur de Montfort les faisait mettre à genoux et s'y mettait lui-même. Après les avoir bien prêchées, il leur faisait promettre de quitter pour toujours leur infâme commerce et de faire des confessions générales, plusieurs de ces créatures et même des Messieurs qui les avaient vues criminellement nous sont venus nous trouver pour les confesser.

Il arriva une fois que comme M. de Montfort disait son Ave Maria, au milieu de 9 ou 10 personnes de mauvaise vie, il y en eut une qui se jeta aussi à genoux pour prier Dieu. Tous les hommes sortirent, excepté un qui se jeta sur M. de Montfort comme un loup ravissant sur un agneau, il le prit aux cheveux de la main gauche, tenant en l'autre son épée nue. Il lui dit en jurant exécrationnellement que s'il ne sortait pas à l'heure même, il lui passerait son épée au travers du corps. Monsieur de Montfort, sans être nullement intimidé, lui fit cette sage réponse : "Je consens, Monsieur, que vous m'ôtiez la vie et je vous pardonnerai volontiers ma mort, pourvu que vous me promettiez de vous convertir : car j'aime mieux mille fois le salut de votre âme que dix mille vies comme la mienne." Ces paroles furent comme un coup de foudre pur ce malheureux. Il en fut si épouvanté qu'il tremblait des pieds et des mains, de sorte qu'il eut bien de la peine à rengainer son épée, et encore plus à trouver la porte pour sortir. Nous restâmes seuls dans la chambre avec cette pauvre malheureuse qui était à genoux comme nous, et qui était plus de demi-morte, aussi bien que moi ! Monsieur de Montfort l'amena avec nous et la mit entre les mains d'une dame très pieuse qui l'a si bien instruite qu'elle est présentement un parfait modèle de pénitence.

Monsieur de Montfort m'a raconté beaucoup d'autres aventures à peu près semblables aux précédentes. J'ai même été témoin oculaire de quelques-unes, et qui doivent suffire pour faire connaître à ceux qui liront sa vie sans prévention, qu'il est peu de personnes dont le zèle pour le salut des âmes ait égalé celui qu'il a eu pendant sa vie apostolique.

(Grandet p. 364-366)

9.7.6. Témoignage de l'abbé des Bastières sur le courage de Louis-Marie, lors de la mission de Fontenay-le-Comte (août-septembre 1715).

"Je fus à mon ordinaire à l'église, dit Monsieur de Montfort, vers les quatre heures du soir pour prêcher. En entrant, je vis un monsieur que je ne connaissais point, appuyé sur le bénitier, son chapeau sur sa tête, qui prenait du tabac et qui riait, je ne sais avec qui, ni à quelle occasion. J'allai à lui et le priai de sortir de l'église, parce que je ne faisais la mission que pour les femmes. Il se répondit fort brusquement qu'il ne sortirait pas, et me demanda pour qui je le prenais, qu'il avait autant d'autorité que moi de rester dans l'église et qu'enfin il était aussi bien chrétien que moi.

« Eh bien ! lui dis-je, restez pour aujourd'hui, mais n'y retournez pas demain. Je ferai une mission particulière après celle-ci pour les hommes à laquelle vous pourrez assister.

J'y retournerai malgré vous, me répliqua-t-il tout en colère : les églises se sont pas faites pour les chiens, mais pour les chrétiens, j'ai droit d'y aller aussi bien que vous.

Au moins, monsieur, n'y commettez pas d'immodesties.

Ce fut alors qu'il jura le saint Nom de Dieu exécrationnellement, en me disant des injures atroces et en me menaçant de me passer son épée au travers du corps, et mit en même temps plusieurs fois la main à la garde, sans la tirer tout à fait. **Je me mis à genoux et baisai la terre en demandant pardon à Dieu des blasphèmes que cet impie venait de vomir contre lui.**

M'étant relevé, quelques femmes vinrent à moi et poussèrent ce monsieur, le voulant faire sortir par force... **Il entra dans une furie plus que diabolique et se jeta sur moi**, comme un lion rugissant, me prit à la gorge et me donna deux coups de poing sur l'estomac, avec tant de violence et de force que je pensai tomber à la renverse évanoui.

Ce fut dans ce moment que **j'appelai les femmes à mon secours** ; il me laissa quand il vit qu'elles venaient avec bruit et précipitation à moi. **Il appela ses soldats qui vinrent à lui** : je ne sais point ce qu'il leur dit...

Monsieur des Bastières confessait à la sacristie. Au bruit effroyable qui se passait dans l'église, il sortit de son confessionnal, pensant que l'on allait égorger Monsieur de Montfort ; mais au lieu de courir à son secours, le confrère qui n'avait pas l'âme d'un chevalier, "plus mort que vif", se barricada dans la sacristie avec deux soldats qui l'avaient rejoint.

"Les soldats, continue Monsieur de Montfort, sortirent de l'église avec leur capitaine. J'en fis fermer les portes et commandai aux femmes de se mettre dans leur place et de garder le silence : ce qu'elles firent sur-le-champ."

Un quart d'heure plus tard, n'entendant plus rien, Monsieur des Bastières et ses deux compagnons sortirent de leur cachette. **Monsieur de Montfort était en chaire, pâle mais l'air souriant.** Le sermon "plein de force et d'onction" dura environ une heure ; comme d'habitude il fut suivi de la bénédiction au Saint-Sacrement.

Après quoi Monsieur de Montfort voulut rentrer chez lui, mais les femmes s'y opposèrent, "criant à pleine tête que les soldats l'attendaient au cimetière pour le tuer".

"Effectivement, rapporte Monsieur des Bastières, **Monsieur Du Méné et ses soldats l'attendaient au cimetière ayant tous le sabre nu à la main.** Il passa au milieu d'eux avec un courage intrépide, il fut quitte pour quelques injures qu'on lui dit en passant. La troupe féminine le conduisit jusqu'à la Providence...

Je restai plus d'une heure à l'église, après que Monsieur de Montfort en fut sorti. On me fit accroire qu'on m'en voulait autant qu'à lui, et que si je sortais, on ne me ferait point de quartier ; cela n'étant point vrai, je passai au milieu des soldats non sans crainte, mais **tremblant comme une feuille morte.** On ne me dit pas un mot.

L'affaire fut portée devant Monseigneur de Chamflour. Monsieur Du Méné partit pour rencontrer l'évêque qui se reposait dans sa maison de campagne à l'Hermenault. Sur la demande du prélat, monsieur le curé de Saint-Jean s'y rendit aussi, quelques jours plus tard, et put rétablir les faits. **L'évêque donna pleinement raison au missionnaire** ; et, pour éviter des suites fâcheuses, il eut soin de prévenir la Cour, craignant que Monsieur Du Méné veuille en appeler à Versailles. »

(Le Crom p. 347-349)

9.7.7. Marie-Louise Trichet et les premières Filles de la Sagesse (leur vie entre 1706 et 1715).

9.7.7.1. Un service humble, dévoué et souriant auprès des pauvres de l'Hôpital de Poitiers.

En 1706, Louis-Marie avait dit à Marie-Louise, au moment où il quittait Poitiers : "Ne sortez pas de cette maison, de dix ans. Quand l'établissement des Filles de la Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce temps, Dieu sera satisfait, et ses desseins sur vous accomplis..." Depuis cette année-là, Marie-Louise vit à *l'Hôpital Général de Poitiers, dans un service humble, dévoué et souriant auprès des pauvres, de même que sa compagne, Catherine BRUNET.*

"C'est toujours en second qu'elle sert, les gouvernantes ne se résignant pas à lui accorder la place qui devrait être la sienne. On l'occupe un peu à tout, principalement à l'infirmierie, où elle donne vraiment la mesure de sa charité. Personne ne réussit comme elle à panser délicatement, mais surtout à réconforter par un sourire tout de bonté et une parole sortie du cœur. Dans ce grand établissement aux multiples rouages, elle a manifesté depuis longtemps ses qualités d'ordre et d'organisation." (A. Richomme p. 45)

9.7.7.2. Une économe compétente

En 1708, l'administration lui confie la charge de "gouvernante", puis on la nomme *économe-adjointe*. La mort de l'économe, survenue en 1709, elle va assumer cette charge de manière admirable alors que de terribles famines secouent le pays, spécialement en l'hiver 1709 et durant toute l'année 1710.

"Marie-Louise, à l'économat, a le rôle le plus ingrat. Elle s'en tire grâce à des prodiges d'ordre et d'économie, grâce aussi, peut-on dire, à la vie religieuse intense qu'elle continue de mener dans la solitude... En 1710, une grave épidémie s'abat sur Poitiers, de février à la fin août. Le mal frappe aveuglément, en ville comme à l'hôpital où les infirmeries seront bientôt pleines. Calme et maîtresse d'elle, la Sœur Trichet se multiplie auprès des malades que personne n'ose approcher." (A. Richomme p. 46)

9.7.7.3. Un désir ardent de vivre dans une communauté religieuse.

Pendant ces dix années d'attente, *Marie-Louise qui a un grand désir de vie religieuse, essaiera par trois fois, d'entrer dans une communauté religieuse*, chez les Filles de la Charité, chez les Bénédictines du Calvaire et enfin chez les Carmélites. Son confesseur, le père Carcault, jésuite, a fait des démarches... Au troisième essai, la prieure du Carmel, une grande dame de Poitiers assez mondaine et qui s'était convertie, va répondre d'une manière étonnante à Marie-Louise :

«.. à peine Madame la prieure l'eut-elle entendue parler que sans écouter ses raisons, elle lui dit assez précipitamment : "Vous ne pouvez pas, Mademoiselle, entrer ici, vous n'êtes pas assez forte." Cette courte réponse surprit d'autant plus la courageuse postulante qu'elle approchait moins de la vraisemblance, puisqu'elle était, dit-elle alors, d'un tempérament fort et robuste, d'une bonne hauteur et même au-dessus des personnes de son sexe, et qu'elle se portait alors à merveille. Mais c'est Dieu qui, ne la voulant pas là, permit que cette religieuse se trompât à son occasion.» (Vie de Marie-Louise, Besnard n° 5)

Marie-Louise et son confesseur ont compris que *c'est à "La Sagesse" qu'il faut être.*

9.7.7.4. Septembre 1713 : un entretien bref mais intense entre Louis-Marie et Marie-Louise.

A son retour de Paris, Louis-Marie passe discrètement à Poitiers pour rencontrer Marie-Louise. Celle-ci lui fait part des peines de conscience qu'elle a eues. Louis-Marie l'encourage. Il ne put s'empêcher de lui témoigner sa joie de la voir revêtue du même habit gris, et, surtout, habitée du même amour ardent pour la Sagesse.

"Comme M. de Montfort brûlait toujours du désir de posséder la divine Sagesse et que la sœur Trichet vint à lui en parler et à lui réciter par cœur la même prière qu'il lui avait autrefois apprise, pour la demander à Dieu, et qui est assez longue (O.C. p. 403), il ne peut s'empêcher de faire percevoir son contentement et la joie qu'il en ressentait dans le cœur. "Hé quoi ! ma Fille, dit-il, serait-il possible que vous sachiez encore cette prière ? - Oui, lui dit la sœur Trichet, et je n'ai cessé de la dire. - Oh ! que vous me faites plaisir ! Pour moi, je vous avoue que je ne m'en rappelais plus les paroles." (Vie de Marie-Louise, Besnard n° 55-56)

Les deux âmes sont à l'unisson ! Ce témoignage révèle aussi *la sensibilité humaine et spirituelle dont Louis-Marie est capable*, lui qui a "le cœur aussi tendre que personne" (Blain)... Montfort va également encourager Catherine Brunet à s'engager à la suite de la Sagesse, avec Marie-Louise.

Le soir même, un ordre épiscopal oblige Louis-Marie à quitter Poitiers...

10. LOUIS-MARIE, "MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE"

AU BOUT DE SA CARRIERE.

SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE (28 avril 1716)

"LE GRAIN QUI MEURT"

10.1. LA MISSION DE SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE.

Après avoir confié son apostolat à Notre-Dame des Ardilliers (les 33 pénitents blancs de Saint-Pompain ont déjà réalisé ce pèlerinage en mars 1716, pour demander des missionnaires). Louis-Marie arrive à Saint-Laurent-sur-Sèvre le 1^{er} avril 1716. Dans ce village dépendant du diocèse de La Rochelle, il doit prêcher une mission qui débutera le dimanche des Rameaux, le 5 avril.

Aidé du père Mulot et de son frère, curé de Saint-Pompain, Louis-Marie va déployer son zèle habituel. *Il prévoit l'érection d'un grand Calvaire* : il a déjà choisi l'emplacement ainsi que l'arbre dont on fera la Croix. *Il organise un accueil extraordinaire pour Monseigneur de Champflour*, évêque de la Rochelle :

"Les exercices de la mission étaient beaucoup suivis, et l'homme de Dieu y travaillait avec son ardeur ordinaire, lorsqu'on apprit que Monseigneur l'évêque de La Rochelle devait arriver dans peu à Saint-Laurent-sur-Sèvre, pour faire sa visite. Cette nouvelle combla de joie Monsieur de Montfort... Il la manifesta dans un sermon, et dit qu'il fallait se préparer à aller en procession au devant de sa Grandeur... Ce jour étant arrivé, il rangea tout le peuple deux à deux et le fit marcher dans le plus bel ordre à la rencontre du prélat. Ce dut être un spectacle de religion bien édifiant et bien touchant à en juger par la peine qu'il s'y donna. Il la croyait nécessaire... (Besnard p. 168)

Mais après la procession, Louis-Marie, épuisé, est obligé de s'aliter. Il est atteint d'une pleurésie aiguë. L'après-midi, il devait prêcher à l'église. Il tient à y aller : le père Mulot veut l'en dissuader mais Louis-Marie insiste. Alors Montfort se dirige vers l'église paroissiale :

"Il monta donc en chaire, mais avec un air qui fit compassion à tout l'auditoire. On croyait que sa faiblesse ne lui permettrait pas de finir ; mais son zèle suppléa à ses forces. Il prit pour matière de son discours la douceur de Jésus et traita son sujet avec une onction la plus capable d'attendrir. Un trait surtout fit sur les auditeurs la plus sensible impression. Ce fut lorsqu'il parla du baiser que le Sauveur voulut bien recevoir de Judas, pour essayer de gagner son cœur endurci. Il s'étendit sur cet endroit d'une manière si tendre, si touchante et en même temps si naturelle que tout l'auditoire fondait en larmes, et il eut la consolation d'avoir pour témoin de ce dernier fruit de ses travaux, le saint évêque, dans le diocèse duquel il allait terminer sa carrière.

A peine eut-il achevé son discours qu'il fut obligé de se mettre au lit, et malgré tous les soins qu'on prit de lui, et tous les remèdes qu'on put apporter à son mal, rien ne put le soulager. Sa maladie était mortelle, et lui-même était un fruit mûr pour le Ciel. » (Besnard p. 168)

Le dernier message que Louis-Marie nous laisse sur terre est donc celui même du Christ : celui de l'AMOUR.

10.2. LA MORT DU "BON PERE DE MONTFORT"

"Sentant parfaitement l'état où il est" (Besnard), Louis-Marie demande à se confesser et à recevoir le sacrement des malades... Son heure est venue. Il dicte son testament au Père René Mulot : il y montre *un souci particulier pour ses "frères" de la Communauté du Saint-Esprit ; pour Monsieur Vatel et le Père Mulot*, pour plusieurs *paroisses* où il a œuvré et spécialement celles de l'Aunis. L'on sent aussi *son grand souci pour les écoles populaires et pour les Frères qu'il désire y consacrer* : son dernier mot est pour l'école de Nantes. Ce testament est remarquable de clarté, de concision et surtout *d'attention aux autres*, jusque dans les petits détails. (cf document 10.3)

Il lui reste à désigner son successeur dans l'œuvre des missions : ce sera le père René MULOT.

"M. Mulot était alors auprès de son lit et déplorait la perte que les missions allaient faire. Le serviteur de Dieu lui prit la main et l'exhorta à continuer les travaux qu'il avait partagés avec lui, et comme M. Mulot répondit que la chose était en quelque sorte impossible, vu qu'il n'avait ni forces ni talents, Mr. de Montfort le rassura, et lui dit en lui serrant la main : "Ayez confiance, mon fils, ayez confiance, je prierai Dieu pour vous, je prierai Dieu pour vous". Paroles que Monsieur Mulot dit avoir opéré en lui le plus grand des miracles ; à savoir : de lui avoir obtenu la force et la santé, pour soutenir pendant plus de 30 ans, les missions, alors qu'il ne croyait pas passer jamais l'âge de trente ans de vie." (Besnard p. 168)

Louis-Marie se prépare ensuite à rencontrer son Seigneur et sa Mère :

"Voulant mourir ainsi qu'il avait toujours vécu, esclave de Jésus vivant en Marie, il défendit qu'on lui ôtât les petites chaînes de fer qu'il avait attachées au col, aux bras et aux pieds. Il prit dans sa main droite le crucifix qu'il avait apporté de Rome et, dans sa main gauche l'image de la Sainte Vierge qu'il avait toujours coutume de porter sur lui, et baisant tendrement ces images l'une après l'autre, en invoquant Jésus et Marie..." (Besnard p. 168)

Les paroissiens de Saint-Laurent et des villages environnants, sachant que le Père de Montfort va mourir, sont venus très nombreux et se pressent à la porte de sa petite chambre ; ils demandent à y entrer afin de recevoir sa bénédiction :

"En entendant le bruit, M. de Montfort voulut savoir ce que c'était. On le lui dit, et il pria qu'on laissât entrer tout ce monde. La chambre fut bientôt remplie. Tous se mirent à genoux, pour lui demander sa bénédiction. Il s'en excusa, en disant qu'il était un trop grand pécheur, et que ce pouvoir ne lui appartenait pas. Alors M. Mulot, son confesseur, lui dit "Bénissez-les, Monsieur, avec votre crucifix : ce sera Jésus-Christ qui leur donnera sa bénédiction et non pas vous." »

Il le fit. La chambre était trop petite pour contenir toutes les personnes qui voulaient participer à la même faveur, il fallut les laisser entrer les uns après les autres, jusqu'à trois fois. Ce n'était qu'une continuité de larmes et de sanglots. Alors M. de Montfort, voulant s'encourager lui-même et adoucir la douleur amère de ce bon peuple, réunit tout ce qu'il avait de forces et se mit à chanter deux couplets d'un cantique de la Mission :

*"Allons, mes chers amis,
Allons en paradis :
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux."*

(O.C. Cantique. 152)

Un moment après, il tomba dans une espèce d'assoupissement, puis il se réveilla tout tremblant, et en frémissant, il dit à haute voix : " C'est en vain que tu m'attaques, je suis entre Jésus et Marie (dont il tenait les images). Deo gratias et Mariæ. Je suis au bout de ma carrière, c'en est fait, je ne pécherai plus." Et il expira avec beaucoup de paix et de tranquillité. Ce fut un mardi 28 avril 1716, sur les huit heures du soir, après sept à huit jours de maladie. Il avait quarante-trois ans deux mois et vingt-huit jours. » (Besnard p. 168)

La nouvelle de sa mort entraîna la consternation générale : chacun croyait avoir perdu un père et ne se consolait que par la ferme confiance d'avoir en lui un puissant protecteur dans le ciel. On le pleurait comme on pleure à la mort des saints, c'est-à-dire avec un attendrissement mêlé de vénération et des regrets adoucis par la pensée du bonheur dont ils jouissent. On répétait partout : "Le saint Père Montfort est donc mort !" Lorsqu'on l'annonça à Mgr de Champflour qui continuait le cours de ses visites dans les paroisses voisines, les larmes lui vinrent aux yeux, et il dit qu'il venait de perdre le meilleur prêtre de son diocèse.»

(Besnard p. 168)

A sa sépulture, le 29 avril, assiste une foule énorme accourue de toute la région et même de Nantes... On l'enterre dans l'église paroissiale, près de l'autel de la Vierge. L'abbé Barrin, vicaire général de Nantes ville et grand ami fidèle de Louis-Marie, fait sculpter une pierre tombale en granite, en reconnaissance :

"Ici, repose le corps de M. Louis-Marie Grignion de Montfort, excellent missionnaire, dont la vie a été innocente, dont la pénitence a été admirable, dont les discours remplis de la grâce du Saint-Esprit ont converti un nombre infini d'hérétiques et de pécheurs, dont le zèle pour l'honneur de la Très Sainte Vierge et l'établissement du Saint Rosaire a persévéré jusqu'au dernier jour de sa vie.

Il est mort en faisant la mission dans cette paroisse, le 28 avril 1716... Pour gage de sa tendresse, Messire Barrin, chantre, chanoine dignitaire et grand vicaire de la cathédrale de Nantes."

Cette épitaphe est actuellement scellée dans un mur, tout près du tombeau de Louis-Marie.

Une autre épitaphe gravée sur une belle dalle de marbre noir, chante admirablement le serviteur de Dieu et sa vie toute donnée. Elle serait peut-être l'œuvre du marquis de Magnannes, ami de Louis-Marie.

*"Que regardes-tu passant ?
Un flambeau éteint,
Un homme que le feu de la charité a consumé,
Qui s'est fait tout à tous,
Louis-Marie Grignion de Montfort.
Si tu t'informes de sa vie,
aucune n'a été plus pure.
De sa pénitence, aucune plus austère,
De son zèle, aucun plus ardent,
De sa dévotion envers Marie,
Personne n'a mieux ressemblé
à Saint Bernard.*

*Prêtre du Christ, sa vie a retracé celle du Christ.
Sa parole a prêché partout le Christ.
Infatigable, il ne s'est reposé que dans le cercueil.
Il a été le Père des pauvres,
Le Défenseur de l'orphelin,
le Réconciliateur des pécheurs,
Sa glorieuse mort a ressemblé à sa vie ;
Comme il avait vécu, il cessa de vivre,
Mûr pour Dieu, il s'est envolé pour le ciel.
Il mourut en l'an du Seigneur 1716
A l'âge de 43 ans."*

Louis-Marie déposé dans la terre vendéenne va maintenant, à travers ses disciples, Père René Mulot, Sœur Marie-Louise de Jésus et Frère Mathurin ainsi que leurs compagnons et compagnes, continuer à "embraser le monde" du feu de l'Évangile.

DOCUMENT

10.3. Testament de Saint-Louis-Marie.

"Je soussigné, le plus grand des pécheurs, je veux que mon corps soit mis dans le cimetière et mon cœur sous le marchepied de l'autel de la Sainte Vierge. Je mets entre les mains de Monseigneur de La Rochelle et de M. Mulot, mes petits meubles et livres de la mission afin qu'ils les conservent pour l'usage de mes quatre frères, unis avec moi dans l'obéissance et la pauvreté ; savoir ; Frère Nicolas de Poitiers, Philippe de Nantes, Frère Louis de La Rochelle et Frère Gabriel qui est avec moi, tandis qu'ils persévéreront à renouveler leurs vœux tous les ans, et pour l'usage de ceux que la divine Providence appellera à la même communauté du Saint-Esprit. Je donne toutes mes figures du Calvaire avec la croix, à la maison des Sœurs des Incurables de Nantes. Je n'ai point d'argent à moi en particulier ; mais il y a cent trente cinq livres qui appartiennent à Nicolas de Poitiers pour payer sa pension, quand il aura fini son temps. M. Mulot donnera de l'argent de la boutique, dix écus à Jacques, s'il veut s'en aller ; dix écus à Jean, s'il veut aussi s'en aller ; et dix écus à Mathurin, s'il s'en veut aller et ne pas faire (les) vœux de pauvreté et d'obéissance. S'il y a quelque chose de reste dans la boutique, M. Mulot en usera en bon père à l'usage des Frères et à son propre usage. Comme la maison de La Rochelle retournera à ses héritiers naturels, il ne restera plus pour la communauté du Saint-Esprit que la maison de Vouvant donnée par contrat, par Madame de la Brûlerie, dont M. Mulot remplira les conditions ; et les deux boisselées de terre données par Madame la Lieutenant de Vouvant, et une petite maison donnée par une bonne femme à condition ; s'il n'y a pas moyen d'y bâtir, on y entretiendra les Frères de la communauté du St Esprit, pour faire les écoles charitables. Je donne trois de mes étendards à Notre-Dame de Toute Patience, à la Séguinière, et les quatre autres à Notre-Dame de la Victoire à la Garnache ; et à chaque paroisse de l'Aunis, où le Rosaire persévéra une des bannières du Saint Rosaire. Donner à M. Bourhis les six tomes des sermons de la Volpillière, et à M. Clisson les autres tomes des Catéchismes des peuples de la campagne. S'il est dû quelque chose à l'imprimeur, on le donnera de la boutique. S'il y a du reste, il faudra rendre à M. Vatel ce qui lui appartient, si Monseigneur (le) juge à propos. Voilà mes dernières volontés, que M. Mulot fera exécuter avec un entier pouvoir que je lui donne de disposer, comme bon lui semblera, en faveur de la communauté du St-Esprit, des chasubles, calice et autres ornements d'église et de mission. Fait à la mission de St Laurent-sur-Sèvre, ce 27 du mois d'avril mil sept cent seize. Tous les meubles qui sont à Nantes seront pour l'usage des Frères qui tiennent l'école, tant qu'elle subsistera.

**Louis-Marie
de Montfort Grignon
N.F. Rougeou,
doyen de Saint-Laurent.
F. Triault, prêtre, vicaire.**

(O.C. p. 830-833)

11. LOUIS-MARIE, "MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE"
CONTINUE À "PORTER DU FRUIT"
à travers SES PREMIERS DISCIPLES EMBRASES
DE L'AMOUR DE DIEU

Fidèles à leur père spirituel, Sœur Marie-Louise TRICHET, le Père René MULOT, le Frère Mathurin RANGEARD ainsi que leurs compagnes et compagnons vont continuer l'œuvre d'évangélisation et d'amour des pauvres et des petits, initiée par cet apôtre de feu.

11.1. SŒUR MARIE-LOUISE TRICHET "MARIE-LOUISE DE JESUS" (1684-1759)

Dans sa vie cachée à l'Hôpital Général de Poitiers, dans son école pour les filles de La Rochelle, dans sa charge de supérieure générale des Filles de la Sagesse, dans ses multiples déplacements pour fonder des communautés de la Sagesse,... *Marie-Louise est un modèle de fidélité, de simplicité, d'humilité, de charité et de délicatesse, tout en étant une femme de décision, d'initiatives, toujours soumise à l'Eglise.*

Le portrait que fait d'elle le père BESNARD qui l'a connue pendant 16 ans, nous révèle une personnalité très équilibrée, tant au plan humain que religieux... C'est là que nous voyons l'influence spirituelle de Montfort.

Nous admirons en Marie-Louise son *amour tendre et intense* pour Dieu, pour Jésus-Sagesse, pour Marie, son amour et son respect pour l'Eucharistie (ne recevait-elle pas la communion tous les jours, à une époque où les jansénistes rigoureux éloignaient les fidèles de ce sacrement), sa délicate charité.

Son amour pour Dieu et pour Jésus

"On peut dire que l'amour de Dieu était son élément, c'était ce qui la soutenait dans tout ce qu'elle a eu à souffrir, et si Dieu n'avait dominé son cœur, elle n'eût jamais pu faire ce qu'elle a entrepris, ni soutenir mille traverses, qu'une vie de plus de soixante années de peines lui ont donné l'occasion d'éprouver. Rien de plus ardent et de plus tendre tout à la fois que son amour pour Dieu ; toutes ses entreprises, tous ses travaux, toutes ses peines ne pouvaient éteindre le feu de sa charité et ne servaient au contraire qu'à l'enflammer de plus en plus.

Elle aime ardemment Dieu, et elle voudrait l'aimer davantage ; elle se plaint du peu d'amour qu'elle a pour Lui. A l'exemple du prophète, elle "dessèche" de ce qu'il n'est point aimé des autres...

"Oui, disait-elle une fois, à la Sœur de la Croix, je suis dévorée du zèle contre moi-même de voir que le Bon Dieu n'est pas aimé, et que ce sont mes péchés qui en sont la cause". Elle parle de l'amour de son Bien-Aimé dans toutes les occasions et dans tous les temps... A certaines personnes, elle disait : "Que ne suis-je dans les pays barbares pour faire connaître et aimer Dieu, ou que ne permet-on d'aller au milieu des pauvres filles et femmes de la campagne ; je leur parlerais de Dieu, je leur apprendrais à aimer Dieu, je les gagnerais toutes à Dieu.

Elle encourageait ses sœurs : "Hé quoi ! sera-t-il dit, mes chères filles, sera-t-il possible que nous n'aimerons point Dieu, lui qui nous aime tant ; il faut avouer que nous n'avons point de cœur, que nous n'avons point de courage, et moi, la première..."

Comme l'épouse des Cantiques, on peut dire de la Sœur Marie-Louise de Jésus qu'elle dormait la nuit mais que son cœur veillait pour le "Bien-Aimé".

(Besnard, Vie de Marie-Louise de Jésus, p. 463-423)

Son zèle pour le salut des âmes, pour les enfants

"De cet ardent amour pour Dieu, naissait encore le désir qu'elle eut toujours de procurer sa gloire. Etant à faire les écoles à La Rochelle, dès les commencements, elle ne cessait d'exhorter ses petites élèves à aimer Dieu. Elle les rassemblait quelquefois, leur faisait de petites exhortations à leur portée, elle leur fit même un petit règlement pour les entretenir dans les sentiments qu'elle leur inspirait et dont elle était vivement pénétrée elle-même. Ce petit règlement parut à Monsieur l'Evêque de La Rochelle si sage et si onctueux qu'il y donna son approbation, afin d'encourager les petites élèves de la Sœur Marie-Louise de Jésus à le pratiquer, et l'autorisa elle-même à leur continuer ses petits exercices de ferveur à leur égard. On a déjà dit qu'elle en avait 33 dans sa classe, si sages et si ferventes qu'elles communiaient trois fois par semaine, quoique fort jeunes, puisqu'elles n'avaient que 14 ou 15 ans.

Ce fut ce même feu de l'amour de Dieu et le même désir de procurer sa gloire qui lui faisait demander à Dieu, avec tant d'insistance, des missionnaires. Ne pouvant elle-même aller prêcher et instruire les peuples et gagner comme eux les âmes à Dieu, elle voulait que tous les soirs, on dût en public à la communauté un chapelet pour les missionnaires. Elle ne pouvait retenir sa joie et ses larmes quand elle voyait à Saint-Laurent la compagnie de ceux que Monsieur de Montfort a établie. "Oh ! si vous saviez - disait-elle une fois à l'un d'eux - ce que vous avez coûté à Monsieur de Montfort. Que de pénitences, que de voyages, que de prières, que de retraites il a faits et nous a fait faire pour obtenir du Maître de la moisson des ouvriers évangéliques." (Besnard, id. p. 464)

11.2. LE PERE RENE MULOT (1683-1749)

Nommé supérieur des Pères de la Compagnie de Marie, ce jeune prêtre autrefois maladif va déployer *une activité extraordinaire*. Lui qui se croyait peu doué pour le ministère de la prédication *va susciter des merveilles dans les cœurs grâce au feu de l'Esprit*. Un prêtre de La Rochelle témoigne :

"Monsieur Mulot, dans les grandes matières, donnait beaucoup de pathétique à ses expressions par le zèle de l'action et le feu de la charité, dont il les animait : mais tout cela était dépourvu des ornements du langage et d'un ordre de raisonnement que l'on ne néglige pas dans les instructions publiques, lorsqu'on a dessein de toucher... Monsieur Mulot pénétrait et brisait les cœurs d'une manière si vive et si sensible, que tous les efforts de l'éloquence humaine tenteraient vainement d'en approcher." (Besnard, Vie de Louis-Marie ... p. 305-306)

Après la mort de Louis-Marie, pendant 33 ans, le père Mulot, rempli de la sagesse que Dieu donne aux petits, aux humbles, aux "faibles", comme saint Paul, va prêcher *plus de 220 missions dans l'Ouest de la France*. Monseigneur de Champflour et monseigneur de La Poype donnent des témoignages élogieux de son dynamisme apostolique et de celui de ses compagnons.

"Etienne, par la Providence de Dieu et l'autorité du Saint-Siège Apostolique, Evêque de La Rochelle, nous certifions à tous qu'il appartiendra que les Sieurs Adrien VATEL, Hilaire TOUTAN, Cyprien AUMONT et René MULOT, tous prêtres, s'appliquent avec beaucoup de piété, de zèle et d'édification à faire des missions dans les paroisses de notre diocèse que Nous leur indiquons, et qui, de notre connaissance, y font beaucoup de fruit, et que Dieu répand abondamment les grâces et les bénédictions sur leurs travaux et sur la vie exemplaire qu'ils mènent."

*Donné à La Rochelle, le 1^{er} août 1719.
signé : + Etienne, évêque de La Rochelle*

"Nous, Evêque de Poitiers, certifions pareillement que les dits Sieurs Adrien VATEL, Hilaire TOUTAN, Cyprien AUMONT et René MULOT, ont prêché dans plusieurs paroisses de notre diocèse, avec beaucoup de fruit et d'édification, ce qui attire de tous côtés les peuples à la conversion et à la persévérance dans la piété chrétienne, par les grâces et bénédictions que Dieu répand sur leurs travaux et sur leur vie exemplaire."

Donné à Poitiers, ce 8ème jour d'Août 1719.

Signé : + Jean-Claude, Evêque de Poitiers

Le Père Muloth mourra du tétanos à 66 ans, en pleine action apostolique, le 12 mai 1749 à Questembert, en Bretagne... Il venait de faire agrandir le cimetière de la ville pour éviter que les gens se fassent enterrer dans l'église, initiative que Montfort avait déjà réalisée à Campbon et Besné.

11.3. LE FRERE MATHURIN RANGEARD (1687-1760)

Mathurin Rangeard a rencontré le saint missionnaire à Poitiers en 1705 alors qu'il avait dix-huit ans. Malgré toutes les difficultés ou contradictions qui marqueront l'apostolat de Louis-Marie, Mathurin lui restera *toujours fidèle* ; il sera un auxiliaire précieux, *comme catéchiste, animateur des chants ou des processions*, etc. Pendant 55 ans, il a donc accompagné les missionnaires, Montfort lui-même et ses successeurs.

Une des premières sœurs de la Sagesse, Sœur FLORENCE, a laissé un témoignage précieux sur le Frère Mathurin,, comme catéchiste.

"La première occupation que Louis-Marie lui donna fut d'apprendre à "faire le catéchisme" : c'est à quoi il a excellé. Il avait tant d'industries (= de savoir-faire) pour faire entrer en peu de temps les vérités de la foi, dans les têtes les plus dures. Il faisait tous ses exercices avant tant d'onction, de charité et d'humilité qu'il attirait même les pères et mères des enfants au catéchisme. Il serait difficile de raconter les conversions qu'il a faites par ses pieuses exhortations, qu'il faisait en instruisant.

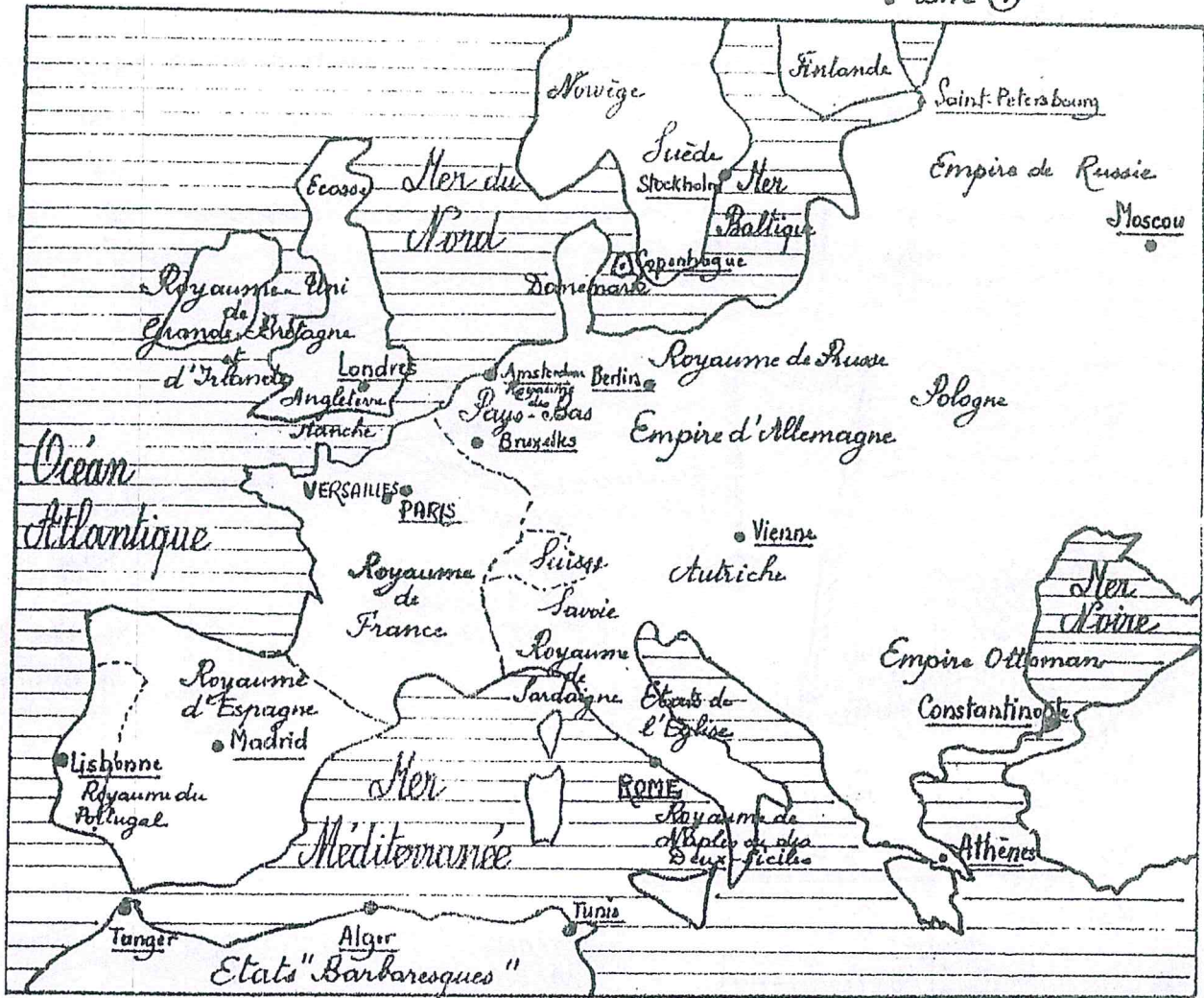
On était charmé de ses manières prévenantes et polies. C'était l'homme le plus soumis et le plus obéissant à ses supérieurs et même à ses inférieurs." (manuscrit de Sœur Florence)

En 1724, Grandet parle des cinq missionnaires, et des quatre frères coadjuteurs que monsieur de Montfort cite dans son testament et qui, ayant fait les vœux de pauvreté et d'obéissance, *les suivent partout, et sont appliqués à faire le catéchisme, l'école et la cuisine des missionnaires...* (Grandet p. 279)

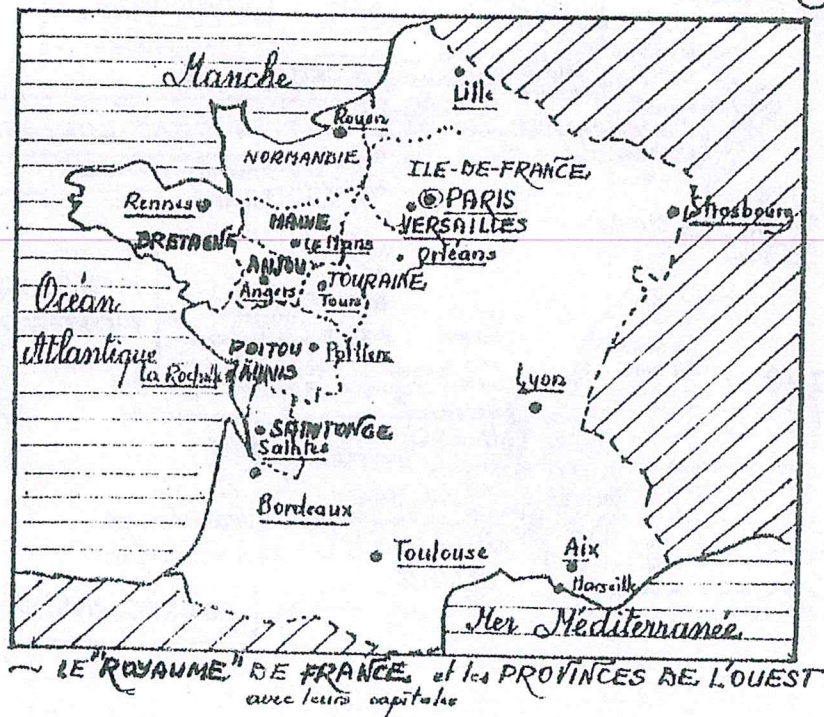
Tous, Sœurs, Pères et Frères montfortains contribueront à embraser le monde du feu de l'amour que Louis-Marie, prêtre de Jésus-Christ, au cœur de feu, voulait porter par toute la terre à la suites des Apôtres et des missionnaires :

**"ESPRIT DU PÈRE ET DU FILS,
QUAND VIENDRA CE DÉLUGE
DE FEU DU PUR AMOUR
QUE VOUS DEVEZ ALLUMER SUR TOUTE LA TERRE,
D'UNE MANIÈRE SI DOUCE ET SI VÉHÉMENTE
QUE TOUTES LES NATIONS EN BRÛLERONT ET SE CONVERTIRONT ?"**

• carte ①

L'EUROPE AU XVIII^e

• carte ②



LE "ROYAUME" DE FRANCE et les PROVINCES DE L'OUEST avec leurs capitales

INDEX THEMATIQUE

- AMITIÉ** : 1.3.3 - 2.5 - 3.10 - 3.13 - 4.5 - 4.7 - 4.9 - 5.5 - 6.4 - 7.11 - 8.1.1 - 8.2.1 - 8.4 - 9.1.1 - 9.1.4 - 9.4.1 - 9.5.2 - 9.5.3 - 9.7.2 - 10.2
- AMOUR DES ENFANTS ET DES JEUNES** : 3.7 - 4.5 - 5.1.4 - 5.3 - 7.2.2 - 7.4.3 - 9.1.4 - 9.3.8 - 9.4.7 - 9.7.3 - 10.3 - 11.1 - 11.3
- AMOUR DE JÉSUS** : 3.4 - 4.1 - 5.9 - 7.2.1 - 7.5 - 8.2.1 - 8.3.1 - 8.5.12 - 9.5.2 - 9.7.2 - 10.1 - 10.2 - 11.1
- AMOUR DES PAUVRES** : 2.4 - 3.5 - 3.6 - 4.1 - 4.5 - 4.9 - 5.1.1 - 5.1.2 - 5.1.5 - 5.7 - 5.9 - 6.2 - 6.3 - 7.1.1 - 7.1.2 - 7.2.4 - 8.6 - 9.4.7 - 9.7.7 - 10.2
- AMOUR DES PÊCHEURS** : 4.1 - 4.9 - 5.1.1 - 5.7 - 7.4.2 - 7.4.3 - 7.6 - 8.1.2 - 8.2.1 - 8.3.4 - 8.3.6 - 9.2.3 - 9.4.1 - 9.5.2 - 9.7.5 - 10.1 - 10.2
- AMOUR DU PÈRE (de Dieu)** : 3.1 - 3.4 - 3.5 - 4.1 - 7.3.3 - 7.6 - 9.2.1 - 9.4.2 - 9.4.10 - 9.6.5 - 9.7.1 - 11.1
- AMOUR POUR TOUS** : 5.3 - 5.8 - 5.9 - 7.4.3 - 9.1.4 - 9.4.1 - 9.7.4 - 10.2
- ASSOCIATIONS (confréries)** : 2.1 - 2.5 - 4.5 - 4.6 - 7.3.2 - 9.3.11
- CANTIQUES** : 3.12 - 5.1.3 - 5.3 - 5.4.3 - 7.1.2 - 7.3.2 - 8.1.2 - 8.2.2 - 8.3.2 - 8.5.7 - 9.2.4 - 9.3.2 - 9.4.1 - 9.4.2 - 9.4.7 - 9.4.10 - 9.5.4 - 9.6.5 - 10.2 - 11.3
- CATÉCHÈSE** : 1.2.3 - 1.3.3 - 3.7 - 4.1 - 4.2 - 4.5 - 4.9 - 5.2 - 5.3 - 5.6 - 7.2.2 - 9.1.4 - 9.3.8 - 9.4.7 - 9.7.3 - 11.1 - 11.3
- CHAPELET (rosaire)** : 1.3.3 - 5.3 - 7.5 - 8.1.2 - 9.3.10 - 9.3.11 - 9.4.5 - 9.4.10 - 9.5.2
- COMPAGNIE DE MARIE (Communauté du Saint-Esprit)** : 4.1 - 9.4.9 - 9.5.1 - 9.5.2 - 9.5.3 - 9.5.4 - 9.5.5 - 10.1 - 10.3 - 11.2 - 11.3
- CONFESSION (sacrement)** : 5.1.3 - 9.2.3 - 9.7.1 - 9.7.4
- COURAGE** : 2.3 - 3.5 - 5.1.3 - 7.5 - 7.6 - 8.1.2 - 8.2.1 - 8.7 - 9.4.1 - 9.4.2 - 9.4.7 - 9.5.4 - 9.7.5 - 9.7.6
- CROIX** : 3.4 - 5.3 - 7.2.1 - 7.3.3 - 7.4.2 - 8.1.2 - 8.4 - 8.5 - 9.3.7 - 9.3.9 - 9.3.11 - 9.4.1 - 9.4.7 - 9.5.2 - 10.2
- DÉVOUEMENT** : 1.2.2 - 3.4 - 5.1.3 - 5.3
- DOUCEUR (délicatesse)** : 1.3.2 - 3.9 - 5.9 - 7.1.1 - 8.3.2 - 8.3.3 - 8.4 - 9.1.6 - 9.4.1 - 9.4.3 - 9.4.5 - 9.5.4 - 9.7.1 - 9.7.4
- ÉCOLES CHARITABLES** : 5.1.4 - 9.3.8 - 9.6.1 - 9.6.3 - 9.7.3 - 10.3 - 11.3
- ENGAGEMENT APOSTOLIQUE (zèle du salut)** : 1.3.2 - 1.3.3 - 2.4 - 3.5 - 3.10 - 3.12 - 4.3 - 4.8 - 5.1.1 - 5.3 - 5.4 - 6.1 - 6.4 - 7.2.4 - 7.4.2 - 7.4.3 - 8.1.2 - 8.2.1 - 8.3.6 - 9.1.4 - 9.1.6 - 9.4.1 - 9.4.2 - 9.4.6 - 9.5.1 - 9.5.5 - 9.7.1 - 9.7.2 - 9.7.5 - 9.7.6 - 11.1 - 11.2 - 11.3
- ESPRIT-SAINT** : 4.10 - 6.2 - 7.5 - 9.7.2 - 11.3
- EUCARISTIE (messe ; communion)** : 1.2.3 - 3.1.1 - 5.1.2 - 6.1 - 8.3.1 - 9.2.2 - 11.1
- FAMILLE (rapports avec sa ...)** : 1. - 2.4 - 2.6 - 3.1 - 3.9 - 4.3 - 4.8 - 5.8 - 7.1.1 - 7.1.2 - 8.5.7 - 9.3.3
- FILLES DE LA SAGESSE** : 4.7 - 5.7 - 9.6 - 9.7.7 - 11.1 - 11.3
- FOI** : 2.2 - 3.1 - 3.11 - 8.4 - 8.5 - 8.6 - 9.2.2 - 9.4.2 - 9.5.1 - 9.5.5 - 9.6.5 - 10.2
- FRÈRES DU SAINT-ESPRIT** : 5.5 - 6.2 - 6.3 - 7.5 - 8.1.2 - 8.3.5 - 8.4 - 9.1.5 - 9.4.5 - 9.4.9 - 9.4.10 - 9.5.3 - 10.3 - 11.3
- HUMILITÉ** : 3.1 - 3.4 - 5.6 - 7.6 - 9.1.5 - 10.2
- INCULTURATION (adaptation aux milieux populaires)** : 5.3 - 7.3.2 - 8.1.3 - 8.5.3 - 8.5.4 - 8.5.5 - 9.3.1 - 9.3.6 - 9.3.7 - 9.4.6 - 9.4.7
- LIMITES (tempérament, caractères)** : 1.3.2 + pages 5 à 7 - 2.1 - 3.4 - 9.1.3 - 9.7.2 - 9.7.4
- MAÎTRISE DE SON CARACTÈRE** : 3.4 - 9.1.2 - 9.1.3 - 9.7.4 - 9.7.6
- MARIE (dévotion à ...)** : 1.3.3 - 2.2 - 2.6 - 3.3 - 4.1 - 4.8 - 5.3 - 5.4.3 - 5.9 - 7.3.3 - 7.6 - 8.1.2 - 9.3.6 - 9.3.7 - 9.3.10 - 9.5.2 - 10.2
- OBÉISSANCE** : 1.3.2 - 3.4 - 4.3 - 5.9 - 8.5.7 - 8.5.9 - 8.5.11 - 9.1.5
- OPPOSITIONS (humiliations)** : 3.4 - 4.6 - 4.9 - 5.1.6 - 5.6 - 6.3 - 7.3.4 - 8.1.3 - 8.2.1 - 8.2.2 - 8.5.7 - 8.5.9 - 8.5.10 - 8.7 - 9.4.1
- ORGANISATION (sens pratique)** : 3.8 - 5.1.2 - 7.3.2 - 8.5.6 - 9.7.3
- PARDON** : 5.6 - 8.1.2 - 8.3.3 - 8.3.4 - 8.3.5 - 8.3.6
- PAROLE DE DIEU (Bible)** : 2.2 - 4.9 - 5.3 - 6.1 - 7.4.2 - 7.4.3 - 9.3.4 - 9.3.6 - 9.4.7 - 9.4.11
- PAUVRETÉ** : 3.4 - 3.6 - 4.5 - 4.9 - 6.1 - 6.2 - 7.1.1
- PÈLERINAGES** : 3.3 - 4.4 - 6.1 - 6.2 - 6.3 - 6.4 - 9.4.10
- PRIÈRE (et formation spirituelle)** : 2.2 - 3.2 - 3.4 - 3.13 - 4.5 - 4.9 - 4.10 - 5.2 - 5.7 - 6.1 - 6.2 - 6.3 - 6.4 - 7.2.1 - 7.4.2 - 9.2.1 - 9.2.2 - 9.2.4 - 9.5.1 - 10.2 - 11.1
- PROCÉDÉS APOSTOLIQUES** : 3.5 - 4.5 - 5.3 - 7.2.3 - 7.3.2 - 8.1.3 - 8.5.5 - 9.3
- PROVIDENCE** : 3.1 - 4.8 - 6.1 - 7.5 - 8.5.4 - 8.6 - 9.7.2
- RÉCONCILIATION (artisan de ...)** : 3.5 - 5.4.1 - 8.3.6 - 9.4.3 - 9.4.4 - 9.4.6
- RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTEME (consécration mariale)** : 5.3 - 6.1 - 9.3.6
- RESPECT POUR DIEU** : 5.4.2 - 5.4.3 - 8.1.2 - 8.1.3 - 9.4.8
- SOLDATS (militaires)** : 5.4.2 - 6.3 - 7.2.3 - 7.5 - 9.3.3 - 9.3.11
- SAGESSE** : 4.5 - 4.6 - 4.7 - 4.9 - 7.5 - 9.5.2 - 9.7.7.4 - 11.1
- TALENTS (artistiques - manuels)** : 2.3 - 3.4 - 5.3 - 5.4.3 - 7.3.2 - 7.5 - 8.1.3 - 8.5.5 - 9.4.5 - 9.4.8 - 9.7.3
- VÉNÉRATION (pour Louis-Marie)** : 5.1.1 - 5.3 - 5.4.4 - 5.9 - 7.3.2 - 7.3.3 - 7.6 - 9.1.2 - 9.1.4 - 9.1.6 - 9.4.1 - 10.2

INDEX DES PERSONNES EN LIEN AVEC LOUIS-MARIE

- ANDRÉ (mère ... nourrice) : 1.2.1 - 7.1.1
 AROT (avocat) : 4.5
 AVE MARIA (sœurs Clarisses) : 9.7.1
 BARGEAVILLE (Abbé) : 4.8
 BARRIN (Abbé) : 1.(p. 5) - 2.5 - 8.1.1 - 8.3.6 - 10.2 *9.1*
 BAÜYN (Abbé) : 3.4
 BEDOUE (Abbé) : 8.3.6
 BELIN (Vieux) : 7.1.1
 BELLIER (Abbé) : 2.2 - 2.4 - 4.5
 BLAIN (J. B., Abbé) : 2.4 - 2.5 - 3.4 - 3.10 - 3.11 - 4.9 - 5.9 - 9.5.3 - 9.7.2
 BOUIC (Père) : 9.5.2
 BOURHIS (Abbé) : 10.3
 BRENIER (Abbé) : 3.4 - 6.3
 BRUNET (Sœur Catherine, sœur de la Conception) : 5.1.6 - 9.3.3 - 9.6 - 9.7.7.1 - 9.7.7.4
 CARIS (Père) : 9.5.2
 CLÉMENT XI (Pape) : 6.1 - 9.3.6
 CLISSON (Abbé) : 10.3
 CRÉBRON (Abbé) : 3.13
 DAUVAISE (Damoiselles) : 8.6
 DE BEAUVEAU (Monseigneur) : 8.1.1 - 8.3.6 - 8.5.6 - 8.5.7 - 8.5.8 - 8.5.9 - 8.6
 DE BÉRULLE (Cardinal) : 3.2
 DE CHAMILLY : 9.4.3
 DE CHAMPFLOUR (Monseigneur) : 9.1.1 - 9.4.1 - 9.5.4 - 9.6 - 9.7.6 - 10.1 - 10.2 - 10.3 - 11.2
 DE LA BARMONDIÈRE (Abbé) : 3.1 - 3.4
 DE LA BRÛLERIE (Madame) : 10.3
 DE LA CHÉTARDYE (Abbé) : 4.9
 DE LA GARAYE (Claude et Marguerite) : 7.2.4
 DELANOUE (Sainte Jeanne) : 4.4 - 6.2
 DE LA POYPE (Monseigneur) : 4.7 - 5.1.4 - 5.1.6 - 5.2 - 5.9 - 6.2 - 11.2
 DE LA SALLE (Saint Jean-Baptiste) : 2.5 - 3.2 - 9.5.3
 DE LESCURE (Monseigneur) : 9.1.1
 DE MAGNANNE (Marquis) : 9.1.4 - 10.2
 DE MAILLY (Madame) : 9.1.6
 DE MONTESPAU (Madame) : 3.9 - 4.3
 DE MONTIGNY (Mademoiselle) : 3.1
 D'ORION (Madame) : 9.1.2 - 9.1.3 - 9.4.11 - 9.7.4
 D'ORVILLE (Monsieur) : 9.1.4 - 9.1.6
 DE PRÉFONTAINE (Père) : 7.2.4 - 8.6
 DE ROCHECHOUART (Abbesse) : 4.3
 DE VILLEROI (Abbé) : 5.8 - 5.9 *8.6*
 DES BASTIÈRES (Abbé) : 6.1 - 8.2.1 - 8.2.2 - 8.3.4 - 8.4 - 8.5.11 - 8.7 - 9.1.3 - 9.2.1 - 9.2.3 - 9.3.10 - 9.4.1 - 9.4.2 - 9.7.5 - 9.7.6
 DESMARETS (Monseigneur) : 7.5
 DUBOIS (Abbé) : 5.1.3 - 5.1.4 - 5.1.6
 EUDES (Saint Jean) : 3.2
 FERRAND : 8.5.10 - 8.6
 FILLES DE LA CROIX : 7.3.3 - 7.6
 GABRIEL (Frère) : 9.4.5 - 10.3
 GÉRARD (Père Louis-B.) : 2.5
 GIRARD (Monseigneur) : 4.3 - 4.5
 GOUDEAU (Jacques) : 5.3
 GOURAY (Abbé) : 8.5.12
 GRIGNION (Abbé Gabriel-F.) : 1. - 9.1.5 - 9.3.4
 GRIGNION (Jean-Baptiste) : 1. - 2.6 - 5.8 - 8.5.7
 GRIGNION (Père Joseph-Pierre) : 1.2.2 - 3.9 - 7.1.2
 GRIGNION ("Louise"- Guyonne-Jeanne) : 1.2.2 - 1.2.3 - 1.3.3 - 3.9 - 4.8
 GRIGNION (Sylvie) : 1.2.2 - 3.9 - 6.2
 GUIGAN (Veuve) : 8.5.4
 GUISCHARD (de la Chauvelière) : 8.1.3 - 8.5.8
 JACQUES (Frère) : 9.4.10 - 10.3
 JAGU (Abbé) : 7.3.2
 JEAN (Frère) : 7.5 - 10.3 *8.5*
 JOSEPH DE SAINT-MÉEN (Père) : 2.5
 JUSSÉ (Mademoiselle) : 2.4
 HINDRÉ (Abbé) : 6.4 - 7.5 *LA TREMOILLE*
 KENTIN (Abbé) : 9.4.5 *8.4*
 LECOQ (Madame Françoise, mère de Marie-Louise) : 4.7 - 4.11 - 9.6.1
 LE NORMAND (Monsieur) : 4.5 - 5.4.2
 LESCHASSIER (Abbé) : 3.4 - 3.12 - 4.1 - 4.5 - 4.9 - 5.1.1
 LE VALLOIS (Père) : 9.5.2
 LÉVESQUE (Abbé) : 3.12 - 4.2 *6.1*
 LEUDUGER (Père) : 7.3
 LOUIS (Frère) : 9.4.5 - 10.3
 MARQUÈS (Mademoiselle) : 8.1.2
 MARTINET (Père) : 8.1.1
 MASSE (Claude) : 9.3.4
 MULOT (Abbé Jean) : 9.4.10 - 10.1
 MULOT (Père René) : 9.3.8 - 9.4.10 - 9.5.5 - 10.1 - 10.2 - 10.3 - 11.2
 NICOLAS (Frère) : 9.4.5 - 9.5.3 - 10.3
 OLIER (Abbé) : 3.2 - 3.12 *6.1*
 OLLIVIER (Abbé) : 8.5.1 - 8.5.5 - 8.5.9 - 8.5.10 - 8.6
 PAGÉ (Benigne) : 9.4.1
 PHILIPPE (Frère) : 9.4.5 - 10.3 *Donne 8.4*
 POIGNARD (Abbé) : 3.5
 PRÉVOST (Père) : 2.2 - 4.5
 POUILLART DES PLACES (Claude) : 2.2 - 2.5 - 3.10 - 4.9 - 9.5.2
 RANGEARD (Frère Mathurin) : 4.3 - 5.5 - 6.1 - 6.2 - 6.3 - 7.5 - 8.3.2 - 9.4.1 - 9.4.5 - 10.3 - 11.3
 RÉGNIER (Sœur Marie) : 9.6.3
 ROBERT (Abbé Alain) : 2.1 - 3.1 - 3.9 *7.11*
 ROBERT (Madame Jeanne, mère de Louis-Marie) : 1. - 2.6 - 3.9 - 5.8
 ROUXEL (Guillemette) : 7.5
 SEIGNETTE (chirurgien) : 9.4.1
 TOMMASI (saint) : 6.1
 TRICHET (Abbé Alexis) : 4.5 - 4.11
 TRICHET (Elisabeth) : 4.7 - 4.11
 TRICHET (Françoise) : 4.11
 TRICHET (Jeanne) : 4.11
 TRICHET (Julien, père) : 4.11
 TRICHET (Julien, fils) : 4.11
 TRICHET (Sœur Marie-Louise) : 4.3 - 4.5 - 4.7 - 4.11 - 5.1.6 - 9.3.8 - 9.6 - 9.7.3 - 9.7.7 - 10.3 - 11.1
 VALLEAU (Sœur Marie) : 9.6.3
 VATEL (Père) : 9.1.5 - 9.5.2 - 9.5.4 - 10.3 - 11.3
 VINCENT (Père) : 7.4, 8.3
 VINCENT DE PAUL (Saint) : 4.9

INDEX DES LIEUX MONTFORTAINS

AIX (île d'...) : 9.4.2	MONTBERNAGE : 5.3 - 5.9 - 7.2.2
ANGERS : 3.4 - 6.2	MONTFORT-sur-MEU : 1.1 - 7.1.1 - 7.4.2 - 7.5 - 8.4
BÉCHEREL : 7.2.3	MONT SAINT-MICHEL : 6.3
BESNÉ : 8.3.1	NANTES : 3.12 - 4.2 - 8.1.1 - 8.1.2 - 8.2.1 - 8.3.3 - 8.5.7
BOUILLÉ-LORETZ : 5.5	NOTRE-DAME DES ARDILLIERS : 4.4 - 4.8 - 4.11.2 - 9.4.10 - 10.1
BRÉAL : 6.4 - 7.5	PARIS : 3. - 4.8 - 4.9 - 4.10 - 9.5.2
CAMPBON : 8.1.3 - 8.7	POITIERS : 4.3 - 4.4 - 4.5 - 4.6 - 4.7 - 5. - 6.1 - 9.7.7.1 - 9.7.7.4 - 11.2
CHARTRES : 3.3	PONTCHÂTEAU : 8.5 - 8.7
COURÇON : 9.4.3	RENNES : 2. - 7.1.1 - 7.2.1 - 9.3.7
CROSSAC : 8.1.3 - 8.2.2	ROME : 6.1
DINAN : 7.1.2 - 7.2.2 - 7.2.4	ROUEN : 9.5.3
FONTENAY-LE-COMTE : 9.3.2 - 9.4.7 - 9.5.5 - 9.7.6	SALLERTAINE : 9.3.9 - 9.4.3
FONTEVRAULT (Abbaye) : 4.3 - 6.2	SAINT-AMAND-sur-SÈVRE : 9.4.6
GRANDCHAMPS : 4.2	SAINT-BRIEUC : 7.3.3 - 7.6
IFFENDIC : 1.2.1 - 1.2.3 - 1.3.2	SAINT-LAURENT-sur-SÈVRE : 4.11.2 - 10.
ILE D'YEU : 9.4.2	SAINT-LO : 9.3.5
LA CHEVROLLE : 8.3.6	SAINT-MALO : 1.1 - 7.1 - 7.5
LA CHÈZE : 7.3.2	SAINT-MOLF : 8.5.9
LA GARNACHE : 9.4.3 - 9.5.5 - 10.3	SAINT-POMPAIN : 9.4.10 - 9.6 - 10.1
LE PELLERIN : 4.2	SAUMUR : 4.4 - 6.2 - 9.4.10
LA ROCHELLE : 9.1.1 - 9.2.4 - 9.3.2 - 9.3.8 - 9.4.1 - 9.6 - 9.7.3 - 11.2	VALLET : 8.1.2 - 8.3.2
LA SÉGUINIÈRE : 9.4.5 - 10.3	VERSAILLES : 8.5.8
LIGUGÉ : 6.1 - 6.2	VERTOU : 8.1.2 - 8.4
LORETTE : 6.1	VILLIERS-en-PLAINE : 9.3.4 - 9.4.11 - 9.7.4
LUÇON : 9.1.1	VOUVANT : 9.4.9 - 9.5.5 - 10.3
MERVENT : 9.2.4 - 9.4.8	
MONCONTOUR : 7.3.4	

